TÉMOIGNAGE *Le féminicide que la justice aurait dû empêcher*

VANITY FAIR

Brillant dehors,
MORDANT DEDANS

OCTOBRE 2025

POUVOIR
Les secrets du dernier parrain de la télévision

PORTRAIT
Dakota et Elle Fanning, les sœurs qui font rêver Hollywood

STYLE
Intermède chic à l'Opéra-Comique

CINÉMA
Godard à la sauce américaine: good or bad?

Diane KRUGER *ose* TOUT

Comment la star se réinvente dans MERTEUIL, *la série la plus SULFUREUSE de la rentrée*

PHOTOGRAPHIÉE PAR MARCEL HARTMANN / H&K

L 13348 - 135 - F: 4,90 € - RD

CHANEL

LA MONTRE PREMIÈRE

ÉDITION ORIGINALE

PRADA
PRADA

PRADA
ART. SPRC05 PRADA.COM

CI-DESSUS ET EN COUVERTURE :
ENSEMBLE **SCHIAPARELLI**

VANITY FAIR

14 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
16 CONTRIBUTEURS

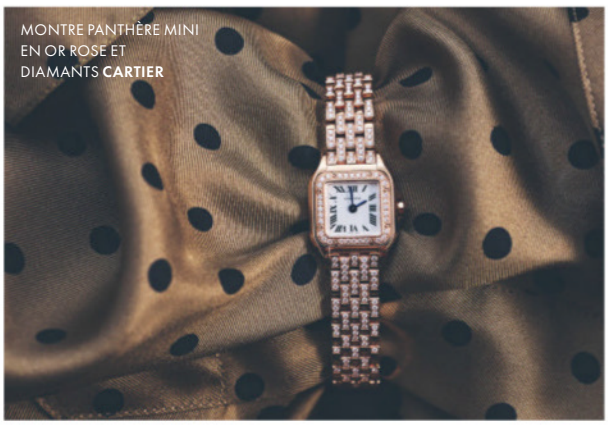
EN COUVERTURE

42 **SÉRIE TÉLÉ Diane Kruger : « Vous me trouvez mystérieuse, vraiment ? »**
Avec la mini-série *Merteuil*, l'actrice trouve un rôle qui résonne avec sa propre histoire : celui d'une femme qui écrit son destin selon ses propres règles.

VANITÉS

20 CINÉMA Le conte de fée d'Odessa Young
24 BEAUTÉ Anatomie d'un parfum
26 BEAUTÉ À fleur de peau
28 HORLOGERIE L'heure de vérité
32 BEAUTÉ Les essentiels de Sienna Miller
33 CAPRICE Baguette magique
34 LIVRES *Vanity Fair* lance son prix littéraire
35 LIVRES Jessica Palud : « Pourquoi pas une version de *Roméo et Juliette* avec un couple du même sexe ? »
36 ANNIVERSAIRE Lignes parallèles
37 SHOPPING Passé recomposé
38 SPECTACLE Cygnes des temps
40 VOYAGES Marrakech, épices and love

(Suite page 8 »)



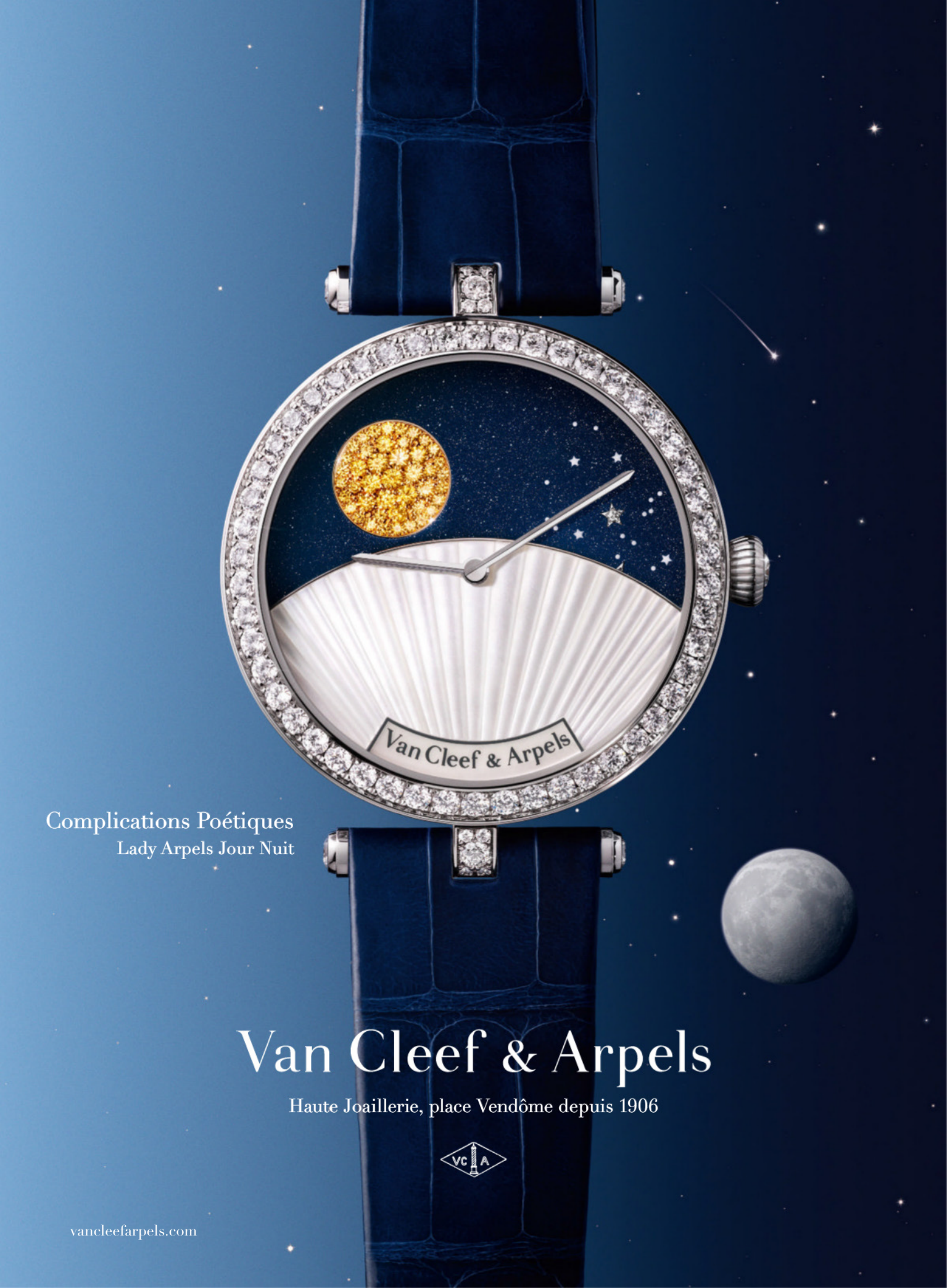
MONTRE PANTHÈRE MINI
EN OR ROSE ET
DIAMANTS **CARTIER**

P. 42
DIANE KRUGER
« J'ai l'impression que ma vie a commencé le jour où je suis arrivée à Paris. »

P. 52
NICOLAS DE TAVERNOST
« Avec ma femme, nous avions des vignes. Mais notre vin était un picrate. »

P. 84
DAKOTA FANNING
« Grâce à Elle, j'ai confiance, je me sens en sécurité. »

FLORIE BERGER, MARCEL HARTMANN / H&K



Complications Poétiques
Lady Arpels Jour Nuit

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

vancleefarpels.com

VANITY FAIR
MAGAZINE

52 POUVOIR Nicolas de Tavernost, l'Insubmersible
Va-t-il sauver le foot français ? À 75 ans, l'ex-patron de M6 s'attaque à son plus gros défi.

60 SOCIÉTÉ « Que faut-il de plus que la vérité de son corps blessé ? »
Dans *La Jeune fille et la mort*, l'avocate pénaliste Negar Haeri démonte la mécanique d'un abandon qui a conduit au drame.

66 COUP DE CHAPEAU Bain de fraîcheur
Sébastien Tellier revient en force sur les dancefloors. En ligne de mire, un septième album très attendu.

68 MODE Étoiles défilantes
Sous les ors de l'Opéra-Comique, deux comédiennes tissent des liens entre mode, scène et joaillerie.

84 PORTRAIT Sœurs en scène
À Hollywood, les sœurs Fanning ont longtemps fait cavalier seul, avant d'être aujourd'hui inséparables.

92 PORTFOLIO L'Amérique en Technicolor
Dans son recueil, Garry Winogrand donne à voir une autre Amérique, celle des sixties et des seventies, saturée de bleu, de rouge et de jaune criard.

100 CINÉMA Godard, icône pop
Mais qu'ont-ils tous avec Jean-Luc Godard ? Dans *Nouvelle Vague*, le réalisateur américain Richard Linklater tente de décortiquer le phénomène.

▲ Top frangée **Emporio Armani** Boucles d'oreille, bagues « serpenti viper », montre « serpenti tubogas » **Bvlgari**

106 JOAILLERIE Drôles d'oiseaux
Dans les années 1960, l'histoire d'amitié entre Jean Schlumberger et la milliardaire Bunny Mellon s'incarne dans un bijou mythique signé Tiffany.

110 HORLOGERIE La minute glamour
Qu'elle emprunte ses codes au sport ou au grand soir, cette saison, la montre s'affirme comme l'ultime arbitre des élégances.

122 MON ATELIER, par Enrico David

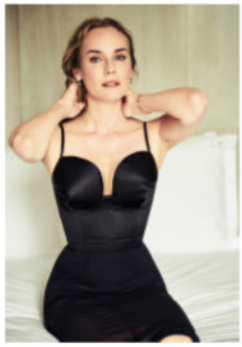
CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE

P. 84

ELLE FANNING
« Franchement, ces mecs... Mais qu'est-ce qui ne va pas chez eux ? »

P. 100

RICHARD LINKLATER
« Godard savait ce qui était cool. La mode, les lunettes de soleil, le jazz... »



EN COUVERTURE :
DIANE KRUGER
PHOTOGRAPHE
MARCEL HARTMANN / H&K
ENSEMBLE
DOLCE & GABBANA
BIJOUX **VILTIER**

NATASHA KOT

© GRAFF.COM

GRAFF

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European editorial director **Simone Marchetti**
Head of editorial content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsable éditorial **Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkaï**
Coordinatrice digital **Elisa Covo**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffes de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet et Adèle Bari**
Journalistes **Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior entertainment editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Rebecca Ford, Negar Haeri, Stéphane Héliot, Kayla Holliday, Serge Raffy, Savannah Walsh**
Photographies **Florie Berger, Vanessa Granda, Marcel Hartmann/H&K, Inez & Vinoodh, Natasha Kot, Jonny Marlow, Jonas Unger** *Illustration* **Marie Artuphel**
Stylismes **Nora Bordjah, Johanna Bouvier, Yasmine Eslami**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Proutry-Skrzypek, Dario Rudy**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy, Romuald Swiecki**
Équipe Commerciale Lifestyle **Nour Eido, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza** *Agents Étrangers* **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Creative Cnx Studio **Sarah Herz** *Directrice Événementiel & Partenariats* **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

DIRECTION

Directeur de la Publication **Jason Miles**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
People Director France **Christian Tounkara**
Directrice Financière **Isabelle Léger**
VP Communication **Bernie Torres**
Directeur de la Vidéo **Thomas Leroy**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

Impression **RotoFrance**
25 Rue de la Maison Rouge 77185 Lognes – France.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0925K91918**
Dépôt légal **Octobre 2025**

Certifié PEFC
Ce produite st issu de forêts gérées durablement,d e sourcesr cyclésee t contrôlées
PEFC
10-31-1557
www.pefc-france.org

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,003 kg/tonne
Couverture **Italie**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair
ADM, 22D rue du Général Leclerc 80000 Amiens
Tél. 0809 400 447 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris — www.arpp-pub.org).

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board
Jonathan Newhouse
Chief Revenue Officer
Elizabeth Herbst-Brady
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief Financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Corporate Affairs and Communications Officer
Danielle Carrig
Chief of Staff **Samantha Morgan**
Chief Product and Technology Officer
Sanjay Bhakta
Chief Content Operations Officer
Christiane Mack

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, LOVE, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Japon : *GQ, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Moyen-Orient : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan : *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATION

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue*
Grèce : *Vogue*
Hong-Kong : *GQ, Vogue,*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue*
Ukraine : *Vogue*

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

RIMOWA

ALPINE

PILOTEZ
AVEC LES LÉGENDES

PILOTEZ LE MODÈLE ICONIQUE DE LA MARQUE ALPINE SUR LA PISTE BLEUE ALPINE, SITUÉE SUR LE LÉGENDAIRE CIRCUIT BUGATTI DU MANS.

UNE EXPÉRIENCE SENSATIONNELLE

LÉGÈRETÉ, AGILITÉ ET PERFORMANCE : DEVENEZ PILOTE LE TEMPS D'UNE JOURNÉE D'IMMERSION AU CŒUR DE LA MARQUE ALPINE.

UN PROGRAMME SOIGNÉ

VENEZ DÉCOUVRIR L'ENSEMBLE DE LA GAMME A110 LORS D'ATELIERS DE PILOTAGE ET DE CONDUITE SUR LA PISTE DU BUGATTI, POUR VOUS PERMETTRE D'EXPÉRIMENTER TOUT LE POTENTIEL DE L'ALPINE A110.

DEMANDE D'INSCRIPTION

ALPI
LA PISTE BLEU

L'ÉDITO

Une confidence: je n'ai jamais scellé de lettres à la cire, ni porté de perruque poudrée (du moins, pas que je m'en souvienne).

Et pourtant : par la magie de la littérature et des films en costume, j'ai parfois eu l'impression de traverser le XVIIIe siècle les cheveux au vent. Comme si les intrigues de salon, les corsets de la Pompadour et les serments murmurés à la chandelle s'étaient invités dans ma mémoire. N'est-ce pas l'un des miracles du cinéma ? Devenir cette chambre noire où se développent nos souvenirs imaginaires ?

Quelque chose me dit que Jessica Palud a éprouvé la même sensation en relisant *Les Liaisons dangereuses*. Après le très beau *Maria*, présenté à Cannes en 2024, la réalisatrice s'est aventurée à imaginer un préquel du roman de Laclos, dont l'action se déroule bien avant la guerre feutrée qui sévit entre Merteuil et Valmont. Sa série, intitulée *Merteuil*, a l'audace de donner l'un des premiers rôles à Madame de Rosemonde, si discrète dans le livre. Diane Kruger, qui a accepté d'incarner ce personnage désormais central, initie la jeune Isabelle de Merteuil (Anamaria Vartolomei) aux secrets du libertinage et de la manipulation. « C'est aussi cela pour moi, les *Liaisons*, dit l'actrice. Passer le flambeau à la nouvelle génération. »

Ce mouvement de l'écrit vers l'écran, nous l'accompagnons depuis si longtemps. Combien de récits parus dans *Vanity Fair* ont trouvé leur seconde vie au cinéma ou sur les plateformes ? *Révélations* (1999), de Michael Mann, est né d'une enquête sur l'industrie du tabac publiée dans notre édition américaine. *The Big Short* (2016) doit tout à une série d'articles de Michael Lewis sur la crise des *subprime*. En France aussi, notre investigation sur l'escroquerie à la taxe carbone a inspiré le documentaire *Les Rois de l'arnaque* (dont j'étais le co-auteur). Récemment encore, notre travail sur le vol du musée d'Art moderne de la Ville de Paris en 2010 a donné naissance à la comédie *Les Règles de l'art*, réalisée par Dominique Baumard, avec Melvil Poupaud et Sofiane Zermani.

Il était donc temps d'aller plus loin en donnant un cadre à cette tradition. Ce mois d'octobre marque le lancement du Prix littéraire *Vanity Fair*, monté avec le soutien de Netflix et Mediawan. Treize ouvrages ont été retenus pour cette première édition, répartis en trois catégories : roman, non-fiction et roman graphique. Le jury, présidé par Pierre Lescure, réunit les romancières Anne Berest et Karine Tuil, les producteurs Elisha Karmitz et Thibault Gast, les personnalités du monde du cinéma Camille Cottin, Alice Winocour, Sayyid el Alami et Noé Debré, ainsi que Pauline Dauvin, vice-présidente des contenus chez Netflix, Elisabeth d'Arvieu, directrice générale de Mediawan Pictures et Léa Marchetti, journaliste littéraire. Les trois lauréats seront dévoilés le 16 octobre dans les salons du Meurice, mais tous les auteurs présélectionnés seront accompagnés dans nos pages et sur nos supports numériques.

Ainsi de Negar Haeri, dont nous publions en avant-première (**p.60**) des extraits de *La Jeune fille et la mort* (Seuil). Dans ce livre précis et glaçant, l'autrice, avocate pénaliste de profession, revient sur l'affaire Shaïna, cette adolescente de 15 ans assassinée en 2019, deux ans après avoir porté plainte pour viol. « Comment se fait-il que ni la justice ni la police n'aient alors rien fait pour la protéger de ses tortionnaires ? » interroge Negar Haeri, reprenant pièce à pièce le dossier. Elle raconte moins un crime que la faillite des institutions, incapables de protéger les plus vulnérables. Et l'on referme son livre comme on sortirait d'un film noir, sonné. □

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial de *Vanity Fair*

ÉDOUARD PONT

Simply myself*

*Simplement moi

MARINA RINALDI

NOS CONTRIBUTEURS

STÉPHANE HÉLIOT

Après un passage par HEC, ce cinéphile averti a prêté serment dans un grand cabinet d'avocats new-yorkais, avant de réaliser qu'il n'aimait rien tant qu'écrire sur ses stars de cinéma préférées. Curieux, touche-à-tout – Stéphane a lancé une start-up de *gaming* –, c'est sans difficulté aucune qu'il a accepté de rédiger le portrait de couverture de l'actrice Diane Kruger pour ce numéro P. 42.□

NATASHA KOT

Photographe ukrainienne, spécialiste de l'image de mode – qu'elle adore bousculer et pervertir –, Natasha s'inspire de son passé de danseuse pour mettre en scène des silhouettes qui s'étirent, se tordent et se courbent dans une infinie délicatesse. D'illustres maisons comme Cartier ou Chanel lui font régulièrement confiance. Ce mois-ci, elle a profité d'un lieu majestueux, l'Opéra-Comique, pour magnifier deux prometteuses comédiennes : Anyier Anei et Lou Blusson P. 68.□

NEGAR HAERI

Comment passe-t-on du piano au barreau ? La vocation de la musique chevillée au corps, cette pianiste prodige, reçue au Conservatoire de Genève, choisit pourtant les tribunaux aux sonates de Chopin. La musique y perd ce que le Droit y gagne : une avocate intransigeante et éprise de justice. Autrice de *La Jeune fille et la mort*, qui questionne les failles du système face à un fait-divers odieux, elle a accepté que l'on publie ce mois-ci en exclusivité quelques passages de son livre coup de poing P. 60.□

PIERRE GROPPO

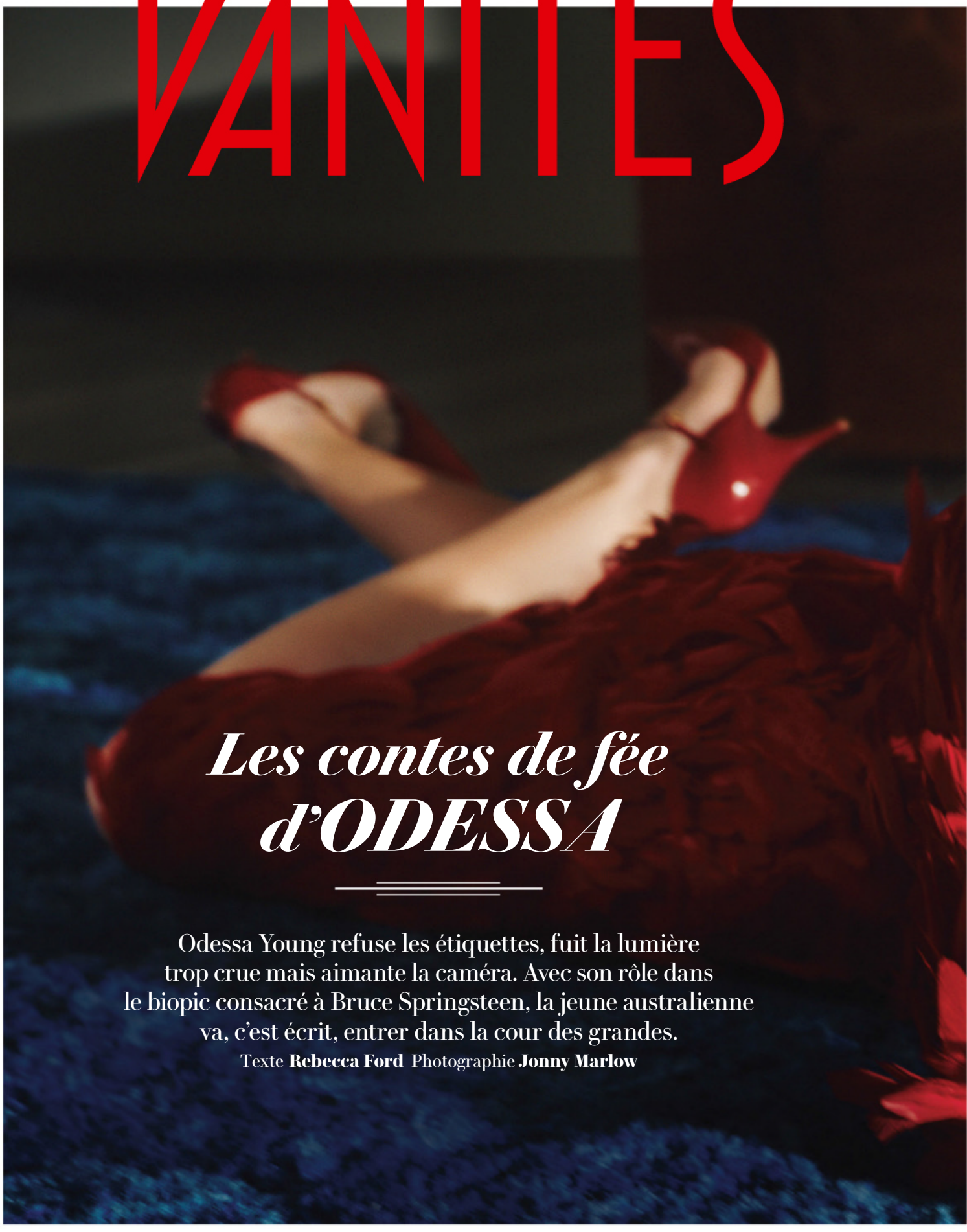
Nos fidèles lecteurs connaissent parfaitement ce pilier de *Vanity Fair*, signature reconnue du journalisme de mode. Passé par Sciences Po puis *Vogue*, ce Franco-Italien est réputé pour sa large culture et la pertinence de jugements rarement péremptoires. Ce mois-ci, ce *signore* de l'élégance a orchestré avec brio notre série consacrée aux plus belles pièces horlogères de la rentrée P. 110. Il en a profité pour nous livrer un secret du dernier chic : oui, la montre pour homme peut (doit ?) se porter au poignet droit P. 28.□

BÉNÉDICTE ROSCOT

Chopard
HAPPY SPORT

GUESS

GUESS
GUESS.EU
ART DIR: PAUL MARCIANO PH: ALINA TROYAN © GUESS®, INC. 2025



Les contes de fée d'ODESSA

Odessa Young refuse les étiquettes, fuit la lumière trop crue mais aimante la caméra. Avec son rôle dans le biopic consacré à Bruce Springsteen, la jeune australienne va, c'est écrit, entrer dans la cour des grandes.

Texte **Rebecca Ford** Photographie **Jonny Marlow**

À 27 ans, l'actrice croque la vie à pleines dents.

ROBE **FERRAGAMO**
CHAUSSURES **GIANVITO ROSSI**

Demander à Odessa Young son métier, c'est s'assurer d'une réponse surprenante : la jeune femme ne se définit pas forcément comme actrice. Pourtant, sa carrière commence dès l'âge de 11 ans – elle en a aujourd'hui seize de plus – dans de bons films indés (*Looking for Grace*, en 2015). Mais c'est avec le thriller *Assassination Nation*, signé Sam Levinson, qu'elle explose en 2018. « Odessa n'a pas froid aux yeux, confie Hari Nef, sa partenaire dans le film. Elle est sauvage et *badass*. Elle a beau afficher un air de jeune ingénue, elle est tout sauf cela, et c'est précisément ce contraste qui la rend absolument irrésistible. »

Enchaînant les tournages depuis, cette Australienne de naissance s'est retrouvée à donner la réplique à toutes les coqueluches d'Internet : Logan Lerman (*Shirley*), Josh O'Connor (*Entre les lignes*) ou encore Jacob Elordi (*The Narrow Road*). Prochaine étape ? Elle sera l'amoureuse de Bruce Springsteen dans le biopic *Deliver Me From Nowhere*, en salle le 22 octobre. Face à elle dans le rôle du Boss, Jeremy Allen-White. Son premier film pour un grand studio, et un vrai bond en avant pour sa notoriété. L'attention que risque de lui valoir ce rôle met un peu mal à l'aise cette actrice-caméléon, même si elle compte bien continuer à son rythme, sans changer ses habitudes. « Tout s'est toujours fait assez lentement pour moi, et je pense que ce n'est pas un hasard. Ça veut dire que mes envies maturent petit à petit. »

La musique de Springsteen, c'est la bande-son de toute sa vie. Odessa a grandi à Sydney auprès d'un père musicien et d'une mère écrivaine, tous deux fans du rocker du New Jersey. « Lorsque j'écoute sa musique, j'entends aussi notre histoire familiale. Je suis complètement obsédée par Springsteen depuis toute petite. » Alors qu'elle connaît son petit succès dans des séries télé et une poignée de téléfilms australiens, deux jours à peine après ses dix-huit ans, la jeune fille décolle pour Los Angeles : « J'avais le cuir très épais. Rien ne pouvait m'atteindre », avoue-t-elle. Elle passe quelques années à Los Angeles, avant de s'installer à New York, où elle réside encore aujourd'hui. Et où qu'elle aille, Springsteen l'accompagne. « Donnez-moi un scénario et je vous citerais une chanson », nous met-elle au défi, pour montrer l'heureux compagnonnage qu'a exercé sa musique dans sa carrière. Lorsqu'elle apprend qu'un film sur le chanteur se prépare, elle presse ses agents de lui décrocher un rôle, n'importe lequel. Elle obtient une audition, mais pense l'avoir ratée.

BODY, SOUTIEN-GORGE ET COLLANTS **VALENTINO**

COIFFURE BRYCE SCARLETT
MAQUILLAGE NINA PARK, AVEC LES PRODUITS CHANEL
MANUCURE ERI ISHIZU, AVEC LES VERNIS À ONGLES DIOR
RETOUCHES COCO EMERY
SUPERVISION ANNIE LAVIE, SHOOTÉ SUR SITE PAR NITE RIOT

Semi-nomade

Désespérée, Odessa fuit la ville et passe un week-end dans le New Jersey, où elle écrit une lettre au réalisateur Scott Cooper : « Je lui disais que ça avait été une immense chance d'avoir pu être auditionnée, que j'étais impatiente de voir le film, que je sois à l'affiche ou non. » Quelques semaines plus tard, on lui propose le rôle de Faye, un personnage de fiction qui est la somme de plusieurs des femmes de la vie de Springsteen au moment où il compose son album *Nebraska*, en 1982. Scott Cooper : « Elle a une faculté extraordinaire à faire passer tout une gamme d'émotions – la peine, l'incrédulité, l'espoir – sans dire un seul mot. » Celle qui partage sa vie dans l'East Village entre le cinéaste David Raboy et leurs deux chiens se définit comme semi-nomade. Avec cette nouvelle notoriété, les opportunités de voyager ne devraient pas manquer. □

Deliver Me From Nowhere, de Scott Cooper, avec Jeremy Allen-White, Odessa Young et Jeremy Strong. En salle le 22 octobre.

JONNY MARROW

www.bykilian.com

ANATOMIE *d'un parfum*

Près de 80 ans après sa création en 1947, ce joyau de la parfumerie revient, frappé du chiffre porte-bonheur de Monsieur Balenciaga: le dix. Texte **Adèle Bari** Photographie **Géraldine Richard**

ADRESSE DE TOUJOURS

Une boutique dédiée à ces fragrances, fabriquées, scellées et emballées en France, a ouvert ses portes à l'endroit originel, juxtaposée au Couture store de la maison. Un petit bijou inédit.

CHIFFRE CULTE

En 1947, le couturier d'origine espagnole Cristóbal Balenciaga dévoile son premier sillage baptisé Le Dix, en référence au 10, avenue George V, adresse historique des ateliers de la maison.

FLACON D'ÉPOQUE

Il a fallu quinze ans de recherche pour retrouver le premier contenant, reproduit quasi à l'identique pour cette collection composée de dix parfums. Il est en verre rechargeable, orné d'un bouchon sphérique et d'un ruban noir.

ESSENCES DÉLICATES

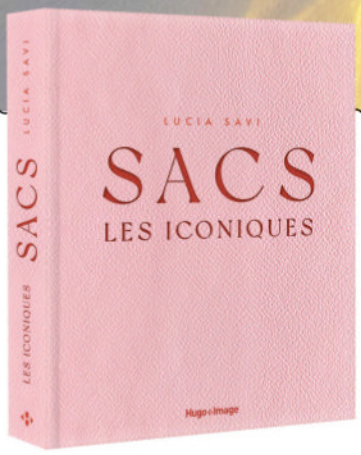
Près de huit décennies plus tard, cette icône oubliée de la parfumerie renaît de ses cendres, encapsulant des notes d'absolu d'iris et d'aldéhydes, mêlées à la feuille de violette et aux huiles essentielles d'encens.

CAMPAGNE NUMÉRIQUE

Dans un dialogue ininterrompu entre passé et présent, chaque parfum a été capturé sur fond gris par un processus de numérisation réalisé par l'artiste britannique Katerina Jebb.

COULEURS DU TEMPS

Chaque essence se définit par sa teinte, toutes symbolisant le temps qui passe: de la clarté d'un jaune lumineux aux facettes fumées et sombres d'une obsidienne, à l'image des années qui défilent, inlassablement.



BIRKIN, BAMBOO ET LES AUTRES...

Ou comment ces accessoires indispensables ont construit notre imaginaire.

Il y eut le Bamboo de Gucci, en 1947. Puis le 2.55 de Chanel, en 1955. Et que dire, plus près de nous, du Birkin signé Hermès, sorti en 1984? Bien au-delà du phénomène de mode, à travers ces sacs devenus des marqueurs de société, Lucia Savi, conservatrice au Design Museum de Londres et commissaire de l'exposition «Bags: Inside Out» (2020), explore les histoires fascinantes de ces pièces dont le coût est directement indexé sur leur rareté. L'auteure en profite pour décortiquer le marché de la seconde main, qui remporte tous les suffrages face à une clientèle exaltée par «l'effet vintage». *Sacs : les iconiques,* de Lucia Savi (Hugo Publishing), 34,95 euros. En librairie à partir du 1er octobre.

DROITS RÉSERVÉS

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

À FLEUR DE PEAU

L'été et les coups de soleil passés, l'automne met l'épiderme à rude épreuve: ces soins ciblés apaisent, nourrissent et réveillent l'éclat. Texte **Adèle Bari**

RASSURANT
La texture. Fluide et huileuse sans fini gras, laissant sur la peau une légère odeur de soleil et de sable chaud.
Les bienfaits. Sept huiles végétales, de l'argan à la bourrache, nourrissent, réparent et subliment.
HUILE PRODIGIEUSE® **NUXE**, 35,50 EUROS (100 ML)

ENVOÛTANT
La texture. Une crème fraîche riche et enveloppante, à préférer le soir.
Les bienfaits. Une synergie de peptides, plantes adaptogènes et d'actifs brevetés qui embellissent.
TAFFY CRÈME SUPER-RICHE **JANINE KNIZIA** 265 EUROS (50 ML)

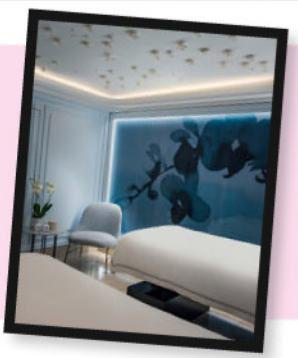
REPOSANT
La texture. Aussi légère que délicate, se glissant aussitôt dans l'épiderme.
Les bienfaits. Elle estompe les signes du temps, les ridules et les cernes grâce à la technologie TFC8®.
CRÈME YEUX **AUGUSTINUS BADER**, 185 EUROS (15 ML)

RAFRAÎCHISSANT
La texture. Un peu épaisse et crémeuse, au parfum floral poudré, frais et relaxant.
Les bienfaits. L'eau de rose Centifolia fusionne avec le squalane et l'acide hyaluronique pour apaiser.
TONIQUE CONFORT **LANCÔME**, 41,25 EUROS (100 ML)

DÉFROISSANT
La texture. Un soin lacté et aérien aux effluves légèrement herbacées.
Les bienfaits. Pensé pour la longévité de l'épiderme, sa fermeté, son hydratation et son éclat.
SÉRUM INTERCELLULAR **OIO LAB**, 70 EUROS (50 ML)

Beauté suisse

Au spa du Ritz, la maison La Prairie fait une entrée soignée.



La Prairie déménage au prestigieux Ritz Club & Spa, réunissant la Suisse dans une seule et même adresse de la capitale française. À la clé: un soin signature du visage, mêlé à vingt minutes de massage du dos exécuté par des pierres d'immortalité. Dans l'atmosphère, un doux parfum d'huiles essentielles rappelle au choix le lac, la forêt ou la montagne, tandis que l'espace est épuré et réconfortant. La suite? Une routine complète du visage, entre gestes à la main et outils adaptés, le tout réalisé avec la gamme Skin Caviar. Un vrai coup de fouet.
Le soin signature La Prairie au Ritz, 400 euros les 90 minutes.

DROITS RÉSERVÉS

LES EXTRAITS

PARFUMS de MARLY
PARIS

L'Astroclock Diamants, une pendule signée Chanel.

L'HEURE DE VÉRITÉ

Quatorze interrogations essentielles (ou superflues) pour aborder l'actualité horlogère avec style et précision.

Texte **Pierre Groppo**

I. LA PENDULE FAIT-ELLE SON GRAND RETOUR ?

L'ancêtre de la montre miniature se réinvente dans des versions qui n'ont rien à envier aux modèles de nos grand-parents. Mention spéciale pour l'Astroclock Diamants de **Chanel**, avec le lion fétiche de Coco serti de plus de cinq mille diamants, et le stupéfiant automate Cupidon signé **Van Cleef & Arpels**. Deux trésors dont il faut la clé… pour pouvoir les remonter.

DROITS RÉSERVÉS

2. FAUT-IL VRAIMENT FAIRE DE L'OR UN ALLIÉ ?

Les fans d'horlogerie ne sont pas sans le savoir : mieux que l'or, voici les alliages signature développés par les manufactures. Or Everose chez Rolex, or Honeygold couleur miel chez **Lange & Söhne**, Goldtech chez **Panerai**... On en trouve même deux types différents chez **Omega**, qui a développé l'or Moonshine, à la teinte pâle inspirée du clair de lune, et le délicieux or rose Sedna, choisi notamment pour ce modèle féminin Aqua Terra de trente millimètres de diamètre, porté par la top model Ashley Graham.

3. LA MONTRE EN CHOCOLAT FAIT-ELLE SALIVER ?

Maxime Frédéric, le maître chocolatier de **Louis Vuitton**, aurait-il inspiré les artisans de la Fabrique du Temps ? C'est ce que laisse envisager ce modèle Tambour, nouveauté reconnaissable à son association d'or rose et de céramique couleur cacao, et à ses lignes à l'équilibre, aussi gourmandes que parfaitement proportionnées. Tahar Rahim et Bradley Cooper ne manqueront plus l'heure du goûter.

La montre Tambour de Louis Vuitton.

4. QUEL EST LE SECRET DU BLEU CHEZ ROLEX ?

C'est sans doute le secret le mieux gardé de l'une des plus célèbres manufactures au monde. Apprécié pour son poids autant que pour sa blancheur argentée, le platine s'invite au poignet dans un savant alliage additionné de ruthénium signé **Rolex**, à retrouver aussi bien sur la Day-Date, la Cosmograph Daytona et cette toute nouvelle Oyster Perpetual Land-Dweller 40. Un choix reconnaissable au cadran bleu glacier, que les experts savent apprécier.

5. LE TEMPS FILE-T-IL TROP VITE ?

Passionné d'automobiles, dont il est un collectionneur averti, Karl-Friedrich Scheufele, le président de **Chopard**, est aussi un ami des plus grands pilotes, de Jacky Ickx au regretté Stirling Moss, vainqueur de la mythique course italienne Mille Miglia en 1955. Un exploit qui inspire, soixante-dix ans plus tard, cette Mille Miglia Classic Chronograph en acier éthique Lucent Steel, dont le profil évoque l'âge d'or des bolides. Cadran nimbé d'une aura vintage, bracelet sport minutieusement vieilli : la recette du succès pour cette pièce proposée à soixante-dix exemplaires seulement ?

6. L'ART MODERNE VA-T-IL S'INVITER AU POIGNET ?

Si l'espace du cadran est réduit, cela n'empêche pas d'y convoquer les plus grands créateurs de l'époque. Cette année, l'heure est trans-américaine, avec la Warhol de **Piaget**, inspirée par le modèle fétiche du pape new-yorkais du pop art, et chez **Bulgari**, cette manchette tubogas reprenant les mots de l'artiste mexicaine Frida Kahlo.

7. PEUT-ON TRINQUER CHEZ UN HORLOGER ?

Le bar privé deviendra-t-il la nouvelle marotte des horlogers de la rue de la Paix ? On n'y propose plus seulement un café de circonstance, mais de véritables comptoirs où déguster grands crus et cocktails pointus. Dernière preuve en date, la boutique entièrement réinventée de **Vacheron Constantin**, présente à Paris depuis 1810. Le plus chic des speakeasy.

Vacheron Constantin, 2, rue de la Paix (Paris 2e)

8. LA LUNE, UNE VALEUR SÛRE ?

Les étoiles ne sont pas que sur le *red carpet*, c'est la grande leçon horlogère de la saison, prônée par **Chopard** et cette montre L.U.C Heritage EHG Moon 122, réalisée en vingt exemplaires avec les élèves de l'École d'Horlogerie de Genève. Signe de transmission autant que de précision, elle est équipée d'un mouvement à phase de lune à la justesse astronomique, ornée d'étoiles en or sur fond d'aventurine. Une poésie que cultive aussi **Montblanc**, grimpant au sommet du rêve avec cette Bohème à la lune souriante et au redoutable calendrier perpétuel.

9. LES CADRANS MÉRITENT-ILS D'ÊTRE ENCADRÉS ?

Certains les accrochent aux murs, d'autres les portent au poignet. Cette saison, le cadran se fait tableau nomade, en témoignent les soixante dix-huit pièces signées Haut Artisanat 2025 par **Patek Philippe**. Coup de cœur ? Ce cacatoès à huppe blanche, réalisé en émail cloisonné et peinture miniature, aperçu dans les salons de l'horloger genevois. Un luxe animalier plus pratique à emporter qu'une toile du Douanier Rousseau.

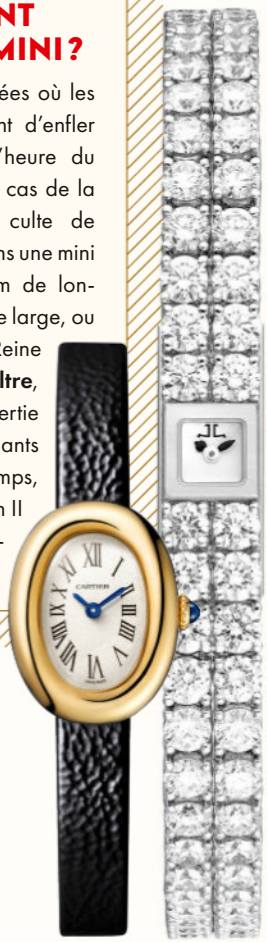
10. QUELLE HEURE EST-IL AU FOND DES ABYSSES ?

Vu comme ça, on n'y croirait pas. Et pourtant, cette **Tudor** au look résolument urbain a été conçue pour les abysses autant que pour les pavés citadins. Réalisée en titane, la Pélagos Ultra, avec ses 43 millimètres de diamètres, est capable de vous accompagner jusqu'à mille mètres de profondeur, le début de la fameuse « zone de minuit » ou l'on croise dans un noir total pieuvres dumbos et bathynomes géants.

ALBERT BAUER COMPANIES. DROITS RÉSERVÉS. GETTY IMAGES

11. FAUT-IL VRAIMENT LA JOUER MINI ?

Après quelques années où les montres ne cessaient d'enfler au poignet, c'est l'heure du petit format. C'est le cas de la Baignoire, modèle culte de **Cartier**, proposé dans une mini version de 24,6 mm de longueur sur 18,7 mm de large, ou encore de la 101 Reine de **Jaeger-LeCoultre**, pièce de joaillerie sertie de cent dix diamants portée, en son temps, par la reine Elizabeth II le jour de son couronnement.



12. POURQUOI LES AIGUILLES SE FONT DISCRÈTES ?

Au début du XXe siècle, alors que la montre bracelet prend son envol, il est encore mal vu pour les femmes de regarder l'heure. C'est ainsi que les artisans ont développé les montres dites « à secret », cachant leur cadran sous un ingénieux mécanisme amovible. Une tradition perpétuée avec brio par les horlogers d'aujourd'hui, dont **Chanel**, qui n'hésite pas, sur ces montres-bijoux empreintes d'histoire, à jouer avec les codes de la maison, du camélia en nacre escamotable à la tête de lion refermable.

13. PEUT-ON MONTER LE SON ?

Complication virtuose, la répétition minute « sonne » littéralement le temps à la demande. Designer de génie (la Royal Oak et la Nautilus, c'est lui), **Gérald Genta** adorait sa complexité, lui dédiant carrément ses fameuses « Grandes Sonneries » entrées dans l'histoire de l'horlogerie. Aujourd'hui, c'est dans une version d'un chic tout en épure que résonne le son du carillon, réglé manuellement, au sein d'un boîtier en or de 9,6 millimètres et habillé d'un cadran en onyx noir.

14. QUI A LE DROIT DE PORTER SA MONTRE AU POIGNET DROIT ?

Grand ordonnateur du chic au masculin, des années 1960 à sa disparition, Giovanni Agnelli avait lancé la mode de la montre portée par dessus les poignets de chemise. C'est toujours vers le Sud qu'il faut continuer à regarder, et se laisser séduire du coté de Monaco par l'élégance décontractée de Pierre Casiraghi, systématiquement photographié avec sa montre au poignet droit. Un détail qui n'a l'air de rien, mais qui témoigne d'une classe innée.

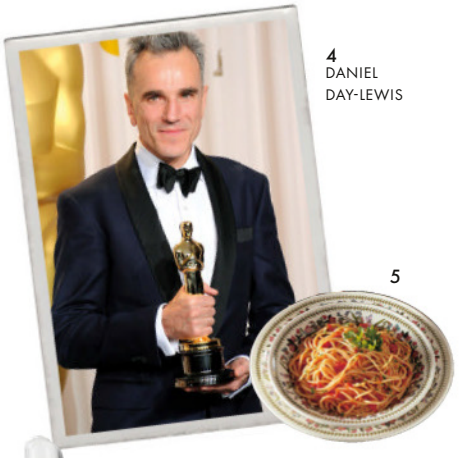
1
IN MY LIFE
THE BEATLES
(1965)

2

3
CREME SUPREME 9-16
SCHWARZKOPF
(12 EUROS)

Les essentiels de SIENNA MILLER

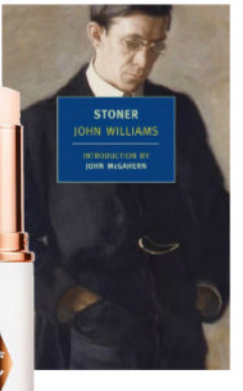
Du vin rouge, des mantras antiques... Pour l'actrice et ambassadrice de Schwarzkopf Creme Supreme, les choix révèlent une certaine idée du glamour et de la liberté. Texte **Adèle Bari**



4
DANIEL DAY-LEWIS

5

6
THE SERUM,
KINDEST X DR NIGMA
(170 EUROS)



7 *STONER*
JOHN WILLIAMS (1965)

8 STICK UNREAL SKIN
CHARLOTTE TILBURY
(47 EUROS)

Votre vision de la beauté ? Une personne en paix avec elle-même, détachée du regard des autres et habitée par la joie.
Dans votre salle de bain ? La nuance 9-16 de la gamme Creme Supreme de Schwarzkopf **(3)**, le sérum Dr Nigma **(6)** et le stick Unreal Skin de Charlotte Tilbury **(8)**.
Un parfum qui ne vous quitte jamais ? La tête de mon bébé.
Votre uniforme ? Un jean vintage, un T-shirt, un joli sac à main et une paire de chaussures chic.
Votre plat préféré ? Les spaghettis bolognaise **(5)**.
Le meilleur conseil professionnel reçu ? Le pouvoir de dire « non ».
Ce qui vous apaise ? La musique, le bain **(2)**, le vin rouge, le poulet rôti.
Votre mantra ? « Le bonheur de votre vie dépend de la qualité de vos pensées. » Merci Marc Aurèle.
Votre plus belle rencontre ? Une fête à Los Angeles où l'acteur Daniel Day-Lewis était présent. La nuit précédente, j'avais rêvé que nous étions follement amoureux. Le voir en chair et en os m'a coupé le souffle. Je crois que je me suis cachée. Ou que je suis partie **(4)**.
Le livre qui a changé votre vie ? Il y en a tellement... *Stoner*, de John Williams **(7)**, *Le Chardonneret*, de Donna Tartt, *Cent ans de solitude*, de Gabriel García Márquez. Je déteste cette question et je regrette déjà mes réponses : il y en a trop.
La chanson que vous écoutez en boucle ? *In My Life*, des Beatles, que je chante à mon bébé tous les soirs, qui finit par en être obsédé **(1)**.
Le meilleur conseil donné par vos parents ? « Suis ton cœur. » Je pense que j'ai mal interprété ce conseil et que je l'ai pris trop au pied de la lettre pendant une grande partie de ma vie.
L'objectif qu'il vous reste à atteindre ? Gérer ma procrastination, devenir organisée, parler français et jouer de la guitare, en tout cas mieux qu'aujourd'hui. □

STEVE GRANITZ/WIREIMAGE, GETTY IMAGES

BAGUETTE *magique*

Pour aller de l'avant, Fendi se tourne vers son passé.

Photographie **Vanessa Granda**
Texte **Kayla Holliday**

Le sac Baguette de la maison italienne arbore un motif bandana en corail rouge brodé de perles sur du cuir blanc. Il rappelle ainsi les thèmes fantastiques d'*Histoire d'Eau*, le court-métrage de 1977 qui présentait la première collection prêt-à-porter de Karl Lagerfeld pour Fendi.

SAC BAGUETTE EN TOILE BRODÉE CORAL BANDANA **FENDI** (3 300 EUROS)

Chez Drouant, délibérations du Goncourt, en 1954.

ET VOICI NOTRE PRIX

Au carrefour des livres, du cinéma et des séries télé, *Vanity Fair* lance son prix littéraire. Objectif: récompenser les romans, romans graphiques et ouvrages de non-fiction que l'on imagine avec ferveur adaptés à l'écran. Texte **Hugo Wintrebert**

Qui n'a jamais éprouvé ce délicieux sentiment, en refermant un roman ou une biographie, d'avoir ouvert la porte d'un nouveau monde ? Les personnages s'installent dans notre univers mental, nous accompagnent, poursuivent leur propre vie, empruntent d'autres chemins, parfois ceux que nous aurions pris à leur place au fil des pages. Et sans même nous en rendre compte, nous commençons à nous « faire un film ». C'est ce désir que nous souhaitons célébrer en lançant notre premier prix littéraire, qui a pour but d'encourager, voire de célébrer, le passage de l'écrit à l'écran : le « Prix Vanity Fair ». Car l'idée est bien celle-ci : au-delà des qualités formelles d'écriture et de narration des récompenses classiques, il s'agit de distinguer ici des livres qui portent en eux la promesse d'un film ou d'une série. Et ce dans trois catégories : le roman, le roman graphique et les ouvrages de non-fiction.

Pour l'accompagner dans cette aventure, *Vanity Fair* compte sur deux partenaires de prestige, plutôt connaisseurs en matière d'adaptation : Mediawan Pictures, représenté par sa directrice générale **Élisabeth D'Arvieu**, et Netflix, avec sa vice-présidente des contenus, **Pauline Dauvin**. À leurs côtés, un distributeur de renom, MK2, en la personne de son co-directeur général, **Elisha Karmitz**, également producteur, notamment, du dernier film de Joachim Trier, *Valeur sentimentale*.

Le jury, dirigé par l'ancien président du Festival de Cannes **Pierre Lescure**, compte ainsi plusieurs figures du monde du cinéma. L'actrice **Camille Cottin**, qui faisait encore notre couverture il y a quelques mois, et bientôt à l'affiche de *Rembrandt*, de Pierre Schoeller ; **Alice Winocour**, dont le film *Coutures*, avec Angelina Jolie est très attendu (spoiler : nous l'avons vu et c'est un grand film) ; le scénariste à succès **Noé Debré**, également réalisateur du film *Le Dernier des Juifs* ; **Thibault Gast**, producteur, entre autres, de *Changer l'eau des fleurs*, l'adaptation à venir du best-seller de Valérie Perrin ; ou encore **Sayyid El Alami**, jeune acteur révélé dans *Oussekine*, et bientôt tête d'affiche de *Fief*, l'adaptation du

GETTY IMAGES, WARNER BROS./COURTESY EVERETT COLLECTION

EN COMPÉTITION

Trois catégories, treize ouvrages sélectionnés.

ROMAN

Tssitssi, Claire Castillon (Gallimard)
La Condition artificielle, Paul Monterey (Le Cherche Midi)
La Bonne Mère, Mathilda Di Matteo (L'Iconoclaste)
Le Monde est fatigué, Joseph Incardona (Finitude)

ROMAN GRAPHIQUE

Les gorilles du général, Julien Telo et Xavier Dorison (Casterman)
Albertine a disparu, Vincenzo Bizzarri, François Vignolle et Vincent Guerrier (Glénat)
Sanglier, Léa Blumen (L'Employé du Moi)
Pyongyang parano, Emmanuelle Delacomptée et Fanny Briant (Marabulles)

NON-FICTION

De silence et d'or, d'Ivan Butel (Globe)
La Jeune fille et la mort, Negar Haeri (Seuil)
Vasarely, l'héritage maudit, Julie Malaure (Le Cherche Midi)
Goutte d'Or connexion, Tess et Marc Fernandez (Flammarion)
Mon vrai nom est Elisabeth, Adèle Yon (Le Sous-Sol)

roman de David Lopez. Deux autrices représenteront le monde littéraire : **Anne Berest**, en pleine rentrée avec *Finistère*, également scénariste du prochain film de Rebecca Zlotowski, *Vie privée*. Et **Karine Tuil**, dont *Les Choses humaines* a été porté à l'écran par Yvan Attal. La productrice de podcast littéraire **Léa Marchetti**, et collaboratrice de notre magazine pour la page littéraire, complètera ce jury de prestige. Les trois lauréats seront annoncés le 16 octobre lors d'une remise des prix qui se tiendra dans les salons du prestigieux hôtel Meurice, à Paris (1er).

Le lancement de ce prix est également l'occasion de proposer une nouvelle rubrique dans nos pages. Chaque mois, un réalisateur viendra expliquer l'adaptation de ses rêves. À ce sujet, Julien Gracq disait : « Pour qu'un roman devienne un très bon film, il faut que le film soit autre chose. » Notre objectif est double : mettre en lumière de très bons livres... avant de rêver à de très grands films.□

«Pourquoi pas une version de *Roméo et Juliette* avec un couple du même sexe?»

Jessica Palud, réalisatrice de la mini-série *Merteuil*, rêve d'adapter la tragédie de Shakespeare à l'écran.

Texte **Norine Raja**

Gravure de 1884 représentant le baiser de Roméo et Juliette. Ci-contre : Meryl Streep et Clint Eastwood dans *Sur la route de Madison*.

J'ai lu *Roméo et Juliette* pour la première fois au lycée. Hormis *Les Liaisons dangereuses*, que je possède en plusieurs formats, il s'agit d'un des livres qui m'a le plus chamboulée. J'ai été frappée par cette tragédie romanesque et la richesse de ses thèmes : la passion, la violence, la mort. Cette idée d'amour impossible traverse aussi l'un de mes films préférés, *Sur la route de Madison*. C'est la beauté de la grande littérature et des œuvres intemporelles qui se transmettent de génération en génération.

La tragédie de William Shakespeare est à la fois une œuvre facile à adapter, car on en connaît toutes les grandes lignes, et complexe à transposer à l'écran, car justement familière au public. Comment faire différemment des réalisateurs précédents ? J'avais les mêmes inquiétudes en m'attaquant aux *Liaisons dangereuses* pour la mini-série *Merteuil*. Heureusement, il y a quelque chose d'infini dans les deux textes. Pour la pièce de Shakespeare, on peut axer sur le rapport à la religion, imaginer une version avec un couple du même sexe, voire des personnages plus âgés dans l'esprit d'une comédie de remariage... Pour preuve, les adaptations sont très différentes les unes des autres, que ce soit celle de Franco Zeffirelli en 1960 ou *Roméo + Juliette*, la version flamboyante de Baz Luhrmann, avec DiCaprio, en 1996. L'important pour moi est de conserver la beauté des mots. J'adore observer le jeu des acteurs, encore plus lorsqu'ils livrent des dialogues d'une telle poésie. »□

Lignes PARALLÈLES

Deux commémorations, deux partis pris: l'énergie pop et sucrée d'American Vintage face à l'élégance feutrée de Bompard. Texte **Adèle Bari**

AMERICAN VINTAGE

20 ANS

Pull en mélange de coton pour la collection anniversaire de la maison.

LE STYLE
Une silhouette casual chic, à mi-chemin entre un esprit décontracté et plus sophistiqué, inspirée de la légèreté du Sud de la France, des campus américains et de la mode vintage.

LE STORYTELLING
En février 2005, Michaël Azoulay, un Marseillais âgé d'une vingtaine d'années et titulaire d'un bac pro en électricité, est déterminé. En pur autodidacte, il lance sa propre marque de prêt-à-porter.

L'EXPERTISE
C'est le roi de la couleur. Certaines sont même exclusives et déposées sur des basiques (T-shirt, débardeur, jean, sweat…) conçus en coton Supima – fin, doux et résistant – ou en soie, cachemire et lin.

LA COLLECTION CAPSULE
Des pièces au look plus maximaliste dans une palette étoffée de bleu, céladon, beurre, rose pâle, bordeaux, brun, kaki et vert gazon, audacieusement griffées des « 20 ans » de la marque.

LA CIBLE
Un couple de cadres parisien qui a quitté le tumulte de la capitale pour changer de vie et rejoindre le Lubéron ou la côte Atlantique, pour le bonheur de leurs trois enfants, tous soigneusement lookés.

BOMPARD

LE STYLE
Un vestiaire confortable et doux, au luxe tranquille, aux coupes subtilement modernisées et à la sobriété appréciée des adeptes de l'inévitable *quiet luxury*.

LE STORYTELLING
Au détour d'un voyage en Mongolie intérieure, Éric Bompard, alors ingénieur en informatique, est inspiré : il fonde sa maison éponyme de vêtements en important en France la précieuse laine de chèvre du pays.

40 ANS

L'EXPERTISE
La marque maîtrise l'art du cachemire de la tête aux pieds, à travers un savoir-faire artisanal bien français mêlé à celui du plateau mongol, où les fibres sont aussi fines que douces et durables.

Pull en cachemire pour la collection capsule « Torsades ».

LA COLLECTION CAPSULE
La torsade, signature emblématique de la maison, est apposée sur un pull à col montant, un pantalon, un bonnet, une cagoule et des chaussettes, tous déclinés en rose caméo, mûre ou encore vert laurier.

LA CIBLE
Une femme cultivée et cosmopolite vivant dans le 1er arrondissement parisien, qui mène une vie rythmée par des réunions professionnelles, des dîners aussi chics que raffinés et des courtes escapades en Normandie.

DROITS RÉSERVÉS

Ryan O'Neal et Marisa Berenson dans *Barry Lyndon*, de Stanley Kubrick (1975).

PASSÉ RECOMPOSÉ

L'esprit frondeur du XVIII^e s'invite dans une silhouette qui joue la grâce avec audace. Sélection **Adèle Bari**

1. ROBE **DIOR** (18 000 EUROS)
2. BOUCLES D'OREILLE FLEURS D'HAWAÏ **VAN CLEEF & ARPELS** (27 100 EUROS)
3. SANDALES **CHANEL** (1 450 EUROS)
4. MINAUDIÈRE ROSE & SNAKE KNUCKLE **ALEXANDER MCQUEEN** (8 990 EUROS)
5. PENDENTIF HAPPY HEARTS **CHOPARD** (3 420 EUROS)

COURTESY EVERETT COLLECTION, DROITS RÉSERVÉS

CYGNES DES TEMPS

En 1995, Matthew Bourne bouleversait le plus célèbre des ballets en confiant les ailes des cygnes à des hommes. Trente ans plus tard, ce spectacle revient sans avoir perdu son magnétisme. Texte **Valentine Servant-Ulgu**

Oubliez tout ce que vous pensiez savoir sur *Le Lac des Cygnes*. Cent cinquante ans après sa création, l'emblématique ballet déploie ses ailes à nouveau, dans une réinterprétation d'une grâce absolue.

Derrière ce coup d'éclat se tient Matthew Bourne. En 1995 déjà, le chorégraphe britannique relevait le défi de dépoussiérer le chef-d'œuvre de Tchaïkovski, centré sur la romance maudite entre le prince Siegfried et la princesse Odette, transformée en oiseau aquatique par une magie obscure. Sa proposition ? Une version masculine du ballet. Sur scène, les cygnes sont des mâles. Les protagonistes de son histoire d'amour impossible sont deux hommes. Une première dans l'histoire de ce spectacle mythique, et une révolution dans le monde de la danse. Trente ans après la première représentation et plus de trente récompenses internationales plus tard (dont trois prestigieux Tony Awards), ce *Swan Lake* disruptif revient pour une tournée anniversaire à ne pas rater, de passage par la Seine Musicale de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) du 9 au 26 octobre.

Qu'il est loin, le temps où Matthew Bourne essuyait les regards désapprobateurs. « Les gens étaient si sceptiques que je n'étais pas convaincu d'avoir eu une bonne idée, reconnaît-il. Ils imaginaient une sorte de blague grotesque avec des hommes déguisés. » À l'époque, on lui suggérait même d'édulcorer l'arc narratif gay. La première répétition a balayé tous ses doutes. « Dès l'apparition du cygne, j'ai été traversé par une énergie électrique. »

Losange tribal

Les costumes de la scène du bal, que l'on croirait empruntés au vestiaire de la famille royale britannique, sont sublimes, et le décor de nuit étoilée qui surplombe le lac, majestueux. Mention spéciale à la délicatesse des danseurs, mais aussi à leur animalité. Vêtus de pantalons souples à plumes blanches, maquillés d'un losange tribal sur le front, ils donnent aux oiseaux une aura magnétique et envoûtante. De quoi charmer le prince, loin du protocole étriqué de

FOX SEARCHLIGHT / EVERETT COLLECTION. JOHAN PERSSON. GETTY IMAGES

ILS ET AILES
Dans le dernier acte, les cygnes viennent hanter le prince dans sa chambre.

la cour. Le livret moderne de Matthew Bourne permet aux spectateurs de cerner plus en profondeur la personnalité de ce jeune homme empêché. « Je tenais à ce que le public comprenne à quel point son attirance pour cette créature sauvage provoque en lui une forme de libération, puisqu'il ne peut pas être lui-même au quotidien », souligne-t-il.

En trois décennies, le show a évolué avec son époque, et les revendications LGBTQIA+ y ont pris leur juste place. « Le spectacle est devenu familial alors qu'avant, certains refusaient de voir deux hommes danser ensemble. » Il est même cité en référence. Au cinéma, en 2000, un certain Billy Elliot réalisait son rêve en devenant leader du corps de ballet masculin du *Swan Lake* de Bourne. « Il est un membre fictif de notre compagnie maintenant », sourit ce dernier. Comme Billy, il fallait y croire. □

CINQ ÉTOILES
Spectacle dans le spectacle : dans le premier acte, une scène de ballet pour la famille royale, et le public.

LE FEU AU LAC

Du trash électro au tutu engagé, retour sur quatre variations d'un oiseau inspirant.

CYGNE MILITANT (2010)

La chorégraphe sud-africaine Dada Masilo croise danse classique et zouloue en une vibrante démonstration d'engagement. Elle évoque la question du genre, le désir et le tabou du sida en Afrique. Une révolution du monde en tutu ?

CYGNE INFERNAL (2010)

Dirigée par Darren Aronofsky, Natalie Portman transcende *Black Swan,* film d'une noirceur absolue. Elle y joue une danseuse dont la quête de perfection se transforme en descente aux enfers. Son unique but ? Réussir à incarner deux cygnes, le noir et le blanc.

CYGNE TRASH (2013)

Dans cette version de Fredrik Rydman, les cygnes sont des prostituées héroïnomanes dans un univers glauque à souhait. La bande-originale ? Hip-hop et électro. Une fusion choc entre Virginie Despentes et Piotr Tchaïkovski.

BÉBÉ CYGNE (2022)

Mon Premier Lac des cygnes, spectacle en deux actes et narration simplifiée signée Karl Paquette, permet aux plus jeunes de découvrir le ballet et de s'attacher au personnage du prince. Avec en prime l'expertise d'une étoile de l'Opéra de Paris.

MARRAKECH, épices and love

À trois heures d'avion de Paris, la Ville Ocre est un carrefour de couleurs, de saveurs et de sensations fortes. Texte **Fabrice Argelas** Illustration **Marie Artuphel**

POUR LE SPECTACLE

1. La place Jemaa el-Fna

Pourquoi ? Charmeurs de serpents, bonimenteurs, musiciens gnaouas, dealers à la sauvette, arracheurs de dents, dresseurs de singes, vendeurs de jus d'orange, conteurs et griots, marchands ambulants, stands proposant une cuisine de rue typique… Dès le coucher du soleil, le monde entier se rassemble ici. Si Marrakech est un spectacle vivant, la place Jemaa el-Fna en est son épicentre à ciel ouvert.
Pour qui ? Pour les curieux, les affamés, les photographes en herbe, les chasseurs d'atmosphère…
Où ? Place Jemaa el-Fna, Médina

POUR UNE CUISINE LOCALE

2. Sahbi Sahbi

Pourquoi ? Parmi l'offre pléthorique d'excellentes tables marrakchi, cette adresse se distingue par la vérité qui se dégage des assiettes : tajines de jarret de bœuf, tanjias d'agneau et haricots blancs cuites à la cheminée, pastillas, briouates… Particularité : au centre de la salle trône la cuisine, tenue uniquement par des femmes, les dadas.
Pour qui ? Les jeunes couples en quête d'un dîner authentique.
Où ? 37, bd El Mansour Eddahbi, Guéliz

POUR LES PIÈCES ICONIQUES

3. Le musée Yves Saint Laurent

Pourquoi ? De la robe cocktail 1957 à la saharienne, du smoking au *jumpsuit* bleu porté par Betty Catroux, les créations, impeccablement restaurées et mises en valeur, sont une plongée au cœur de l'univers du maître. Et ce sont plusieurs décennies d'élégance qui défilent sous les yeux éblouis.
Pour qui ? Pour les amoureux de la mode, mais heureusement, pas seulement.
Où ? Rue Yves Saint Laurent, Guéliz

POUR UNE PART DE *DOLCE VITA*

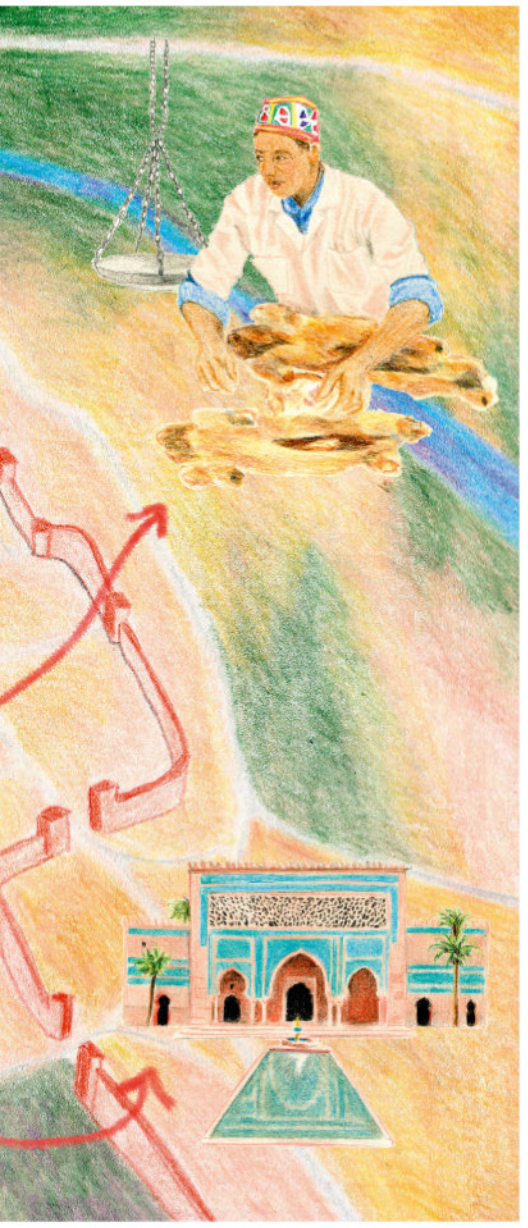
4. L'Italien par Jean-Georges, à la Mamounia

Pourquoi ? Dans un cadre raffiné, cet étoilé dirigé par l'Alsacien Jean-Georges Vongerichten traverse les modes. Le tout-Marrakech peut s'y ruer pour déguster une simple pizza *alla mozzarella*, c'est dire.
Pour qui ? Une clientèle chic et aisée qui souhaite se divertir avec une burrata.
Où ? La Mamounia, av Bab Jdid, Guéliz

POUR L'ARTISANAT LOCAL

5. Mustapha Blaoui

Pourquoi ? Poteries, tissus, lampes, meubles sculptés… On trouve à peu près tout chez Mustapha Blaoui, l'homme qui, depuis trente ans, contribue à faire connaître l'artisanat traditionnel marocain. Un lieu idéal pour dénicher un souvenir qui raconte une histoire.
Pour qui ? Les amoureux de déco en quête d'une pièce unique.
Où ? 144, Arset Aouzal, Dar el Bacha



POUR UN CAFÉ D'EXCEPTION

6. Le Bacha Coffee

Pourquoi ? Au cœur du musée des Confluences, voilà bien le temple du café, venu du Nicaragua, du Yémen, des hauts plateaux éthiopiens ou des pentes volcaniques d'Hawaï. On le déguste doucement et avec respect, entre un mille-feuille, un croissant framboise-cannelle ou un petit pot de vanille-chantilly.
Pour qui ? Pour les amoureux du grain torréfié, et des chariots de desserts qui vont avec.
Où ? Dar El Bacha, route Sidi Abdelaziz, Médina

POUR LE MÉCHOUI DE RUE

7. Chez Lamine Hadj Mustapha

Pourquoi ? En méchoui ou en tanjia, ici, la star c'est l'agneau, où chaque pièce est rôtie ou mijotée à la perfection. Profiter du ballet des garçons-bouchers qui passent d'un stand à l'autre en portant des assiettes en carton fumantes. Et, cela va de soi, ne pas rechigner à manger avec les doigts.
Pour qui ? Pour les locaux ou les touristes que les bousculades et la cohue n'effraient pas.
Où ? Derb Semmarine, Mouassine

POUR LES BIJOUX ANCIENS

8. Le Monde des Arts et de la Parure

Pourquoi ? Au cœur d'un véritable chef-d'œuvre architectural, l'histoire du patrimoine mondial de la joaillerie à travers une collection incroyable de bijoux datant parfois du XIIIe siècle. Plus de 3000 pièces y sont rassemblées par les collectionneurs Marlène et Paolo Gallone.
Pour qui ? Pour les passionnés d'art ancien.
Où ? 39-40, Ksibat Nhass, Kasbah

POUR LA COULEUR BLEUE

9. Les Jardins Majorelle

Pourquoi ? Ce jardin botanique emblématique, conçu par Jacques Majorelle et racheté par Pierre Bergé et Yves Saint Laurent, abrite une impressionnante collection de plantes exotiques et d'art islamique. Et puis ce bleu si particulier, auquel Majorelle a donné son nom, fait quand même tourner les têtes, non ?
Pour qui ? Pour tous ceux qui souhaitent, un temps, s'extraire du tumulte de la médina.
Où ? Rue Yves Saint Laurent, Guéliz

POUR LE SOLEIL COUCHANT

10. Dar Dar Rooftop

Pourquoi ? À condition de trouver une table au 3e étage, voici l'un des plus beaux spots de Marrakech pour apprécier le coucher de soleil sur la mosquée de la Koutoubia, avec les montagnes de l'Atlas en fond. Ambiance festive, musique et cocktails à l'unisson.
Pour qui ? Les touristes branchés et la jeunesse dorée marrakchi.
Où ? 4, Riad Zitoun Lakdim, Médina

POUR L'HÉRITAGE HISTORIQUE

11. Les Tombeaux Saadiens

Pourquoi ? Entre le XVIe et le XVIIe siècle, la prestigieuse dynastie saadienne a donné sa richesse et ses plus beaux bâtiments à la Ville Ocre. Ces mausolées historiques en plein cœur de la médina, dont celui du sultan Ahmad al Mansour, font corps avec l'histoire de la ville.
Pour qui ? Hiver comme été, l'un des lieux les plus visités de la ville.
Où ? 400 rue de la Kasbah, Médina

POUR UNE NUIT DANS LE DÉSERT

12. Le Berber Lodge

Pourquoi ? À trente minutes de Marrakech, on est déjà dans le désert d'Agafay. C'est là que cet hôtel de charme propose une expérience berbère inédite, avec menu local et nuit sous la voûte étoilée.
Pour qui ? Pour les amateurs de pleine nature et d'activités en plein air.
Où ? Douar Oumnes, Tamesloth

AU CŒUR DU SELMAN

Ce cinq-étoiles pas comme les autres fait la part belle à l'équitation. Mais pas seulement…

À dix minutes de la médina, voilà le Selman, sans doute le palace qui revisite avec le plus d'habileté le concept d'hôtellerie de luxe à Marrakech. Ambiance raffinée, bars majestueux, restaurant La Terrasse by Jean-François Piège, où les codes de la cuisine marocaine sont réinventés chaque jour, piscine plusieurs fois olympique – 80 mètres de long, de quoi parfaire son dos crawlé… Le lobby, tout en lustres de Murano et en tentures noires, mauves et pourpres, signé du décorateur Jacques Garcia (Hôtel Costes), réussit l'exploit d'être cosy tout en conservant son caractère impressionnant – huit mètres de hauteur sous plafond. Mais l'une des originalités du Selman, et pas la moindre, est à chercher du côté des écuries dirigées par l'artiste équestre Sadek El Bahjaoui. Une quarantaine de pur-sang arabes élevés par leur propriétaire passionné de chevaux, Abdeslam Bennani Smires, régale les résidents avec balades dans le désert ou spectacles équestres et dînatoires. Madonna a même célébré ses soixantes ans dans les écuries du palace. Qui dit mieux ?

DROITS RÉSERVÉS

Arrivée seule à Paris à quinze ans, l'actrice allemande a vite appris à décider pour elle-même. De la mode au cinéma, Diane Kruger a construit une trajectoire singulière, naviguant entre langues, continents et registres. Avec *Merteuil*, elle trouve un rôle en miroir: celui d'une femme qui écrit son destin selon ses propres règles. Par Stéphane Héliot et Olivier Bouchara
Photographie Marcel Hartmann/H&K Stylisme Hugo Toucas

«Vous me trouvez MYSTÉRIEUSE, *vraiment?»*

COMÉDIENNE EN NOIR ET BLOND
Diane Kruger, photographiée au printemps dernier par Marcel Hartmann.

ENSEMBLE **DOLCE & GABBANA**
BIJOUX **VILTIER**

Si, si, elle l'assure: *certains mots français* lui résistent encore.

Lors du tournage de *Merteuil*, le prequel des *Liaisons dangereuses* qui sortira en novembre sur HBO Max, elle a buté sur « rétrécira ». Le « r » roulait trop vite, elle a dû s'y reprendre à plusieurs reprises. Même bataille épique pour prononcer cette interminable réplique : « Le passé n'est rien d'autre qu'un cadavre bruissant sur lequel il ne faut jamais se retourner. » Mais bon, essayez vous aussi de dire « cadavre bruissant » devant votre miroir. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un cadavre qui bruisse ? Un corps inanimé qui ferait un léger bruit ? Quel supplice, ces films d'époque... Sans parler des corsets à resserrer avant chaque prise, des perruques à ajuster, et de cette poudre blanche qui s'envole des pommettes au premier filet d'air. Tout prend deux fois plus de temps que dans un film contemporain. « Franchement, j'ai ramé », sourit-elle.

Diane Kruger serait-elle donc « humaine » ? À 49 ans, l'actrice semble défier les lois de la gravité. Non seulement elle peut jouer avec la même aisance en français, allemand ou anglais (un réalisateur américain lui a même proposé un rôle en russe, croyant que « c'était à peu près la même langue que l'allemand »), mais sa palette de rôles révèle aussi un rare éclectisme : des blockbusters hollywoodiens (*Troie*), un Tarantino (*Inglourious Basterds*), des comédies sans lendemain (***Joyeux Noël***), un drame en costume, déjà (*Les Adieux à la reine*)... Et aujourd'hui *Merteuil,* pour lequel elle repousse assez loin les limites en osant à peu près tout : une scène de triolisme en compagnie de deux hommes, une orgie décadente, des leçons d'initiation digne du grand Machiavel auprès de la jeune marquise, incarnée par Anamaria Vartolomei. Cerise sur la filmo : c'est pour un thriller réalisé par Fatih Akin (*In the Fade*) qu'elle a reçu le prix d'interprétation à Cannes en 2017, son premier rôle entièrement joué en allemand.

Il n'en fallait pas plus pour relancer une comparaison un peu facile avec Romy Schneider. Diane Kruger sourit, on sent qu'on lui fait le coup régulièrement. Il est vrai que l'image est tentante, presque mécanique : deux Allemandes devenues des stars en France, deux femmes au jeu intense, capables de tout incarner. Mais là où l'actrice fétiche de Claude Sautet laissait transparaître, immédiatement, une mélancolie au fond du regard, sa cadette semble habitée d'une tension plus sourde et plus lointaine. La première incarnait la fragilité, la seconde laisse filtrer une énigme et une forme de violence intérieure. « Vous me trouvez mystérieuse, »

MARCEL HARTMANN / H&K

VESTE, TOP ET JUPE
SAINT LAURENT

vraiment ? » s'amuse-t-elle. Disons que quelque chose résiste à notre grille de pensée, et qu'il faudra bien à un moment ou un autre tenter de s'en approcher. Mais comment ? Il y a quelques années déjà, la journaliste et romancière Lisa Vignoli avait eu l'intuition que pour croquer Diane Kruger, il nous manquait, comme en allemand, des mots-valises pour désigner des concepts nouveaux, par juxtaposition de mots existants. Explorons un peu cette hypothèse, quitte à faire preuve d'imagination, nous qui avons fait allemand première langue.

Netzkinderstörung

(distraction provoquée par une connexion internet défaillante et la présence d'un enfant)

Attendez... là, vous me voyez ? » L'image grésille un peu dans le téléphone. Ce matin d'août, Diane Kruger cherche un endroit où capter correctement dans cette maison madrilène. C'est la magie des interviews en plein été, elles se font via Zoom, traversées par la vie quotidienne. Il fait une chaleur écrasante dans la capitale espagnole, mais l'actrice ne paraît pas accablée. T-shirt blanc, casquette siglée Ritz sur la tête, elle répond aux questions en jonglant avec la patience de sa fille, Nova Tennessee, 6 ans, posée devant un dessin animé sur une tablette. « Ne t'inquiète pas, j'ai bientôt fini », lui glisse-t-elle, sachant bien que ce n'est pas vrai. Son compagnon, l'acteur américain Norman Reedus, tourne en Espagne une énième saison de *The Walking Dead* – la quatorzième, si l'on compte les séries dérivées consacrées à son personnage, Daryl Dixon. « Lui et moi, on évite de parler trop travail, confie-t-elle. Ça fait treize ans qu'il joue le même rôle. C'est plutôt lui qui me dit : "Fais comme moi, arrête de te prendre la tête." »

Diane Heidkrüger est née le 15 juillet 1976 à Algermissen, petit village de Basse-Saxe, à une trentaine de kilomètres au sud de Hanovre. La campagne verdoyante à perte de vue, un milieu catholique plutôt conservateur. Une certaine idée du bonheur ? Pas vraiment. Dans ce carcan rural dénué de grandes perspectives, le père, informaticien, est porté sur la bouteille. Sa mère finira par le quitter, emmenant avec elle Diane et son frère cadet, Stefan. Très vite, la jeune fille veut s'échapper. A-t-elle, enfant, déjà conscience d'être très belle ? « Non, au contraire », avoue-t-elle avec le recul. Elle danse dans le ballet de Hildesheim, la ville voisine, mais cette activité n'est guère populaire. « Toute mon enfance et jusqu'à mes douze ans, on m'a dit que c'était nul de faire du ballet. » Un jour, une photo d'elle est sélectionnée pour l'affiche de son école de danse, en tutu et ballerines. Le cliché est placardé un peu partout dans les villages de la région, avec cette inscription : « Le rêve de Diane ». « Cela m'a valu des moqueries terribles, raconte-t-elle. C'est un souvenir très vif. Je ne suis pas allée à l'école pendant une semaine, tellement j'avais honte. »

L'été suivant, tout change. Au retour des grandes vacances, Diane a treize ans. Soudain, les garçons portent sur elle un regard différent. Elle reçoit des lettres d'amour, est invitée à toutes les boums. « C'était l'envers total de ce que j'avais vécu jusque-là. Je me suis dit : "C'est dingue, c'est possible ça ?" » La jeune adolescente est pragmatique. On la trouve jolie, ne serait-ce pas le moyen de partir ? Elle imagine une carrière de danseuse. Hélas, une blessure au genou met un terme à ses ambitions. Elle cherche une alternative. Songe-t-elle déjà à devenir actrice ? Les murs de sa chambre sont tapissés, en tout cas, de posters de Romy Schneider. À quinze ans, elle remporte un concours de beauté à Hambourg, le Look of the Year Modeling Award. La voilà, la clef des champs : le mannequinat. La jeune fille rejoint l'agence Elite et déménage à Paris, seule. Elle s'interrompt quelques secondes pour ajuster sa connexion.

«Dans son avion privé, Karl Lagerfeld m'a raconté des anecdotes sur sa mère, c'était très touchant.»

DIANE KRUGER

– J'ai l'impression que ma vie a commencé le jour où je suis arrivée à Paris, en tant que mannequin. J'avais 15 ans. Pas de téléphone, pas de portable. J'ai fêté mes 16 ans au jardin des Tuileries, dans la fête foraine. Je m'en souviens très, très fort.

– Est-ce que la solitude vous pesait ?

– Oui, j'étais seule. Mais j'avais cette énergie, ce besoin, presque une urgence. Je voulais ma liberté. J'étais prête à tout pour ça.

Nous sommes au milieu des années 1990, et l'ère des supermodels n'est pas encore terminée. Pour Diane Kruger, installée dans un immeuble loué par l'agence pour ses mannequins près des Tuileries, c'est une période joyeuse, de shootings en défilés et de cocktails en fêtes, des Bains Douches au Queens. On imagine des excès ? Non, l'atmosphère est « bizarrement très saine » assure-t-elle. Claudia, Naomi, Carla tiennent alors le haut des podiums. Diane mesure un mètre soixante-dix : c'est petit, dans une époque dominée par ces lianes immenses. « J'étais très timide, et je ne correspondais pas aux normes, même physiquement, de cette gamme d'amazones... » En vérité, elle se fait rapidement une place. Devient le visage du parfum Allure de Chanel, et celui d'Acqua di Giò, de Giorgio Armani. Yves Saint Laurent, Ferragamo, Marc Jacobs font appel à elle. Elle rencontre Karl Lagerfeld, dont elle restera proche. De leur relation, elle conserve mille »

GETTY IMAGES. WARNER BROS./COURTESY EVERETT COLLECTION. EVERETT COLLECTION / EVERETT COLLECTION. WEINSTEIN COMPANY

ÜBER-ACTRICE

1. Avec François Berléand et Guillaume Canet dans *Mon idole* (2002). 2. Avec Orlando Bloom dans *Troie* (2004). 3. Dans *Inglourious Basterds*, de Quentin Tarantino (2009). 4. À Cannes, recevant son prix d'interprétation féminine pour le film de Fatih Akin, *In the Fade* (2017). 5. Avec la réalisatrice Jessica Palud sur le tournage de *Merteuil* (2025).

souvenirs et anecdotes. Un jour, il l'invite dans son avion privé, à l'occasion d'un défilé Chanel en Chine. « Il voyageait toujours avec un coussin d'enfant, écrit en allemand, cousu à la main, avec un mot du type "Bon voyage". Et un petit sac rouge en métal, comme une trousse de premiers soins, dans lequel il avait sa poudre pour les cheveux. Pendant les douze heures de vol, il m'a raconté des anecdotes sur sa mère, sur sa vie. C'était très touchant. » Un silence, elle reprend : « Et quand il est sorti de l'avion, il avait une petite tache de poudre blanche dans le dos. » Quelques années plus tard, elle lui fera découvrir le Festival de Cannes, dont elle est la maîtresse de cérémonie – il n'y avait jamais mis les pieds.

À la fin des années 1990, Diane Kruger a un peu fait le tour du mannequinat, et l'époque a changé : « C'était devenu la mode des héroïnes chics. Il fallait être très mince, les robes étaient tristes. » Elle rencontre un jeune acteur prometteur, Guillaume Canet, en 1999. (Il deviendra son époux deux ans plus tard, jusqu'à leur séparation en 2005.) Elle s'inscrit au Cours Florent, et se met aux castings. Débute une carrière française : une apparition chez Cédric Klapisch, un premier rôle dans le très réussi *Mon idole*, réalisé par Guillaume Canet, et celui de Julie Wood dans *Michel Vaillant*, l'adaptation à l'écran des aventures du pilote automobile de bande dessinée. *Frankie*, le film qu'elle a commencé à tourner avec Fabienne Berthaud, sortira en 2005. Bien lancée, Diane Kruger aurait pu suivre longtemps ce sillage hexagonal.

Mais Hollywood la tente. Trois ans après *Gladiator*, l'heure est au néo-peplum. Un projet éveille son attention : *Troie*, la colossale quoique approximative adaptation de l'Iliade, sans les dieux de l'Olympe mais avec moult combats titanesques de guerriers dûment huilés. On cherche une comédienne pour incarner Hélène, la femme la plus belle du monde. C'est un Allemand, Wolfgang Petersen, qui s'est vu confier la réalisation. Diane Kruger lui envoie une vidéo d'elle, puis s'envole à Los Angeles, passer le casting. Les candidates ne manquent pas : Halle Berry, Keira Knightley, Jennifer Lopez, Katie Holmes, Kristin Kreuk, Sophie Marceau, Charlotte Kemp Muhl, Connie Nielsen, Catherine Zeta-Jones, pour ne citer qu'elles. La production tergiverse un peu, le réalisateur insiste. C'est Diane Kruger qui est retenue.

La voici donc, en 2004, aux côtés de Brad Pitt et Orlando Bloom. Le tournage est dantesque. *Troie* a coûté 185 millions de dollars (il en rapportera plus de 500). Des paparazzi survolent le plateau en hélicoptère. Avides de scoops réels ou imaginaires, ils iront jusqu'à retrouver le père de Diane Kruger, qu'elle n'a pas vu depuis l'âge de 13 ans. Elle se rappelle « un moment terriblement violent ». La jeune actrice manque de perdre pied. Un jour où elle craint de lâcher prise, Brad Pitt lui rend visite dans sa chambre, et lui redonne courage. « Tu es l'une des nôtres maintenant. Ne les laisse pas t'atteindre. »

« Tu es l'une des nôtres maintenant. Ne les laisse pas t'atteindre... »

BRAD PITT À DIANE KRUGER

Rollenvielfaltskinogestaltenkarriere

(carrière cinématographique où se déploie la pluralité des rôles et des incarnations)

La filmographie de Diane Kruger se dessine comme une partie de cache-cache, dans laquelle elle n'est souvent ni sur le continent, ni dans la langue, ni dans le rôle où on l'attend. Dans la foulée de *Troie*, on l'aperçoit dans un blockbuster américain (*Benjamin Gates et le trésor des Templiers*, 2004), puis dans une tentative de blockbuster français (*Les Brigades du Tigre*, 2006) qui pourraient laisser présager le pire, mais la revoici aussitôt dans une satire québécoise (*L'Âge des ténèbres*, de Denys Arcand, en 2007), ou face à Vincent Lindon dans le premier long métrage de Fred Cavayé (*Pour elle*, 2008). Elle refuse les rôles de nazis qu'on lui propose à tout bout de champ, mais incarne tout de même Bridget Von Hammersmark, actrice allemande et espionne, pour Quentin Tarantino (« J'étais la dernière à passer le casting. Au départ, il ne voulait pas me recevoir parce qu'il pensait que je n'étais pas vraiment allemande. ») D'ailleurs, elle ne joue presque jamais dans sa langue maternelle. Elle préfère alterner entre Paris et Hollywood, entre cinéma commercial et films d'auteur, de part et d'autre de l'Atlantique, jusqu'au dernier long métrage de David Cronenberg, le crépusculaire *Les Linceuls*, dont elle partage la vedette avec Vincent Cassel. Une quarantaine de films au compteur. Au passage, elle est devenue une figure incontournable du cinéma ici et là : officier de l'ordre des Arts et des Lettres, jurée à Cannes, Berlin, Venise ou Marrakech... Et début septembre, présidente du jury de l'édition 2025 du festival d'Angoulême. Prochainement ? Pas facile de dresser une liste exhaustive. Elle navigue dans les méandres de sa mémoire immédiate : « Un film qui sort à Noël... [en l'occurrence celui de Fatih Akin]. Une série, *Little Disasters*, diffusée par Paramount en Angleterre, je ne sais pas encore ce qu'il en est pour la France. » Elle poursuit, plus trop certaine de savoir quels projets ont déjà été rendus publics : « Un film qui s'appelle *Each of Us*, au sujet d'un camp de travail féminin pendant la Seconde Guerre mondiale. Ah, et je commence *Amy*, »

MARCEL HARTMANN / H&K

ENSEMBLE
BALENCIAGA

ENSEMBLE
SCHIAPARELLI

MARCEL HARTMANN / H&K

un film de science-fiction avec Mads Mikkelsen, qui se passe dans l'espace. Euh... enfin, je ne peux pas trop en dire. » Bref, elle n'arrête jamais.

Schönheitsvergessenheitslebensgelassenheit

(disposition d'une femme très belle à vivre avec naturel et sérénité, dans l'oubli insouciant de sa propre beauté)

Derrière cet éclectisme, ses films ont en commun, cependant, que les personnages qu'elle incarne n'y sont jamais réduits à leur beauté – comme si elle avait voulu déjouer, depuis vingt ans, le destin de beauté glacée que semblait lui réserver son rôle d'Hélène de Troie. Le plus souvent, son physique n'est d'ailleurs même pas un élément caractéristique de son personnage. Il en résulte une forme de tension immédiate chez le spectateur, lorsqu'elle apparaît à l'écran : quelque chose de cet étonnement qui nous saisit lorsque l'on voit, affairé à des tâches humaines, un être qui nous semble pourtant formé d'un autre métal que le nôtre – mais qui semble l'ignorer.

Il reste un peu de cette impression, il faut bien l'avouer, lors de cette conversation Zoom où Diane Kruger, plus naturelle que jamais, semble par instants mener une vie presque normale. Elle échange quelques mots en allemand avec sa fille, vante les mérites de l'école Montessori : « Pour moi, le système scolaire classique est vraiment cassé. Je pense que cela crée des gens très malheureux. Les enfants sont naturellement curieux, on devrait aller dans leur sens. » Elle regrette aussi que son agenda chargé ne lui permette pas de lire des romans : « J'adore ça, mais je suis trop occupée. Je lis des scénarios, beaucoup, et des histoires le soir pour ma fille. » On devine que si elle avait le temps, elle irait flâner à Saint-Germain-des-Prés, où elle a conservé son pied-à-terre parisien, cuisinerait son risotto aux truffes (paraît-il savoureux), et la vie serait idéale. Au fond, on se dit qu'elle est dotée de cette qualité ultime : savoir parfois être ordinaire.

Il y a là, peut-être, la marque d'une sagesse qu'elle aurait conservée depuis Algermissen, lorsqu'elle s'étonnait des regards adolescents portés sur elle : « Ta beauté est un atout, tu peux l'utiliser, mais n'en sois jamais dupe. » N'est-ce pas, du reste, la leçon professée par la marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses*, le roman épistolaire de Choderlos de Laclos si souvent adapté au cinéma ? L'histoire d'une femme pour qui le charme est un instrument de pouvoir et d'émancipation, et jamais un motif d'asservissement.

Dans la série réalisée par Jessica Palud, l'action se déroule quelques années avant celle du roman. Le personnage de la marquise y est décomposé en deux figures distinctes : d'un côté, une initiatrice, Madame de Rosemonde, incarnée par Diane Kruger et qui ressemble beaucoup à l'idée que l'on peut se faire de la Merteuil du livre, et de l'autre, une jeune Isabelle de Merteuil, jouée par Anamaria Vartolomei (*L'Événement*, *Mickey 17*, *Le Comte de Monte-Cristo*), saisie au stade de l'initiation. L'histoire se concentre ainsi sur cet épisode, le plus poignant du roman, où la marquise relate son éducation au pouvoir, sa formation de manipulatrice. C'est la lettre 81 des *Liaisons dangereuses* : « Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir, écrit Merteuil. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher... » Diane Kruger, fraîchement arrivée à Paris depuis sa Basse-Saxe, aurait-elle pu faire sienne cette tirade ? Les lecteurs de Laclos s'en souviennent, le féminisme du roman est un peu ambigu ; est-ce qu'il ne laisserait pas entendre qu'une femme ne saurait devenir l'égale des hommes en pouvoir et en influence qu'en les surpassant en machiavélisme, en intrigues et en sécheresse de cœur ?

« Le système scolaire classique est vraiment cassé. Cela crée des gens très malheureux. »

DIANE KRUGER

Ce n'est pas, en tout cas, la lecture qu'en fait Diane Kruger. Ces *Liaisons dangereuses* revisitées témoignent surtout, pour elle, de l'entraide entre des personnages féminins plongés dans un univers qui ne leur laisse pas de place. « Du moins, c'est ce que j'ai choisi de retenir, dit l'actrice. Rosemonde, c'est moi, c'est ma fille. Ce qui pour moi était le plus intéressant dans *Merteuil*, c'est vraiment ça : on passe le flambeau à une autre génération. C'est l'évolution des femmes. » Jessica Palud confirme : « La grande force de Diane, c'est son regard, confie la réalisatrice. Son visage prend la caméra. Il y a quelque chose qui perce. Dans la dureté, dans l'émotion, son œil change. » Elle la compare aux grands acteurs américains qu'elle connaît un peu – Matt Dillon notamment, qui incarnait Marlon Brando dans *Maria,* son biopic sur Maria Schneider. Il partage avec elle, dit la réalisatrice, « la volonté d'aller plus loin à chaque prise, d'essayer sans cesse de nouvelles choses ».

Sur notre écran, Diane Kruger nous sourit, d'un sourire désarmant – sans chercher à l'être. Dans la pièce voisine, Nova l'appelle de nouveau. Notre conversation touche à sa fin. Il faudrait inventer un mot en français pour dire « *Heiterkeit* », que l'on pourrait à peu près traduire par « élégance intérieure lumineuse ». □

COIFFURE JOHN NOLLET POUR LA MAISON CARITA PARIS, REPRÉSENTÉ PAR FORTY-ONE STUDIO AGENCY, ASSISTÉ PAR PIERRICK SELLENET **MAQUILLAGE** MORGANE MARTINI
PHOTOS RÉALISÉES À L'HÔTEL LUTETIA PARIS, DANS LA SUITE DÉCORÉE PAR FRANCIS FORD COPPOLA

PENSIF
Photographié le 28 septembre par Rudy Waks.

L'INSUBMERSIBLE

Et si le sauveur du foot à la télé n'était ni un club ni une star, mais bien un patron de chaîne? Après des décennies à façonner M6 et à défier TF1 ou Canal+, Nicolas de Tavernost, 75 ans, s'attaque à son plus gros coup: faire du championnat de France un spectacle qui compte vraiment.

Par Serge Raffy Photographie Rudy Waks

Le « Condotierre », le « Stakhanov du Paf », « l'Homme qui ne dort jamais ». Tant de surnoms, plus ou moins saugrenus, avec lesquels on l'a affublé... Et surtout, « l'Insubmersible ». Car cet homme-là a bien résisté à tout. En tout cas, toutes les tempêtes de l'histoire de la télévision française. En quarante ans de carrière, il a croisé plus de ministres de la Communication que n'importe lequel de ses alter ego du paysage audiovisuel. Et il est toujours là, fidèle au poste. Celui qu'il préfère par-dessus tout ? Surprendre, étonner, bousculer les codes, jouer les renards dans le poulailler.

Nicolas de Tavernost, ancien patron quasi inamovible de M6, aujourd'hui à la tête de la chaîne télé de la Ligue Française de Football, LFP Media, nous reçoit dans des locaux flambant neufs, au quatrième étage d'un immeuble haussmannien, à deux pas du parc Monceau, dans le huitième arrondissement de Paris. L'endroit où personne ne l'attendait. Les premières audiences de la chaîne sont plus qu'encourageantes : près d'un million d'abonnés récupérés en cinq semaines. « Pas mal, hein ? » À 75 ans, il affiche le sourire narquois de l'adolescent qui vient de faire une bonne blague. Qui aurait pu imaginer que celui qui était programmé pour devenir, deux ans plus tôt, le tout puissant patron du nouveau groupe né de la fusion de TF1 et de M6, ne soit pas parti dans sa propriété de la Dombes vivre une retraite bien méritée après l'échec du projet ? « J'ai encore un peu de temps pour me faire oublier, glisse-t-il, goguenard. Je vais régulièrement dans ma propriété du Beaujolais, car c'est là où je me ressource, où je remets les pieds sur terre, si je peux dire. Avec ma femme Caroline, qui, elle, est devenue agricultrice, nous cultivons essentiellement des céréales. Nous avions quelques arpents de vigne, mais je dois avouer que notre vin était un picrate. Nous avons abandonné. »

Au passage, celui qui se présente comme un petit nobliau de province, rappelant que son ancêtre, fut, avant la Révolution française, président du Parlement de Dombes, petite principauté autonome au nord-est de Lyon, est fier de l'association qu'il a scellée avec un agriculteur star du coin, Conor l'Agricultor, de son vrai nom Christophe Durand, au départ éleveur de bovins. « Sur son site, sur TikTok ou sur Instagram, s'enthousiasme le baron de Tavernost, il cartonne. C'est incroyable. Conor a des dizaines de milliers de followers. Il est passionné par les innovations technologiques dans le domaine agricole ! » Christophe Durand voit parfois son associé filer vers l'héliport de Bourg-en-Bresse, où il part dès qu'il le peut pour survoler sa région, pousser vers le Jura ou les Alpes, se perdre dans les sommets, toujours aux côtés d'un instructeur. « Je suis le seul pilote d'hélicoptère à avoir provoqué un accident au sol, sans gravité, avoue-t-il. Mais depuis, je ne joue pas les matamores. » Pas question de laisser courir la légende qu'il serait un aventurier des airs. Il reste un terrien. À particule.

Son domaine de la Dombes, d'une centaine d'hectares, où trône un château qui appartient à la famille depuis la fin du XVII[e] siècle, lui a été légué par son père, Antoine Bellet de Tavernost. Ce dernier ne lui a pas seulement transmis des biens matériels, mais aussi une légende lourde à porter. Héros de la Résistance, membre du Comité de Libération de Paris, Antoine de Tavernost s'empare, avec Émilien Amaury, du quotidien *Le Petit Parisien*, journal collaborateur qui devient *Le Parisien Libéré*. Il se penche ensuite sur le sort des éditions Grasset, dont le fondateur, Bernard Grasset, est soupçonné d'avoir été d'une indulgence douteuse avec le pouvoir pétainiste, en publiant de nombreux écrivains « collabos », dont Drieu La Rochelle. Surnommé « le Baron Rouge » pour ses positions proches des socialistes, il devient un proche de Jacques Chaban-Delmas.

Tuyauterie

Quelques années plus tard, devenu maire de Bordeaux, Chaban lui propose de le rejoindre dans la capitale girondine. En 1958, la famille Tavernost débarque sur les bords de la Garonne. Le jeune Nicolas a huit ans, fréquente le collège jésuite

CHEMISES CARTONNÉES
En mai 2000, dans son bureau à M6.

JACQUES MOREL/ SYGMA/ GETTY IMAGES

Saint-Joseph-de-Tivoli. On le dit dissipé et peu enclin à jouer les premiers de la classe. Il passe son baccalauréat dans un lycée public à Talence, suit des études de droit et intègre Sciences Po Bordeaux. Les Tavernost, d'origine protestante, font comme tous les membres de la grande bourgeoisie bordelaise : ils jouent au golf, font du bateau à Arcachon, pratiquent le tennis dans le club huppé de Primrose.

Au début des années 1970, Nicolas tente de passer le concours de l'Ena. Il est recalé à deux reprises. « C'est peut-être ma chance, confie-t-il. Je voulais devenir préfet, ou agriculteur. Finalement, le destin m'a ouvert d'autres chemins. À cette époque, je militais en faveur de la candidature de Chaban à l'élection présidentielle, mais je n'étais pas encarté à l'UDR. Nous étions quelques-uns à être séduits par le projet de Nouvelle Société que défendait notre candidat. » Est-t-il alors tenté par la politique, au contact des amis de son père ? Va-t-il contracter le virus ? « C'est un sacré paradoxe, mais pas du tout, répond-il. Pourtant, j'ai adoré ces moments de tension extrême. Je tractais dans le quartier Montparnasse. Le président du comité de soutien des jeunes pour Chaban était Michel Vauzelle, qui deviendra ministre de la Justice de Mitterrand. Toutes les semaines, nous perdions cinq points. C'était une catastrophe. Et pourtant, c'est une des meilleures périodes de ma vie. Dans la galère, on se fait de vrais amis. »

Pour ses proches, c'est sans doute dans ces épreuves qu'il a appris le goût du danger, comme il le vivra quelques années plus tard, en montant à l'abordage de la forteresse de l'audiovisuel. Après un passage au ministère des PTT en tant que chef du service Information, puis un court séjour à la délégation aux vidéocommunications, il se forme sur le tas, de 1978 à 1984, au monde des médias, en pleine effervescence après l'essor anarchique des radios libres sur les ondes et l'arrivée des puissances économiques dans le secteur. À ces deux postes, il comprend que les puissances à venir seront celles qui contrôleront la distribution des médias, quels que soient leurs contenus : fiction, sport, info, etc... Ce qui compte, aime-t-il répéter à ses collaborateurs, c'est le contrôle des tuyaux. « La tuyauterie, camarade, toujours la tuyauterie ! » Ce mantra ne le quittera plus durant toute sa carrière.

Coup de poker

Fin décembre 1985, il est contacté par Patrick Le Lay, nouveau patron de TF1, peu de temps avant la privatisation de la chaîne par Bouygues, le géant du BTP, pour rejoindre l'équipe dirigeante. « Au même moment, je reçois un coup de fil de Guy de Panafieu, de la part de Jérôme Monod, le grand patron de la Lyonnaise des Eaux. Tout le monde savait qu'il était un des meilleurs amis de Jacques Chirac, lequel était alors en cohabitation à Matignon avec Mitterrand. Je rencontre un type glacial, plutôt distant, mais qui me propose clairement de prendre la tête des nouvelles activités audiovisuelles du groupe. »

Nicolas de Tavernost tente alors un coup de poker. Il écrit une note plus qu'audacieuse dans laquelle il réclame des moyens considérables pour investir massivement dans le développement de la télévision. Jérôme Monod, séduit par ce Capitaine Fracasse qu'il découvre, accepte et lui donne carte blanche. Ainsi naît Métropole Télévision, parrainée par des partenaires financiers tels Marin Karmitz, le grand producteur de cinéma, plusieurs quotidiens de la presse régionale, le groupe Suez, ainsi que Philippe Amaury, le fils d'Émilien, l'ami du « Baron Rouge ». « Pour l'anecdote, s'amuse Nicolas de Tavernost, lorsqu'Émilien Amaury a racheté le Tour de France, à chaque arrivée du Tour sur les Champs-Élysées, il offrait une Peugeot à quelques amis, dont mon père. »

M6, la petite chaîne qui monte, est la descendante de Métropole Télévision. C'est encore un petit poucet du PAF. Adossé au groupe allemand Bertelsmann, « Tatave » – comme on l'appelle dans les couloirs – fait profil bas dans un premier temps. La toute nouvelle chaîne ne diffuse que sur un tiers du territoire. « On a joué les gagne-petits, raconte-t-il. Nous ne diffusions que des clips musicaux, des séries américaines et une ou deux émissions de prestige, comme *Culture Pub* ou *Capital*. C'est l'erreur commise par Hersant et Berlusconi avec La Cinq, en dépensant des fortunes pour ressembler à TF1 ou France 2, sans avoir la totalité des réseaux de diffusion. Nous, on a joué la singularité et la modestie. »

Modeste, Tavernost ? Quand la chaîne transalpine annonce sa faillite, en avril 1992, il est à Cannes au MIPCOM, le Marché international des programmes de télévision, où il sabre le champagne avec ses équipes. Exit les paillettes berlusconiennes. M6, dans son créneau d'une télé pour jeunes, est désormais seule sur le marché, mais agace par ses audaces. Le choc de l'émission de téléréalité *Loft Story* fait passer la chaîne dans une nouvelle dimension. Les annonceurs frétillent devant les scores d'audience faramineux des émois empressés des lofteurs. C'est l'époque où la ministre de la Culture socialiste, Catherine Tasca, parle de la « chaîne de trop ». Mais il est trop tard, M6 est définitivement installée dans la place. Et Nicolas de Tavernost a réussi son pari.

Monde nouveau

À la fin des années 1990, il sent qu'il ne doit pas se reposer sur ses lauriers. Le triomphe d'Internet, les services vidéo à la demande qui se font désormais sur les ordinateurs, les plateformes numériques, tout l'écosystème de la communication est désormais obsolète. « Nous basculions dans un nouveau monde, un univers où les audiences allaient être de plus en plus morcelées, que ce soit celles des séries ou des documentaires, souligne-t-il. Tout nous portait alors à croire que seule la valeur sport allait exploser. »

Problème : M6, dans le domaine sportif, est une pestiférée. Toutes les portes du monde du foot sont verrouillées par TF1, qui exerce un quasi monopole sur l'équipe de France. Tavernost a beau taper à la porte de la Fédération Française de Football, on l'ignore. Le président de l'époque, Jean Fournet-Fayard, ne le prend même pas au téléphone. Pareil pour les clubs. Il faut dire que le monde du ballon rond a de la mémoire. L'un des slogans de M6 n'était-il pas « La chaîne »

« EN LANÇANT M6, ON A JOUÉ LES GAGNE-PETITS, LA SINGULARITÉ, LA MODESTIE... » NICOLAS DE TAVERNOST

CASTING ORIGINAL

Producteur oscarisé, armateur milliardaire, influenceur agricole mais aussi dynastie familiale aux multiples talents… Le réseau de Nicolas de Tavernost est à l'image de son parcours: hors norme.

LA FAMILLE

ANTOINE DE TAVERNOST

Le fils aîné de Nicolas, qui porte le prénom de son grand-père, mène une brillante carrière dans le secteur de l'événementiel – il dirige actuellement Auditoire France.

FRANÇOIS DE TAVERNOST

Après avoir fait ses armes de producteur chez SND (groupe M6), ce diplômé de l'ESSCA a rejoint la branche fiction de Prime Video en mars 2025.

MARGUERITE DE TAVERNOST

Formée à la London School of Economics, elle travaille pour un fonds d'investissement destiné aux start-ups, tout en menant de front une carrière de photographe remarquée.

SYBILLE DE TAVERNOST

Designer spécialisée dans la décoration et les arts appliqués, elle crée tapis et objets d'intérieur. Son compte Instagram (@sibylledetavernost) passionne quelque quinze mille followers.

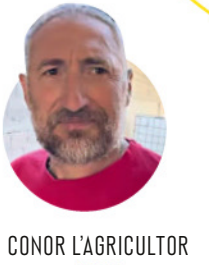
LE MENTOR

JEAN DRUCKER

Grand architecte de M6, le frère aîné de Michel Drucker a lancé la chaîne en 1987, en tandem avec le jeune Tavernost, aux premières loges des inspirations et des traits de génie du patron. Président du Conseil de Surveillance jusqu'à sa mort en 2003, il a profondément marqué l'audiovisuel français.

NICOLAS DE TAVERNOST

LES AMIS



CONOR L'AGRICULTOR

Agriculteur de l'Ain, devenu influenceur sous le nom de Conor l'Agricultor, Christophe Durand cumule plusieurs dizaines de milliers d'abonnés sur TikTok. Le week-end, il glisse à Tavernost des conseils agricoles, du GPS aux tracteurs connectés.

PHILIPPE ROUSSELET

Le fils d'André Rousselet, fondateur de Canal+, est l'un des plus proches de Nicolas de Tavernost. Producteur de cinéma à succès, il est notamment derrière *La Famille Bélier* (2014).

JEAN-LOUIS TRIAUD

Ancien camarade de Sciences Po Bordeaux, il a présidé aux destinées du club de foot des Girondins de 1996 à 2017. En 1999, il œuvre en coulisses pour faciliter la reprise en main du club par le groupe M6.

LES AFFAIRES

MAXIME SAADA

Le président du Directoire de Canal+ a longtemps été un proche de Tavernost, au point que ce dernier l'a même consulté avant d'accepter la présidence de la chaîne de la Ligue. Les relations sont désormais très tendues entre eux.

RODOPHE SAADÉ

Patron de la CMA CGM, géant mondial du transport maritime, il a offert à Tavernost un poste de vice-président de CMA Média après son départ de M6. L'armateur marseillais a ainsi prolongé l'influence de sa recrue dans l'audiovisuel.

GETTY IMAGES, JACQUES DEMARTHON / AFP

0 % foot » ? Tavernost va devoir ramer pour remonter la pente et glisser un orteil chez les décideurs.

Mais il a un atout dans son jeu : son vieil ami Jean-Louis Triaud, le président des Girondins de Bordeaux, avec qui il a partagé les bancs de l'Institut d'Études Politiques, et dont il est resté très proche. Ce dernier a fait racheter le club par le groupe M6, en 1999, contre l'avis de nombreux dirigeants qui restaient sur l'image anti-sport de la chaîne. Durant cette période, Nicolas de Tavernost fait ses classes, multiplie les voyages à Bordeaux, travaille son relationnel avec tous les patrons des clubs visiteurs... et finit par sortir M6 du bannissement. Mais il en veut plus. Comment accélérer la mutation de la chaîne ? En 2004, il recrute à la direction de l'Information l'ancien patron du quotidien *L'Équipe*, Jérôme Bureau, victime d'une vilaine chasse aux sorcières après la victoire des Bleus à la Coupe du Monde. Viré pour avoir mis en doute les qualités d'entraîneur d'Aimé Jacquet, le coach de la bande de Zidane. Là encore, « Tatave » fait dans la provoc. En recrutant le réprouvé de la FFF, il fait un pied de nez aux thuriféraires de la maison Bleue. « Lorsque je débarque à M6, je comprends très vite pourquoi je suis là, raconte Jérôme Bureau. Tavernost veut s'emparer du secteur foot. C'est un pirate, il monte à l'abordage à chaque fois qu'il en a l'occasion. » Bureau lui propose de transformer M6 en chaîne 100 % foot, le flibustier n'hésite pas une seconde. Et Bureau va tenir onze ans à ses côtés. Un exploit, tant le boss a usé de directeurs, les réveillant au milieu de la nuit dès qu'une idée surgissait de son cerveau de fauve toujours en éveil. « Au-delà de son côté parfois un peu raide, dur au mal, hyper exigeant avec ses équipes, c'est un bosseur stupéfiant », confirme Bureau.

« C'EST UN PIRATE, IL MONTE À L'ABORDAGE À CHAQUE FOIS QU'IL EN A L'OCCASION. »

JÉRÔME BUREAU, ANCIEN DIRECTEUR DE L'INFORMATION DE M6

Frédéric Thiriez, ancien président de la Ligue de Football Professionnel, avec qui il a beaucoup échangé durant son mandat : « C'est un innovateur infatigable. Il avait compris avant tout le monde l'importance des droits télé et la notion de spectacle, de dramaturgie du sport. Il a toujours un coup d'avance sur les autres. »

Avec obstination, Tavernost finit par s'imposer. En octobre 2005, il annonce le rachat des droits de retransmission télévisée de trente-et-un matchs de la Coupe du Monde de 2006, en Allemagne, pour un montant de 27 millions d'euros. Le Paf n'en revient pas : M6 devient le principal diffuseur de l'événement, devant TF1. Et ça ne s'arrête pas là. Nicolas de Tavernost attire dans ses filets le retraité de TF1, Thierry Roland, embauche comme animatrice Estelle Denis, alors compagne de Raymond Domenech, l'entraîneur des Bleus. Il ne lui manque plus que le championnat de France dans son escarcelle. Il propose alors des sommes mirobolantes pour ferrailler contre Canal+, alors tout puissant détenteur des droits télé. Sauf que cette fois, ça ne marche pas. Le foot français lui résiste.

K.O debout

Quand, après la longue parenthèse du Covid avec ses stades vides et ses supporters en déshérence – un épisode catastrophique pour l'économie des clubs – le projet de fusion TF1-M6 prend forme et que les actionnaires de Bouygues et Bertelsmann lui proposent d'en être le pilote, il exulte. Certes, il va devenir le patron du nouvel Airbus des médias. Certes, ce mastodonte franco-allemand va pouvoir, tout du moins le croit-il, peser sur l'ensemble du secteur, que ce soit la publicité, l'information ou la production de programmes – fiction, cinéma, séries... Mais surtout, il va enfin accomplir son rêve : se faire ouvrir grand les portes de la FFF qu'on lui a si longtemps fermées. Une petite revanche sur les années de dédain, où les gens de Canal+ ou de TF1 le regardaient de haut. L'intrus va pouvoir parader dans les stades, avec son visage buriné et ses yeux bleus métal. Il ne »

PETIT PATRON QUI MONTE
Avec son directeur d'antenne, Thomas Valentin, durant les années d'essor de la chaîne M6.

manque plus que le feu vert de l'Autorité de la Concurrence pour que cette fusion soit acquise. Les débats ne doivent être qu'une simple formalité.

Las, sous la pression du marché publicitaire et des ambitieux patrons en recherche de pouvoir dans les médias, comme le milliardaire Xavier Niel, candidat malheureux du rachat de M6, l'affaire capote. Coup dur pour Tavernost, qui avait vendu son nouveau groupe comme l'arme fatale pour lutter contre la suprématie des Gafam (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft). « La bataille était perdue d'avance, déclare Fabrice d'Almeida, historien des médias, professeur à l'université Panthéon-Sorbonne. Face à Netflix et aux plateformes de la Silicon Valley, on restait des lilliputiens, même en étant regroupés. »

Après cette bérézina inattendue, et malgré tous les efforts déployés devant la commission d'enquête parlementaire, courant 2022, Nicolas de Tavernost est désemparé, groggy. Il est à deux doigts de tout plaquer. Après tout, à 73 ans, pourquoi ne pas souffler, retourner dans son fief de la Dombes ? Taper le baratin avec Conor l'Agricultor et chercher avec lui des méthodes inédites pour effectuer la moisson avec des drones ? Ou encore travailler la vigne à l'aide de l'Intelligence Artificielle ?

Théâtre antique

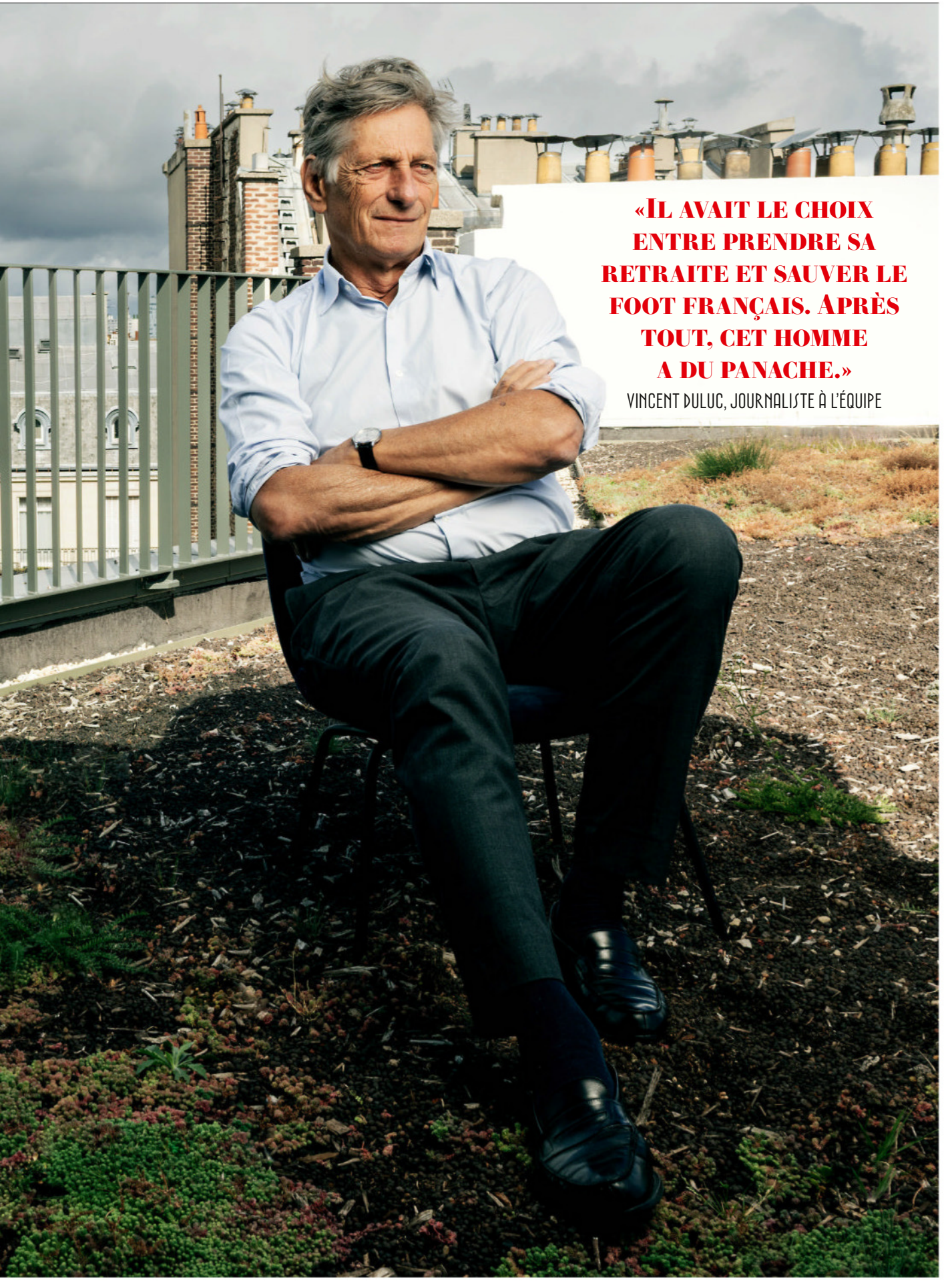
Mais une fois encore, le sort le pousse à retourner dans la mêlée. Pour ne pas rester les mains dans les poches, il accepte le poste de vice-président de GL Events, société de communication et d'événementiel que lui propose son copain lyonnais, Olivier Ginon. Il pense alors poser ses valises dans sa région natale, aller visiter quelques caves à Juliénas ou Saint-Amour, retourner à Trévoux, sur la terre de ses ancêtres, devenue une petite base nautique en bord de Saône. Mais cet homme a la bougeotte. Il n'est pas encore rassasié. Lorsque l'armateur marseillais Rodolphe Saadé lui propose le poste de vice-président de CMA Média, sa filiale audiovisuelle, puis de directeur général de RMC-BFM, il repique au jeu. C'est plus fort que lui. RMC, c'est aussi le foot, le secteur qui continue de le titiller. Il estime y avoir encore quelques missions à accomplir. Lorsque Vincent Labrune, président de la Ligue de Football, lui propose de diriger LFP Media, la nouvelle chaîne qui s'apprête à diffuser le championnat de France, il craque. Il sait qu'il plonge la tête la première dans un terrain miné, tant les rapports entre les différents acteurs télé sont tendus. Trop de cadavres dans les placards. Par précaution, il rend visite au patron de Canal+, Maxime Saada, pour lui demander conseil. La réponse est cinglante. « Il a eu cette formule, raconte Nicolas de Tavernost. "C'est comme si tu conduisais un camion sans frein dans une descente rapide". » Traduction : c'est le casse-pipe assuré, pourquoi te mettre dans une pareille galère ?

Le président du directoire de Canal+ a des raisons de s'inquiéter. Il a vécu des épisodes douloureux, voire humiliants, avec Vincent Labrune. À deux reprises, ce dernier l'a évincé des droits télé du championnat au profit de Mediapro, société quasi fantôme, plus que douteuse, aujourd'hui disparue, et plus récemment en faveur de la plateforme américaine Amazon. « C'est le cadavre dans le placard dans ce dossier, résume Vincent Duluc, éditorialiste de *L'Équipe*, l'un des meilleurs connaisseurs du ballon rond. Il avait le choix entre la retraite ou devenir le sauveur du foot français. Après tout, cet homme a du panache. Ce n'est pas si fréquent. » Sa nouvelle mission : pacifier le climat détestable qui a terni l'image du football français.

Au début du championnat de Ligue 1, il tente de faire revenir Canal+ dans le jeu en négociant avec la chaîne cryptée les droits de retransmettre de nombreux matchs. À condition que Saada retire sa plainte contre la Ligue. Pour l'instant, sans succès. Mais nul doute que le « Condottiere » reviendra à la charge, qu'il vendra aux quatre coins du pays, dans tous les clubs de France, son credo de diffuseur de spectacle : « Le foot est un théâtre antique, avec des héros triomphants et des malheureux vaincus. Nous vendons de la joie et des larmes. Si nous voulons attirer le plus grand nombre de spectateurs dans les stades et sur LFP Media, il faut accepter cette nouvelle donne. » Comprendre : il faut nourrir en permanence les réseaux sociaux, ces dévoreurs d'émotions fortes, jamais rassasiés, ces Moloch numériques toujours en demande de nouvelle pitance. Le football moderne est un formidable terrain de jeu pour séduire la jeunesse et coller au format TikTok ou Instagram. Le septuagénaire n'est pas prêt de jouer les remplaçants. □

LES PIEDS DANS LA TERRE
Sur le toit de ses bureaux de LFP Media, boulevard de Courcelles, dans le 8e arrondissement de la capitale.

RUDY WAKS



«Il avait le choix entre prendre sa retraite et sauver le foot français. Après tout, cet homme a du panache.»

VINCENT DULUC, JOURNALISTE À L'ÉQUIPE

VIE VOLÉE
L'une des dernières images de Shaïna Hansye, 15 ans, avant son assassinat le 25 octobre 2019.

Deux ans avant d'être poignardée puis brûlée vive en 2019, Shaïna Hansye avait déjà alerté la justice. En vain. Dans *La Jeune fille et la mort*, dont nous publions en exclusivité les bonnes feuilles, l'avocate pénaliste Negar Haeri démonte la mécanique d'un abandon qui a conduit au drame, et questionne notre capacité à entendre la parole des victimes.

PHILIPPE BRAULT / AGENCE VU

«QUE FAUT-IL DE PLUS QUE LA VÉRITÉ DE SON CORPS BLESSÉ?»

Le 27 octobre 2019, le corps de Shaïna Hansye, âgée de 15 ans, est retrouvé calciné dans un cabanon abandonné des jardins ouvriers de Creil, à la lisière de l'Oise. Dans la foulée, l'autopsie révèle que la jeune fille, enceinte de quelques semaines, a été poignardée huit fois avant d'être brûlée vive. Cette histoire, largement relayée par les médias à l'époque, va très vite devenir un peu plus qu'un fait divers sordide : un féminicide érigé en cas d'école des dysfonctionnements de l'institution judiciaire concernant le recueil de la parole des femmes. Car deux ans avant son assassinat, l'adolescente avait déjà porté plainte pour des violences – un viol collectif et un passage à tabac – subies de la part d'autres garçons. Comment se fait-il que ni la justice ni la police n'aient alors rien fait pour protéger Shaïna de ses tortionnaires ?

C'est à cette question vertigineuse que la pénaliste Negar Haeri tente de répondre. Dans son livre, *La Jeune fille et la mort* (Seuil, sortie le 26 septembre), dont nous publions ici les bonnes feuilles en exclusivité, cette brillante avocate, qui a hésité entre le piano et le droit, raconte comment elle découvre peu à peu les défaillances judiciaires d'un dossier qui bouleverse bientôt sa pratique et sa vie. À la lumière de nombreuses pièces et auditions de la procédure, elle recompose la chronologie d'un désastre institutionnel et humain qui ont mené à la tragédie. Elle se demande aussi pourquoi Shaïna n'a pas été crue. Était-ce parce qu'elle avait la réputation d'être une « fille facile » ? Ou parce qu'elle n'a pas montré l'émotion que l'on attendait d'elle lors de ses premiers dépôts de plainte ? « Que faut-il de plus que la vérité de son corps blessé ? » relève-t-elle. Il est encore permis de se le demander.

RÉEXAMEN
Negar Haeri, avocate de la famille de Shaïna, à Paris en juillet 2025.

BÉNÉDICTE ROSCOT

1. Le 25 octobre 2019, Shaïna s'éclipse de chez ses parents pour retrouver Driss, son petit ami, dans un cabanon abandonné. À partir des éléments de l'enquête, Negar Haeri imagine ses derniers instants en s'adressant à elle.

Tu as disposé ton traversin sous la couette afin de donner l'illusion d'une forme humaine. Tu as éteint la lumière de ta chambre, longé le couloir. Tu es passée devant celle de tes parents endormis, puis devant celle de ton frère d'où l'on pouvait deviner le son de la télévision. Personne ne t'a entendue. C'était ta victoire. Tu as descendu l'escalier, enfilé tes baskets posées près de l'entrée. Et tu es sortie. Tu étais heureuse, Shaïna. Tes pas feutrés masquaient une exaltation ; celle de toute adolescente impatiente de retrouver son amoureux et de construire avec lui, à l'abri du monde, le début d'une intimité. C'est cette idée qui, ce soir-là, t'animait : rejoindre Driss et le convaincre de garder l'enfant que tu portais. Le dimanche, on retrouvait ton cadavre calciné dans un squat des jardins ouvriers de Creil. Ton assassin n'ayant jamais avoué les faits, il a fallu compter sur les éléments de l'enquête pour comprendre tes derniers instants.

L'incendie avait éclaté l'avant-veille, à 22 h 10. Mais les pompiers qui étaient venus l'éteindre n'avaient pas distingué ton corps parmi les débris. Il faut dire qu'il avait été abîmé au point de perdre tout aspect humain ; ta peau était devenue noir charbon, craquelée comme l'écorce d'un arbre, et l'extrémité de tes membres inférieurs avait disparu. En somme, le feu t'avait réduite à un morceau de tison.

Pendant les quarante-huit heures qui avaient séparé l'incendie de la découverte de ton cadavre, une rumeur s'était propagée dans la ville : ton petit

ami t'avait donné rendez-vous dans le cabanon où vous aviez l'habitude de vous retrouver pour faire l'amour, afin de discuter de la nouvelle de ta grossesse. Depuis quelque temps déjà, ses copains le charriaient à ton sujet – « Eh Driss, t'as mis enceinte une pute ! » – et il ne le supportait pas. Les coups, il pouvait les encaisser. Mais l'insulte portée à son image, non. Alors il a préparé des gants, un couteau, une bouteille d'essence et t'a attendue. Tu es arrivée à 22 h 02. Coquette, comme toujours. Mais portée cette fois-ci par la nouvelle de cette vie qui s'annonçait en toi. Il a fait mine de t'écouter. Et comme tu as cru l'avoir convaincu, à sa demande, tu t'es déshabillée.

Quand s'est-il saisi de la lame ? Et quand as-tu compris que cette lame allait te transpercer le ventre ? Pas tout de suite, j'imagine. Tu as dû perdre ne serait-ce qu'une seconde à croire à une mauvaise blague. Un fragment d'éternité si l'on pense que tu aurais pu saisir cet instant pour t'enfuir. Mais pour cela, il aurait fallu que tu anticipes la possibilité du crime. Et ça, tu ne le pouvais pas ; tu n'étais pas supposée être sa rivale.

2. Deux ans avant son assassinat. Shaïna subit un viol par Ahmed et deux de ses copains dans une polyclinique désaffectée. Elle se rend au commissariat pour porter plainte. La « première affaire Shaïna » commence.

Les enquêteurs qui accueillirent Shaïna la dirigèrent aussitôt vers l'hôpital afin qu'elle y fasse les examens et prélèvements requis – comme relever ses éventuelles blessures, ce qui n'est pas indifférent pour la suite de la procédure, puisque la présence de lésions accrédite toujours la parole de celle ou celui qui dénonce des violences.

Shaïna rencontra la médecin légiste et lui relata son agression. Cette dernière l'examina et établit la liste des blessures qu'elle remarqua sur le corps de la jeune fille – de multiples griffures sur son visage et au poignet, des ecchymoses sur ses seins, entre ses cuisses et sur ses genoux notamment. Elle précisa toutefois en préambule de son constat, comme un warning, un *disclaimer* : « On ne perçoit pas d'affect de tristesse, de honte ou de sentiment de culpabilité. Shaïna HANSYE parle et se déshabille facilement. » Il était 22 h 45.

Shaïna retourna au commissariat de Creil afin d'être entendue par la police. Son audition, par une enquêtrice, commença à 0 h 15 et fut filmée, conformément à la procédure pénale lorsque la victime est mineure. Elle reprit tout de zéro : sa rencontre avec Ahmed quelques mois auparavant, les photos qu'il avait prises d'elle nue, les premières brimades, les premières menaces, le rendez-vous à la polyclinique, le refus que Marion, son amie qui l'accompagnait ce soir-là, les suive. Puis la scène de l'agression : Ahmed qui commence par enlever son haut, l'apparition de Naël et Rayan, Naël qui la filme, Ahmed et Naël qui retirent son pantalon, le stick qui tombe de la poche du pantalon, Ahmed qui la pénètre avec le tube, puis avec le doigt, puis, sans qu'il y parvienne tout à fait, avec le sexe, les claques sur les seins, la griffure au poignet, son refus de tout cela. Et sans que cela ait sa place sur le procès-verbal qui recueillait le calvaire que la jeune fille était en train de lui dénoncer, l'enquêtrice y indiqua en lettres capitales : « DISONS QU'AU COURS DE L'AUDITION, SHAÏNA NE MANIFESTE AUCUNE ÉMOTION PARTICULIÈRE. » Shaïna termina sa déposition et quitta le commissariat pour rentrer chez elle. Il était 3 heures du matin.

Parmi toutes les injustices, celle qu'une victime redoute peut-être le plus quand elle ose frapper à la porte de la justice, c'est de n'être pas crue. J'ignore si Shaïna eut accès à ce que la médecin légiste et l'enquêtrice dirent d'elle – « se déshabille facilement », « ne manifeste aucune émotion particulière », « pas d'affect de tristesse, de honte ou de sentiment de culpabilité ». Mais j'espère que son avocat de l'époque ne lui rapporta jamais leurs propos car ce qu'elles écrivent à son sujet est terrible. Elles émettent une hypothèse dangereuse qui consiste à laisser penser que Shaïna n'est peut-être pas une victime – plus exactement, une bonne victime. Parce que, au fond, qu'attendaient-elles ? Qu'elle se déshabille difficilement ? Qu'elle manifeste des émotions particulières – qu'elle pleure, qu'elle hurle, qu'elle souffre de parler ? Depuis quand faut-il exprimer un sentiment pour attester qu'on l'éprouve ? Et qu'en est-il alors de ces sentiments qu'on dissimule volontairement aux autres, souvent par pudeur, par gêne ? Ou par honte, justement ?

L'absence d'émotion est pourtant tout aussi alarmante que sa manifestation. Elle porte même un nom : « la sidération traumatique », réaction chimique du cerveau qui paralyse le corps et l'esprit. Comme une ruse mise en place dès le moment de l'agression, pour ne pas en affronter l'horreur. La victime ne peut rien faire, elle est littéralement dissociée d'elle-même et se regarde de haut, comme spectatrice de son sort. C'est en réalité la condition de sa survie : sortir de soi pour ne ressentir ni l'agression ni sa douleur. Cela explique certainement l'absence d'« émotion particulière », « de honte, de tristesse ou de sentiment de culpabilité ». En fait, par ce mécanisme quasiment instinctif, Shaïna s'est défendue de son agression. Elle s'en sort, porte plainte avec confiance et courage, et c'est le système supposé la protéger qui l'accable. »

« IL A PRÉPARÉ DES GANTS, UN COUTEAU, UNE BOUTEILLE D'ESSENCE ET T'A ATTENDUE. »

NEGAR HAERI, DANS *LA JEUNE FILLE ET LA MORT*

SCÈNE DE CRIME
Le 27 octobre 2019, deux jours après le meurtre, le corps calciné de la jeune fille est retrouvé dans les décombres d'un cabanon de Creil. Quelques années plus tard, au même endroit, un jardin fleuri voulu par son frère Yasin salue sa mémoire.

PHILIPPE BRAULT / AGENCE VU

3. Tandis que Shaïna change d'école, d'amis, tente de se reconstruire, Ahmed la retrouve et, avec l'aide d'autres copains, la tabasse. La « deuxième affaire Shaïna » commence et plonge une nouvelle fois l'adolescente au cœur de la mécanique judiciaire.

Alors que la première plainte que Shaïna avait déposée contre Ahmed avait eu pour effet d'interdire formellement à ce dernier d'entrer en contact avec elle, être sous l'aile de la justice ne l'avait en rien protégée. Au contraire, non seulement Ahmed n'avait pas craint l'autorité judiciaire, mais il l'avait défiée en agissant à visage découvert ; frapper Shaïna était sa réponse à l'atteinte que, selon lui, elle avait osé porter à son honneur en le dénonçant. Cette seconde agression avait eu lieu, non pas en dépit de, mais à cause de sa première plainte.

Bien sûr, cette nouvelle épreuve épuisa, écorcha, émietta Shaïna. Mais à aucun moment elle ne la dissuada d'aller de l'avant. De se défendre. Elle partit, cette fois-là, déposer plainte sans que personne l'y pousse. Comme si elle avait tiré les conclusions de son expérience judiciaire passée et qu'elle ne souhaitait résolument plus répéter les mêmes erreurs. Dans cette étape procédurale, elle s'affirmera davantage. Ses phrases seront plus courtes, plus incisives. À l'enquêteur qui soulignera les nouvelles dénégations d'Ahmed – sa défense consistant à dire qu'il ne se trouvait pas là au moment du passage à tabac – elle dira : « Je maintiens qu'il m'a frappée au visage et qu'il m'a menacée de mort. » Et lorsqu'il lui demandera si elle accepte d'être confrontée à son agresseur, elle répondra : « Avant j'avais peur mais je n'ai plus peur, je peux l'être. » Alors elle se retrouvera à nouveau face à Ahmed. Et, à nouveau, elle roulera son rocher au sommet de la montagne. Courageuse Shaïna.

Pour prouver le tout, il y avait, au-delà de ses auditions et des blessures que son corps avait reçues, un message Snapchat retrouvé sur le téléphone de Kazim, l'un des autres agresseurs :

G dis eh ma pote vien voir deuspi
Elle a ft la nerveuse
Une patate elle a ft une crise wsh 😂😂😂😂
Apre tout l monde la pietiner jusqu'à eh a pris cou matraque et un penalty dans la bouche [...]

Le philosophe Marc Crépon explique que, pour tenter de régler le problème de la violence, il faudrait commencer par parler de ses effets. En faire comprendre la gravité. Qu'est-ce que la violence inflige véritablement au corps et à l'esprit ? Qu'est-ce que ça fait, véritablement, de blesser, de frapper, de mutiler quelqu'un ? Quelles natures, quelle masse de douleur provoque-t-on quand on fait mal ? Combien de vies, en n'en ayant pourtant ciblé qu'une, impacte-t-on réellement ? Et pour combien de temps ? Que ceux qui exercent la violence saisissent la détresse qu'elle produit, véritablement, ne serait pas inutile.

4. Ce qui n'a pas été pardonné à Shaïna, c'est sa liberté qui, où qu'elle ait pu aller et quoi qu'elle ait pu faire, a forgé sa réputation.

Pourquoi une femme à la sexualité libre devrait-elle, plus qu'une autre, subir les coups des hommes ? La question n'est, hélas, pas seulement théorique puisque c'est bien ce qui s'est passé ici. Shaïna, dont il n'est pas contesté qu'elle fréquentait des garçons, a été agressée sexuellement et physiquement par Ahmed, puis assassinée par Driss. Pourtant, ces deux garçons, qui avaient été ses petits copains à quelques mois d'intervalle, ne se connaissaient pas personnellement et ne s'étaient, de fait, jamais concertés. Alors comment expliquer ce *continuum* de coups ? D'où vient qu'ils se soient passé le témoin de la violence sans jamais se rencontrer ? La fameuse mauvaise réputation y est sans doute pour quelque chose. Elle traverse imperturbablement les trois affaires Shaïna, poursuit la jeune fille de son vivant, puis au-delà. La mauvaise réputation, c'est le fil rouge de l'histoire de Shaïna. Ahmed en serait à l'origine. Shaïna l'a expliqué lors de sa première confrontation avec lui, celle qui s'est si mal passée : « [Ahmed] m'avait fait une réputation. Il disait à tout le monde que je l'ai sucé. »

Faire une réputation. C'est curieux parce que, en principe, la réputation est un terme neutre devant lequel on appose, selon les hypothèses, les adjectifs bonne ou mauvaise. Pourtant, dans le langage de Shaïna – certainement partagé par ceux de sa génération – aucun adjectif n'est accolé au mot « réputation » qui, à lui seul, intègre une connotation péjorative. Ce n'est pas insignifiant, l'appauvrissement des mots, dans le langage. Ça a même une incidence sur la pensée ; son épuisement corrélatif. Comment se représenter quelque chose, comment imaginer une possibilité d'actions, si les mots qui les définissent n'existent pas ou sont méconnus ?

« JUSQU'À QUAND TRAITERONT-ILS MA FILLE DE PUTE ? »

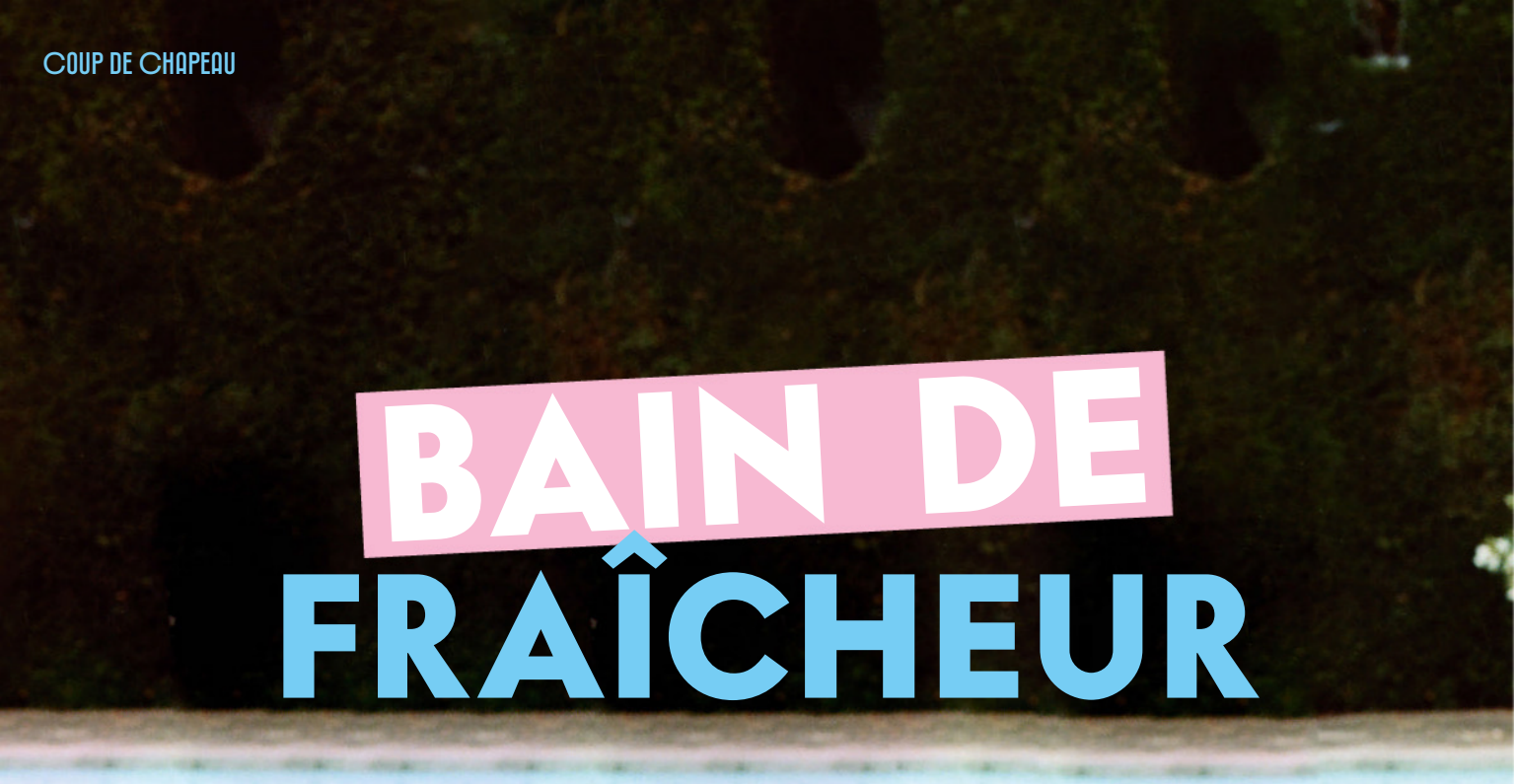
PARVEEN HANSYE, LA MÈRE DE SHAÏNA, DURANT LE PROCÈS

Pour Shaïna, « la réputation » suffit en elle-même à insinuer le pire ; elle a comme absorbé l'adjectif « mauvaise ». Quant à la formule « bonne réputation », elle n'existe tout simplement plus. Et ce qu'elle impliquait – la possibilité de gagner l'opinion favorable de ses pairs – disparaît avec elle. Seule l'option d'une opinion défavorable subsiste. Avec quelle conséquence ? Un comportement défini négativement : l'évitement. Puisque la seule perspective est le risque de se voir traîner dans la boue, on va tout faire pour ne pas que cela se produise. On va ne pas parler trop fort, ne pas rire aux éclats, ne pas porter trop court ou trop serré. On ne va pas sortir au-delà d'une certaine heure, ne pas fréquenter certains lieux, ne pas s'afficher avec tel ou tel ami. En fait, pour ne pas se laisser contaminer par la « réputation », on va tout faire pour ne pas se faire remarquer. On va se faire tout petit, jusqu'à ne plus exister. Voilà les possibilités qui s'offrent : vivre en subissant les insultes ou se laisser mourir à force de n'avoir pas vécu. Le pire ou le néant.

5. Au terme de plusieurs années d'instruction, les procès ont enfin lieu. S'ils savent que rien ne leur ramènera Shaïna, les Hansye attendent qu'on lui rende justice.

Jamais je ne vis les Hansye avoir un mot plus haut que l'autre. Une fois, lors d'une suspension d'audience au procès de son assassin, Parveen s'était écriée : « Jusqu'à quand traiteront-ils ma fille de pute ? » Elle venait d'entendre à nouveau de jeunes Creillois dire de Shaïna qu'elle était une fille facile – des amis que Driss avait invités à témoigner en sa faveur – et c'était plus qu'elle ne pouvait supporter. Mais même à ce moment-là, levant les mains et les yeux au ciel, elle s'en était prise au divin et à personne d'autre. Mis à part cet épisode, jamais je ne les entendis élever la voix contre tous ceux dont les décisions, durant ces dernières années, avaient participé à écraser Shaïna, à la faire se sentir fautive et, par-dessus tout, seule. Jamais je ne les entendis contester la décision du juge d'instruction chargé de l'assassinat de Shaïna qui n'accepta de les recevoir que lorsqu'il aurait « quelque chose à leur dire », à réception des premiers actes d'enquête. Jamais je ne les entendis critiquer le comportement du président des assises, même lorsqu'il interrogea la représentante de la Fondation des femmes, association de lutte contre les violences sexistes et sexuelles, venue soutenir les Hansye, sur les raisons de sa présence à une telle audience – comme si le caractère genré de ce crime pouvait encore questionner. Ou lorsqu'il lui demanda si Shaïna avait, selon elle, pris un quelconque « risque » en se rendant, à 22 heures, dans ce cabanon désaffecté – comme s'il fallait encore expliquer un féminicide par le comportement de la victime plutôt que par le mépris du meurtrier porté à son genre. Non, les Hansye ne contestèrent jamais rien. Même face à ces maladresses et autres manifestations d'ignorance. Et ce n'était pas faute de les avoir perçues et ressenties douloureusement, car régulièrement, ils me demandaient pourquoi les choses se passaient ainsi – et régulièrement, je leur répondais par la promesse que la justice finirait par se montrer à la hauteur de l'enjeu.

Pourtant aujourd'hui, face à la faillite du traitement des affaires Shaïna, je m'interroge à double titre ; jusqu'à quel point une victime doit-elle rester digne en réponse à une justice qui paraît la mépriser ? Et si elle le demeure, est-ce de dignité qu'il s'agit, ou de soumission ? En demandant aux Hansye de continuer à croire en la justice alors que celle-ci défaillait, ne les ai-je pas forcés à se soumettre à elle ? Dignité et soumission. Deux mots distincts pour une situation unique, et j'ignore, encore à ce jour, lequel des deux employer. Une chose est en revanche certaine : je ne crois pas avoir tenu la promesse que je leur avais faite. Et je ne pardonnerai pas de sitôt à cette justice-là d'avoir trahi ma confiance. □



BAIN DE FRAÎCHEUR

Avec *Refresh*, son nouvel hymne disco-vocodé, Sébastien Tellier revient en force sur les dancefloors. En ligne de mire, un septième album très attendu.

Par Rémy Pasquier Photographie Jonas Unger Stylisme Yasmine Eslami

Ses lunettes noires, il les porte un peu comme des vitraux portatifs à travers lesquels il filtre le monde qui l'entoure. Sa barbe de gourou ? Plus proche de celle d'un vieux philosophe grec que d'une star de la pop. On pourrait croire à une mascarade, mais ces garde-fous permettent à Sébastien Tellier d'atteindre une vérité paradoxale, celle d'un homme qui n'a de cesse de se raconter en multipliant les miroirs déformants. Trop rêveur pour être stratège, trop lucide pour n'être que simple rêveur. Ceux qui découvriront *La Ritournelle*, morceau cultissime de ses débuts, monolithe de la chanson française et crève-cœur de beauté, pourront en témoigner – et avec eux, les millions de spectateurs de la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques de 2024.

Après avoir dompté la vie de famille confinée et post-Covid, radiographiée à travers son dernier album *Domesticated*, travaillé sur trois bandes originales de films, publié deux EP, et œuvré à la réalisation pour certains de ses pairs, notamment pour Alain Chamfort, l'artiste électro revient avec un single, *Refresh*, petite bombe disco au vocoder fou et « ode au renouvellement », comme il le reconnaît volontiers.

L'histoire est écrite d'avance : le son dégèle instantanément les hanches les plus timides et attire les corps vers un dancefloor débridé qui pourrait être foulé aussi bien par Dali que par George Michael, deux de ces éternels totems. Sorti début septembre, le titre a profité d'une production signée SebastiAn – « quelqu'un, avoue Sébastien Tellier, qui traduit comme peu d'autres cette tension entre homme et machine » – et Oscar Holter (The Weeknd ou Taylor Swift, c'est lui), choisi « pour le grandiose de ses intentions ». Pour compléter cette *glam team*, le morceau a été coécrit avec Amandine de la Richardière, épouse, muse, complice artistique depuis tant d'années, curatrice musicale et DJ. Les paroles évoquent les débuts de l'humanité et notre évolution depuis notre apparence de primate (« *You try, you cry, you fight / Excess beyond the line / Precious, endless, focus / I need to start again* »). Scoop : le single *Refresh* ne sera pas la seule déflagration qui composera son septième album studio, à paraître début 2026 sur le label Because, nouveau chapitre de l'homme aux mille existences musicales. Autant être prévenu : le soleil de velours de Sébastien Tellier risque encore de faire briller cette nouvelle année. □

Sébastien Tellier, l'homme qui fredonnait à l'oreille des cheveux.

ANYIER ANEI (À GAUCHE)
VESTE, PANTALON
ET BROCHE **CHANEL**
BOUCLES D'OREILLE ET
BAGUE « B.ZERO1 ROCK »,
BAGUE « SERPENTI VIPER »,
BAGUE « B.ZERO1 »
BVLGARI

LOU BLUSSON (À DROITE)
ROBE ET BOTTINES **CHANEL**
BOUCLES D'OREILLE
« B.ZERO1 ROCK », BAGUES
« B.ZERO1 » ET BAGUE
« SERPENTI VIPER » **BVLGARI**

ÉTOILES DÉFILANTES

Sous les ors de l'Opéra-Comique, Anyier Anei et Lou Blusson, à l'affiche de *Coutures*, d'Alice Winocour, tissent des liens entre mode, scène et joaillerie. Un mélange inédit sur lequel souffle un doux vent d'Italie.

Photographie Natasha Kot Stylisme Nora Bordjah
Texte Pierre Groppo

Un opéra fantastique sur l'une des plus belles scènes de Paris ? Voilà la promesse des *Contes d'Hoffmann*, de Jacques Offenbach, grand maître du style « bouffe » sous le Second Empire, qui arrive en ce mois d'octobre sur la scène du Théâtre National de l'Opéra-Comique. L'histoire, entre l'Allemagne et Venise, voit se succéder une réjouissante galerie de personnages transalpins, de la *prima donna* Stella au scientifique Palanzani, en passant par la courtisane Giulietta et son bouffon Pittichinaccio, sous les dorures de ce théâtre rutilant, digne héritier des grandes comédies italiennes qui réjouissaient la capitale au XVII^e^ siècle.

Pour *Vanity Fair*, deux grandes amoureuses de la mode et du *bel paese*, parées par le joaillier romain Bulgari, se prêtent au jeu d'une série hautement cinématographique. En haut de l'affiche, la top model soudanaise Anyier Anei. Vue sur les podiums de Dior et Fendi, elle est, aux côtés d'Angelina Jolie, Finnegan Oldfield et Louis Garrel, la révélation du film *Coutures*, d'Alice Winocour, présenté il y a quelques semaines au Festival de Toronto. « Ce tournage a changé ma vie, nous explique-t-elle. Je ne connaissais presque rien au cinéma – et encore moins au cinéma français – mais je n'ai pas hésité à franchir le pas. Alice a vu en moi quelque chose que je n'avais pas détecté moi-même : la possibilité d'interpréter Ada, une jeune fille africaine qui décide volontairement d'entrer dans un monde qui n'a rien à voir avec celui d'où elle vient. » Cette histoire, c'est aussi un peu la sienne lorsque, prétendant suivre des études en Italie, Anyier s'est envolée sans rien dire à personne pour partir à la conquête du milieu de la mode dans la ville du style : Milan.

La cité lombarde est chère aussi à Lou Blusson, mannequin française, croisée elle aussi devant la caméra d'Alice Winocour. Elle y a vécu quatre ans, et illumine aujourd'hui les défilés couture de Giorgio Armani ou du jeune prodige suisse Kevin Germanier. « Alice nous a offert une grande liberté sur le tournage, ce qui nous a permis d'être nous-mêmes, naturelles, et de refléter au mieux notre vécu en tant que modèles. Mon personnage ? C'est définitivement moi dans la vie ! » nous confie-t-elle sous les immenses fresques Belle Époque ornant les plafonds du foyer, œuvres de deux peintres naturalistes, Raphaël Collin et Édouard Toudouze.

Leur type de cinéma ? Anyier avoue aimer les grands classiques italiens autant que les films d'Ousmane Sembène. *Les Autres*, d'Alejandro Amenábar, et *Shutter Island*, de Martin Scorsese, figurent en haut du panthéon de cœur de Lou, amatrice d'« intrigues psychologiques, d'ambiances un peu sombres, et de scénarios qui vous tiennent en haleine jusqu'à la fin ». Deux jeunes femmes, un film très attendu, et deux visions du cinéma qui, ce jour-là, se mêlaient à l'infini. Un peu comme les deux voix envoûtantes de la Barcarolle, cet ancien chant vénitien devenu l'aria la plus fameuse d'Offenbach. Italie un jour, Italie toujours ?

Le Théâtre National de l'Opéra-Comique.

Les Contes d'Hoffmann, de Jacques Offenbach. Mise en scène de Lotte de Beer, direction musicale de Pierre Dumoussaud, avec l'Orchestre National de Strasbourg (jusqu'au 5 octobre).

NATASHA KOT

ROBE
VICTORIA BECKHAM
MONTRE « BVLGARI
BVLGARI », COLLIER ET
BAGUES « B.ZERO1
ROCK » ET BAGUE
« B.ZERO1 » **BVLGARI**

ROBE **SCHIAPARELLI**
BOUCLES D'OREILLE
ET BAGUE « B.ZERO1 »,
COLLIER ET BRACELETS
« B.ZERO1 ROCK »
BVLGARI

TOP ET JUPE **SAINT LAURENT**
COLLIER ET BRACELETS « TUBOGAS », BOUCLES D'OREILLE ET BAGUES « SERPENTI VIPER », BAGUE « SERPENTI TUBOGAS » **BVLGARI**

NATASHA KOT

ROBE **VICTORIA BECKHAM**
MONTRE « BVLGARI BVLGARI », COLLIER, BOUCLES D'OREILLE,
BAGUES « B.ZERO1 ROCK », BAGUE « B.ZERO1 » **BVLGARI**

NATASHA KOT

TOP FRANGÉE
EMPORIO ARMANI
BOUCLES D'OREILLE,
BAGUES « SERPENTI
VIPER », MONTRE
« SERPENTI TUBOGAS »
BVLGARI

ROBE ET BOOTS **LOUIS VUITTON**
COLLIER, BAGUES
ET BRACELETS « SERPENTI VIPER »,
BOUCLES D'OREILLE
« B.ZERO1 ROCK » **BVLGARI**

NATASHA KOT

Ma pauvie
mortel souci!
C'était bien la

ROBE **LOEWE**
COLLIER ET BAGUE « SERPENTI TUBOGAS »,
BAGUES « SERPENTI VIPER » **BVLGARI**

NATASHA KOT

LOU (À GAUCHE)
VESTE ET PANTALON **CHLOÉ**
BOUCLES D'OREILLE
« B.ZERO1 ROCK »,
BAGUE « SERPENTI VIPER »,
BAGUES « B.ZERO1 » **BVLGARI**

ANYIER (À DROITE)
CHEMISE ET JUPE **CHLOÉ**
COLLIERS ET BAGUES
« B.ZERO1 », BOUCLES
D'OREILLE ET BAGUES
« SERPENTI VIPER » **BVLGARI**

TUNIQUE
EN MAILLE **ALAÏA**
COLLANT
CALZEDONIA
CHAUSSURES
HERMÈS
COLLIER, BAGUE,
BRACELET « SERPENTI
VIPER », BRACELET
« B.ZERO1 ROCK »
BVLGARI

NATASHA KOT

ROBE **DIOR**
BOUCLES D'OREILLE
«B.ZERO1 ROCK»,
BRACELETS, BAGUES
«SERPENTI VIPER»
BVLGARI

BODY **VALENTINO**
SAC « SERPENTI CUORE 1968 »,
BAGUES « SERPENTI VIPER »,
BAGUE « B.ZERO1 », BAGUE
« B.ZERO1 ROCK » **BVLGARI**

NATASHA KOT

TOP PAILLETÉ **RABANNE**
BOUCLES D'OREILLE
« B.ZERO1 ROCK » **BVLGARI**

ASSISTANTES STYLISTE
CHARLOTTE DRAGHI
ET IRIS LARCHÉ
ASSISTANTS PHOTO
VALENTINO BIANCHI
ET FRÉDÉRIC TROELHER
COIFFURE ASAMI MAEDA
@WISEANDTALENTED,
AVEC LES SOINS ORIBE
ASSISTANTE COIFFURE YUU
UMIHARA @WISEANDTALENTED
MAQUILLEUR
STEVEN CANAVAN,
POUR CHANEL MAKE-UP
MANUCURE AUDREY CHER,
AVEC MANUCURIST
OPÉRATEUR DIGITAL
TSUVASA SAIKUSA
PRODUCTION RAVO ADIBA
ET ILIANA LARGILLIER
@ICONOCLAST IMAGE

REMERCIEMENTS AU THÉÂTRE
NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE
ET À L'ENSEMBLE DE SES ÉQUIPES

Sœurs en SCÈNE

BONHEUR DANS LE PRÉ
Dakota et Elle Fanning, photographiées à Los Angeles le 22 juillet dernier.

Dakota et Elle. Elle et Dakota. À Hollywood, les sœurs Fanning ont longtemps fait cavalier seul, avant d'être aujourd'hui complices et inséparables. Jusqu'à lancer leur propre société de production et tourner pour la première fois ensemble, dans *The Nightingale*.

Par Savannah Walsh
Photographie Inez & Vinoodh

ELLE (À GAUCHE) :
ENSEMBLE **LOUIS VUITTON**
POCHETTE DE
COSTUME **CHARVET**

DAKOTA (À DROITE) :
VESTE **CHANEL** SHORTS
NEW YORK VINTAGE

BODY **BRODY**
JEAN **CITIZENS OF HUMANITY**
MONTRE **OMEGA**

« Le chef, c'était moi. » C'est Dakota qui parle, radieuse. Lorsque Dakota et Elle Fanning, enfants, jouaient ensemble, le doute n'était pas permis : « J'étais la mariée, Elle, le marié. J'étais Anna Wintour, Elle, l'assistante. » Dakota était la maman, sa petite sœur, le nouveau-né. La cadette se glissait sous un énorme pouf sur lequel sa sœur était allongée, mimant les contractions. Elle surgissait alors en braillant tel un nourrisson, tandis que l'aînée s'écriait : « Mon bébé, mon bébé ! » En repensant à la scène, la plus jeune des Fanning, hilare, secoue la tête.

Pourtant, à l'écran comme dans la vie, Dakota et Elle semblent étonnamment normales. On ne peut s'empêcher de poser la question : comment se fait-il qu'elles ne soient pas plus... « Perturbées ? » souffle Elle, terminant la question avant moi. Elle s'affale dans son fauteuil, fait mine de tirer sur une cigarette imaginaire et lance : « En réalité, on est complètement déglinguées, tu n'as même pas idée. » Elle éclate de rire avant de faire une mise au point : « On a commencé très jeunes, mais je n'ai jamais eu le sentiment de rater quoi que ce soit. Mais c'est comme ça, les gens adorent l'idée du contraire. Ils adorent cette histoire-là. »

Leur histoire, les Fanning n'ont pourtant jamais laissé Hollywood l'écrire à leur place. Elles ont tourné avec les plus grands réalisateurs : Tarantino, Spielberg

INEZ & VINOODH

ou Coppola (Francis Ford et Sofia) ; décroché des nominations aux Emmys pour les séries les plus prestigieuses ; et évité la plupart des écueils qui guettent les enfants stars. Plus remarquable encore peut-être, elles ne se sont jamais entre-déchirées comme d'autres sœurs hollywoodiennes célèbres – on pense à Joan Fontaine et Olivia de Havilland, ou encore à Joan et Jackie Collins. Quand je demande à Dakota s'il existe une forme de rivalité entre elles, elle se raidit, comme si elle avait anticipé la question. La réponse est sans appel : « Zéro. On partage beaucoup de choses, mais on est très différentes. Il n'y a aucune compétition. Mais je sais que les gens ont du mal à le croire. » Peut-être y parviendront-ils lorsque Dakota et Elle partageront enfin l'affiche ensemble ? Encore un peu de patience, c'est pour bientôt.

Après un automne bien rempli – en novembre, on verra l'aînée donner la réplique à Sarah Snook dans la minisérie *All Her Fault*, tandis que sa cadette luttera pour sa survie dans le blockbuster *Predator : Badlands* –, les deux sœurs s'apprêtent à tourner pour la première fois ensemble dans un même film, *The Nightingale*, qu'elles produiront elles-mêmes. « Quand on était plus jeunes, on tenait absolument à ce que les gens nous distinguent, explique Elle. On voulait s'accorder l'espace nécessaire pour tracer chacune notre propre voie. Mais aujourd'hui, adultes, c'est hyper gratifiant de se rapprocher. »

« Nepo sister »

Hannah Dakota et Mary Elle Fanning, respectivement nées en 1994 et 1998, ont passé leur enfance à Conyers, en Géorgie. Le père, Steven, pratiquait le baseball en ligue mineure ; la mère, Joy, joueuse de tennis prometteuse, était la fille d'un ancien *quarterback* pro. Tout semble prédestiner les enfants à embrasser une carrière sportive. Très vite, pourtant, les deux sœurs optent pour un autre chemin, tout aussi escarpé. Elles ne se retourneront plus.

En 2001, Elle a à peine deux ans lorsqu'elle interprète une version plus jeune du personnage joué par Dakota dans *Sam, je suis Sam*. Michelle Pfeiffer, la star du film, se souvient : « Elle trottinait partout sur le tournage, petite blondinette, insouciante, libre comme l'air. Déjà à l'époque, leurs personnalités ↠

BODY **BRODY**
JEAN **CITIZENS OF HUMANITY**
COLLIER **CARTIER**

étaient bien dessinées : Elle était la plus fantasque, Dakota, la plus sérieuse. » Leurs premiers rôles respectifs semblent trahir cette différence de personnalités. Dakota joue les petites filles en détresse face à des géants du grand écran : Denzel Washington dans *Man on Fire*, Tom Cruise dans *La Guerre des mondes*. Elle, de son côté, se laisse porter vers des projets plus fous, comme *L'Étrange histoire de Benjamin Button*, de David Fincher, où le temps s'écoule à rebours, ou *Maléfique*, produit par les studios Disney, dans lequel elle incarne la douce princesse Aurore face à la terrible Angelina Jolie.

Dès notre première conversation, Elle ne s'en cache pas : Dakota a toujours été son modèle. Dans un *making of* consacré à la version anglaise de *Mon Voisin Totoro*, le classique d'Hayao Miyazaki, cette dernière, un rien exaspérée, expliquait au sujet de sa cadette : « Ma sœur Elle fait tout comme moi : sa couleur préférée, c'est le rose, elle se fait des couettes, et elle me suit partout. » C'est toujours le cas, confesse l'intéressée : « Tout ce qu'elle fait, je veux le faire. » Contrairement à d'autres célébrités, qui minimisent le privilège familial, Elle assume sans détour : « Je suis une *nepo sister*. Évidemment que l'on m'a donné ma chance pour ça : "Ah, c'est la sœur de Dakota Fanning ? OK, on va jeter un œil à son audition." »

Lors de notre tête-à-tête, Dakota précise avoir évolué en prenant de l'âge : « Mon regard là-dessus a changé. Aujourd'hui, je veux que ma sœur ait tout ce qu'elle désire. Tout ce qui est à moi est à elle, et je sais que l'inverse est vrai. On a cette mentalité dans la famille : si un truc bien nous arrive, on veut le partager avec tout le monde, parce qu'on s'est tous entraidés pour en arriver là. »

« Dakota a toujours été là pour me protéger. Ça nous a façonnées toutes les deux, cette responsabilité qu'elle a portée, plus qu'elle ne l'imagine, je pense. »

« Pas besoin de regarder le menu », lance Elle en débarquant à Casa Vega, institution mexicaine de la San Fernando Valley tenue par Christy Vega, une vieille amie de la famille. Les sœurs sont arrivées cette fois-ci ensemble, dans la Porsche Macan de Dakota. Sur la carte, un cocktail porte son nom, le Dakota (une variante de la Margarita rehaussée de miel et de thym). « Grosse victoire pour les filles de la Valley », s'amuse-t-elle. Autre victoire notable : elles ont

> « ***Les sœurs Fanning*** sont beaucoup plus jeunes que moi, mais je les considère ***comme mes égales***. »
>
> MICHELLE PFEIFFER

Aujourd'hui, cet écart s'est estompé, les deux sœurs se ressemblent davantage. « On était encore habillées pareil ? Ça arrive tout le temps », s'exclame Elle en se laissant tomber sur une chaise du luxuriant jardin du Chateau Marmont. C'est complètement vrai : lorsque je les rencontre chacune séparément, elles affichent la même fraîcheur, sans maquillage et cheveux défaits, un chemisier immaculé glissé dans un pantalon neutre. Toutes deux sont habillées de pied en cap par The Row (la maison d'autres sœurs célèbres, les jumelles Olsen), hormis un petit sac Loewe et un pantalon Goop pour Elle.

Les différences, pourtant, se révèlent à qui sait les observer. Sous le chemisier d'Elle, affleure une brassière de dentelle blanche ; celui de Dakota était boutonné presque jusqu'au col. « On va parler de tout, promis », m'assure la cadette, en trempant avec gourmandise une chips dans le guacamole. Dakota, elle, préférait la discrétion d'une banquette à l'abri des regards dans le hall du Marmont, chuchotant presque à l'évocation de certains sujets : « On devrait plutôt parler de ça demain... » En présence de sa sœur, donc. Car lorsqu'elles sont ensemble, elles se métamorphosent. L'aînée rit plus volontiers à l'évocation de leurs souvenirs d'enfance, alors qu'Elle devient presque plus sage, plus posée.

Du caviar sur les nuggets

Kirsten Dunst, dont le lien avec les Fanning est si fort qu'elle se présente en riant comme « la troisième sœur », estime que cette solidarité leur a permis de rester en selle : « Elles sont très malines, bien plus que moi à leur âge. Mais surtout, elles ont les pieds sur terre. Elles ne se laissent pas balader par l'industrie. » Michelle Pfeiffer, qui a tourné avec Elle la suite de *Maléfique*, le confirme : « Ces deux-là, je n'ai jamais senti que j'avais quoi que ce soit à leur apprendre. Elles sont beaucoup plus jeunes que moi, mais je les considère comme mes égales. » Hollywood a été relativement clément avec Elle, qui a sa propre théorie à ce sujet. Ses yeux bleu clair soudain embués, elle assure : désormais leur propre société de production, Lewellen Pictures, du nom du chien de leur enfance. Chacune y campe un rôle familier. L'aînée, pragmatique, transforme les idées foisonnantes de sa cadette en plans d'action concrets, même si cette dernière, paradoxalement, peut se montrer la plus pointilleuse des deux. Dakota se plaît à mélanger projets haut de gamme et influences plus populaires : « Mets du caviar sur des nuggets, et tu obtiens un truc incroyable ! »

The Nightingale sera l'adaptation du *Chant du Rossignol*, le best-seller de Kristin Hannah, l'histoire de deux sœurs dans la France occupée. « On n'a jamais tourné la moindre scène ensemble », rappelle Dakota, tandis qu'Elle se demande si elle saura garder son sérieux sur le plateau : « Et si j'éclate de rire ? » À vrai dire, le projet est en suspens depuis des années. Les deux jeunes femmes s'apprêtaient à partir pour Budapest pour le tournage lorsque la pandémie a mis un coup d'arrêt à la production. Mélanie Laurent devait initialement réaliser le film. Aujourd'hui, c'est le réalisateur Michael Morris (*Bridget Jones : Folle de lui*) qui a repris le projet. Si Hollywood rêve de les réunir à l'écran depuis longtemps, les sœurs Fanning ont choisi d'attendre le bon script, dans lequel chacune aurait un rôle fort. Dans *The Nightingale*, Vianne, l'aînée, se montre prudente face à l'occupant allemand,

mais finit par cacher des enfants juifs chez elle. Isabelle, la cadette, rejoint la Résistance et devient une cible pour les nazis. « Ce que j'adore dans cette histoire, c'est que ce sont deux femmes qui se battent, qui résistent, dit Elle. L'une le fait bruyamment, l'autre en silence. »

Bientôt les sœurs… Hilton

Mais il n'y a pas que *The Nightingale* comme chantier en commun, un autre projet aiguise la curiosité : une série tirée de l'autobiographie de Paris Hilton, dont les studios A24 ont acquis les droits pour les sœurs Fanning en 2023. Elles rêvent d'y explorer « l'écart entre l'image – strass, glamour, fringues pour chihuahuas – et les zones d'ombre plus profondes du parcours de Paris », explique Dakota. Elles l'ont d'ailleurs rencontrée chez elle pour discuter du projet : « Un rêve de gosse devenu réalité », pour Dakota.

Paris Hilton se souvient très bien de sa première rencontre avec cette dernière, sur le tournage du *Chat chapeauté*, en 2003 : « Ça me touche qu'elles soient devenues ces femmes talentueuses, solides et inspirantes. » Elle estime qu'elles sont les mieux placées pour raconter son histoire : « Elles ont grandi en suivant ma carrière, elles comprennent à la fois l'impact culturel et le chemin personnel derrière l'image. Elles voient au-delà des mots, au-delà des paillettes. » Qui jouera Nicky, qui jouera Paris ? L'ex-star de téléréalité reste évasive, mais insiste : Dakota et Elle sont « uniques » dans leur capacité à comprendre ce que signifie devenir adulte sous les projecteurs. « Grandir sous le regard du public, surtout au cœur des années 2000 et de la folie des tabloïds, il faut l'avoir vécu pour en comprendre l'intensité. »

Lorsqu'on l'interroge sur ses années d'« enfant-star », Dakota ne se dérobe pas. « J'en ai parfois souffert, concède-t-elle. Mais jamais je ne l'aurais montré. » Il y a d'abord son rôle dans *Sam, je suis Sam*, à seulement six ans. Puis Dakota enchaîne en tournant en moyenne deux films par an, jusqu'à l'obtention de son bac, en 2011. « Le plus important, parfois, c'est de savoir dire non, rappelle Michelle Pfeiffer. Elles ont toujours été extrêmement sélectives toutes les deux. Dakota est même partie faire ses études au moment où sa carrière était à son apogée. Qui fait ça ? » Un choix qui n'a pas été sans difficultés. S'éloigner de sa mère a été un choc. Elle se souvient de son dernier jour en Californie, passé avec des amis à Disneyland, et de la culpabilité qui l'a submergée de ne pas avoir consacré ces précieux moments à sa famille.

Cette responsabilité familiale, elle la porte encore aujourd'hui sur ses épaules. « Ça la met mal à l'aise quand elle sent que je perds le contrôle, dit-elle en parlant de sa sœur. Mais en réalité, j'ai été responsable de tellement de choses depuis toujours. Je gère beaucoup, tout le temps. Du coup il peut m'arriver, à l'occasion, d'avoir besoin qu'on me ramène à la maison, tout simplement. » Surtout, admet-elle en riant, « si j'ai bu un peu trop de Dakotas ». Elle ajoute : « Ma sœur Elle est très présente, elle me soutient, mais elle préfère quand je suis aux commandes. » Elle marque une pause, puis murmure presque : « En mon for intérieur, je suis toujours en contrôle. » Depuis quinze ans, les médias adorent annoncer « le premier rôle adulte » de Dakota – de sa performance habitée dans *Les Runaways* (2010), où elle incarnait la chanteuse punk Cherie Currie, jusqu'à *Ripley* (2024), la mini-série adaptée du roman de Patricia Highsmith. Sauf que son prochain rôle marquera une vraie première. Dans *All Her Fault*, elle incarnera une mère confrontée à la disparition de son fils. « J'ai toujours voulu être mère, d'aussi loin que je me souvienne. Et je le serai. Quoi qu'il arrive. »

Dès son arrivée au Chateau Marmont pour notre tête-à-tête, Elle me pose une question cruciale :

– Tu es l'aînée ou la cadette ?

– J'ai trois ans de plus que ma sœur.

– Ah, donc tu es plus une Dakota. Histoire de rétablir l'équilibre, je précise que je suis plus proche d'elle en âge. Elle est satisfaite, nous pouvons commander nos latte au lait d'avoine.

De *Predator* à *Hunger Games*

Kirsten Dunst, à nouveau : « Elle se présente comme une fille légère, insouciante. Mais les apparences sont trompeuses. En réalité, toutes les trois, on se protège derrière une apparence de simplicité, mais la profondeur est là. Elles ont une intuition folle, rien ne leur échappe. » La cadette des Fanning a l'habitude d'être sous-estimée, à l'instar de Catherine la Grande, qu'elle a incarnée durant trois saisons dans la série *The Great* : « C'est le personnage qui me ressemble le plus. On la voit de l'extérieur comme une jeune femme romantique, un peu naïve, mais à l'intérieur, c'est tout autre chose. » Sa singularité, Elle l'a toujours cultivée, en acceptant par exemple de jouer Michelle Carter, l'ado perturbée de la série *The Girl From Plainville*, puis de monter sur les planches à Broadway dans la foulée. Pour son grand retour au cinéma après presque cinq ans, elle a choisi *Un Parfait inconnu*, sorti en janvier dernier, dans lequel elle jouait la petite amie de Bob Dylan, incarné par Timothée Chalamet. « C'est un peu comme si tu te présentais à nouveau au monde, dit-elle en triturant sa paille noire. J'étais dans la loge de Timmy, et quand je lui disais que j'avais le trac, il me répondait qu'il l'avait tout autant. J'étais là : "Ah ouais, c'est vrai, c'est toi qui joues Dylan". »

Elle est un peu comme chez elle au Chateau Marmont. C'est là qu'elle a tourné *Somewhere*, son premier film avec Sofia Coppola. À onze ans, sa prestation bouleversante en fille de star du cinéma désabusée avait marqué les esprits. Son dernier film, *Valeur sentimentale*, réalisé par Joachim Trier, lui fait curieusement écho. Elle y incarne une célèbre actrice »

« J'ai ***parfois souffert*** durant mes années "enfant-star". Mais jamais je ne ***l'aurais montré***. »

DAKOTA FANNING

américaine choisie par un réalisateur norvégien (Stellan Skarsgård) pour interpréter... sa propre fille, puisque sa véritable fille, Nora (Renate Reinsve), refuse de le faire. Elle dit avoir voulu éviter le cliché « de la diva hollywoodienne capricieuse et insupportable. Je la voulais curieuse, audacieuse. » Un rôle pas si éloigné de ce qu'elle est, donc. « Certains des films que j'ai faits n'ont pas donné ce que j'espérais. Mais tu finis toujours par comprendre pourquoi tu les as tournés. » En parallèle, elle est à l'affiche de *Predator : Badlands*, nouveau chapitre de la franchise culte. « Le scénario est très émouvant, ce qui est assez dingue pour un *Predator*. » L'année prochaine, Elle sera à l'affiche de *Margo's Got Money Troubles*, où elle incarne une jeune mère désargentée qui ouvre un compte OnlyFans, plateforme proposant des contenus érotiques. Elle hausse un sourcil, malicieuse : « On y a toutes pensé, non ? » Elle enchaînera avec un nouvel *Hunger Games*, où elle reprendra le rôle d'Effie Trinket, tenu jusque-là par Elizabeth Banks. « Effie, c'est le meilleur personnage ! Grosse pression. C'est comme jouer Dylan. » Passer derrière la caméra, ça lui plairait ? Elle rit : « Oh oui, comme ça je pourrais diriger Dakota ! Pour prendre ma revanche, enfin ! »

« J'adorerais passer ***derrière la caméra***. Comme ça je pourrais ***diriger Dakota***. Ma revanche ! »

ELLE FANNING

Appli de rencontre

Avant de nous quitter, je lui parle de la théorie de sa sœur selon laquelle elle serait déstabilisée lorsque son aînée lui demande de l'aide. Elle esquisse un sourire, marque une pause. « C'est vrai... La première fois qu'elle m'a appelée pour un conseil, c'était comme si le monde s'effondrait. » Son regard s'adoucit. « Maintenant, on parle de tout. Elle connaît mes secrets, je connais les siens. Ça me plaît de pouvoir la protéger, parce qu'elle en a besoin, elle aussi. » Sous l'armure, murmure-t-elle, « Dakota a un cœur très délicat. »

Retour à Casa Vega. Dakota fait goûter à sa sœur les *esquites*, cette salade de maïs mexicaine qui est la spécialité de la maison. Une fois nos Margaritas vidées, les vraies confidences commencent. Depuis deux ans, Elle sort avec Gus Wenner, qui dirige le prestigieux magazine *Rolling Stone*, et n'a aucune envie de s'en cacher. « Si ton partenaire ne poste jamais une photo de toi sur Instagram, c'est un *red flag*. J'adore mon mec, on s'aime, et on va se poster l'un l'autre. Je suis super heureuse. Et Dakota l'adore. La validation ultime. »

Dakota s'est tout de suite entendue avec son futur beau-frère. Avec un sourire en coin, elle se souvient : « Je lui ai quand même glissé deux-trois petites choses. Des mises en garde formulées gentiment. » Une énergie protectrice qu'Elle sait aussi déployer lorsqu'il s'agit des hommes qui croisent la route de Dakota. « J'ai carrément aboyé sur un mec pour elle ! Je ne lui ai pas jeté mon verre à la figure, mais je lui ai versé dessus. » Dakota éclate de rire. Pour l'heure, elle est célibataire. « Ces derniers temps, il y a eu quelques catas... Mais un jour... » Elle, indignée, l'interrompt : « Franchement, ces mecs... Mais qu'est-ce qui ne va pas chez eux ? Comment osent-ils ! » Ont-elles testé Raya, la fameuse application de rencontres sur invitation ? Elles échangent un regard complice. « J'ai juste essayé pour m'amuser, assure Dakota. C'est une copine qui m'a créé un profil. Je me suis dit que si je ne le faisais pas, j'allais me dire... » Sa sœur finit sa phrase en riant : « ...Que ton futur mari était peut-être là ! » L'aînée secoue la tête : « Je peux déjà confirmer qu'il n'y est pas. » Sa sœur insiste pour qu'elle montre son profil, juste pour rire. Dakota fait défiler quelques photos. « Je n'ai pas vu beaucoup de têtes connues. » Elle surenchérit : « Ils se ressemblent tous. Exactement les mêmes. » Sa sœur soupire, théâtrale : « Bon OK, je désinstalle l'appli. »

La conversation dérive sur les paroles d'un tube de Donna Lewis, sorti pile entre leurs deux naissances et qui leur tient particulièrement à cœur : « *I love you, always forever / Near and far, closer together / Everywhere, I will be with you / Everything, I will do for you.* » La voix soudain tremblante, Elle confie : « Quand j'entends cette chanson, je pense à nous. »

INEZ & VINOODH

DAKOTA (ASSISE):
ENSEMBLE ET
CHAUSSETTES **MIU MIU**
SANDALES **PARIS TEXAS**

ELLE (DEBOUT):
ROBE **CHLOÉ**
COLLIER **CARTIER**
HAUTE JOAILLERIE

COIFFURE ORLANDO PITA
MAQUILLAGE FULVIA FAROLFI
MANUCURE DEBORAH LIPPMANN
STYLISME ANETA V.
PRODUCTION PORTFOLIO ONE

Dakota se penche au-dessus de la table pour serrer son avant-bras. C'est plus fort qu'elle : Elle éclate en sanglots, puis rit à travers ses larmes. « C'est parce que j'ai mes règles, lance-t-elle, déclenchant l'hilarité générale. Hier, on a parlé de la première fois où je les ai eues, en plus. » Elle avait quatorze ans, et les premières douleurs au ventre sont arrivées au milieu d'un défilé Chanel, à Paris. Elle hausse les épaules, riant encore : « Je ne devrais pas raconter ça, je sais. » Dakota, pour apaiser sa sœur, se lance à son tour : « Ce n'était pas ma toute première fois, mais presque. » C'était lors d'une cérémonie de remise de prix en 2009, elle accompagnait l'équipe du *Secret de Lily Owens*. « Je portais une robe un peu *babydoll* que j'imaginais très BCBG. On rentre à la maison, et là, maman regarde et dit : "C'est quoi, ça... Oh, Dakota..." J'en avais partout. »

À son tour, l'aînée se fait sentimentale. Elle inspire profondément, cherche ses mots. « Grâce à Elle, j'ai confiance. Je me sens en sécurité. » Elle lève les yeux, sérieuse : « Si je perdais tous mes amis en ce bas monde... » Elle, tamponnant encore ses joues avec une serviette, la coupe : « Pas du tout excessif ! » Dakota sourit, mais poursuit : « Je veux dire que si un jour, tout le monde me tournait le dos, je serais anéantie. Mais si j'ai encore ma sœur, je sais que je me dirais : "Elle, elle sera toujours là". »□

Adaptation française : Hervé Loncan

L'AMÉRIQUE *en Technicolor*

***White Sands National Monument, New Mexico,* 1964.**

On croyait son regard indissociable du noir et blanc. Dans son recueil, Garry Winogrand donne à voir une autre Amérique, celle des sixties et des seventies, saturée de bleu, de rouge, de jaune criard. Toujours avec la même urgence et la même vérité brute, parfois absurde.

Par Rémy Pasquier

THE ESTATE OF GARRY WINOGRAND, COURTESY OF FRAENKEL GALLERY, SAN FRANCISCO AND TWIN PALMS PUBLISHERS

Ce qui semblait évident ne l'était donc pas forcément. Garry Winogrand, photographe new-yorkais des décennies 1950 à 1980, n'est pas resté figé dans son noir et blanc hypnotique, donnant à voir des trottoirs de Manhattan saturés, des passants fonçant tête baissée, des chiens en lévitation, des couples en déséquilibre constant... Belle surprise, c'est bien à travers les pages de son ouvrage *Winogrand Color* que l'on peut contempler l'Amérique des sixties et des seventies en Kodachrome. Des dizaines de milliers de diapositives longtemps restées dans l'ombre, et aujourd'hui, cent cinquante images sauvegardées de ce chaos photographique. Toujours le même œil hyperactif et impatient, mais cette fois en Technicolor. Forcément, c'est un tout autre travail qui nous est donné à voir.

Dans ce recueil, les compositions explosent de couleurs criardes. Grosse cylindrée dans le désert de White Sands, au ciel trop bleu pour être vrai, scènes de rue et cow-boy géant à la chemise rouge vif... Si l'Amérique de l'époque se rêve chic et glamour, Winogrand préfère la dévoiler brute, presque kitsch. Il ne cadre pas, il attrape. Il shoote vite, quelquefois de travers, parfois sans regarder. Et l'image surgit, souvent drôle et absurde, mais toujours forte.

Winogrand, né dans le Bronx en 1928, est le fils d'immigrés juifs hongrois. Ancien soldat, brièvement journaliste, il devient le remuant et fougueux maître de la « street photography ». Dans les années 1960, on le croise partout : conventions politiques, bars, aéroports, trottoirs. Son obsession photographique dévore tout sur son passage. Lorsqu'il disparaît, en 1984, Garry Winogrand laisse derrière lui plus de 2 500 pellicules jamais développées. Frénésie pure, l'œil constamment branché sur le chaos du monde, trop occupé à shooter la scène d'après.

Son noir et blanc racontait l'Amérique nerveuse, débordante, parfois inquiète. La couleur y dépose une seconde couche, plus pop et plus acide, mais peut-être aussi plus tendre. *Winogrand Color* n'est pas un prolongement du travail de l'artiste, mais plutôt un contrechamp. L'ouvrage dit moins la nostalgie des années 1960 que leur vérité saturée, exubérante, parfois grotesque, voire délirante. Et l'on comprend soudain : la recherche de Winogrand n'était pas nécessairement de faire beau, mais bien de faire jaillir la justesse des décors et des situations d'une époque. C'est sans doute pour cela que l'on regarde encore ses images. Parce qu'elles vont vite et fascinent, comme l'éclat de la foudre. □

THE ESTATE OF GARRY WINOGRAND, COURTESY OF FRAENKEL GALLERY, SAN FRANCISCO AND TWIN PALMS PUBLISHERS.

State Fair Of Texas, Dallas, 1964

New York City,
circa **1965.**

***New York City*, 1966.**

THE E STATE OF GARRY WINOGRAND, COURTESY OF FRAENKEL GALLERY, SAN FRANCISCO AND TWIN PALMS PUBLISHERS.

New York City, **1962.**

Winogrand Color, ***par Garry Winogrand (Twin Palms Publishers,*** **2023).**

***Los Angeles International Airport,* 1964.**

THE ESTATE OF GARRY WINOGRAND, COURTESY OF FRAENKEL GALLERY, SAN FRANCISCO AND TWIN PALMS PUBLISHERS.

GODARD

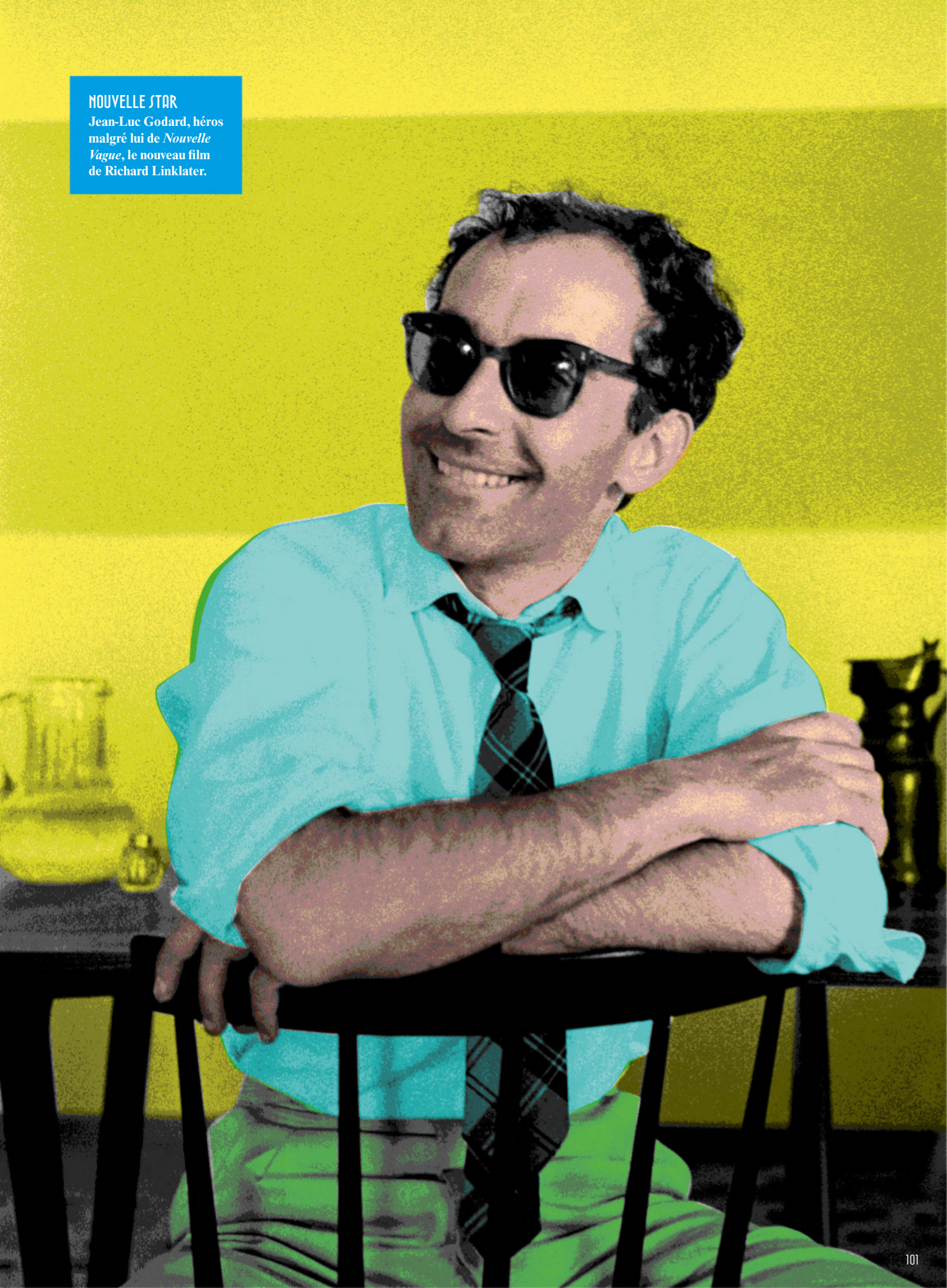
ICÔNE POP

Mais qu'ont-ils tous avec Godard ? Dans *Nouvelle Vague*, le réalisateur américain Richard Linklater tente de décortiquer le phénomène. Stéphane Héliot l'a rencontré.

JEAN-LOUIS SWINERS/GAMMA-RAPHO/GETTY IMAGES

NOUVELLE STAR

Jean-Luc Godard, héros malgré lui de *Nouvelle Vague*, le nouveau film de Richard Linklater.



ean-Luc Godard est mort, vive Jean-Luc Godard. Quatre ans après sa disparition, le cinéaste franco-suisse reste aujourd'hui plus que jamais le synonyme mondial indémodable de la liberté et de l'impertinence au cinéma. Il faut dire qu'au fil des années, des générations de réalisateurs de premier plan se sont reconnus, à un titre ou un autre, une parenté avec le pape de la Nouvelle Vague : Penn, Altman, Coppola, Soderbergh, Jarmusch, Scorsese, Schrader, et jusqu'à récemment Kelly Reichardt. . . Sans oublier Quentin Tarantino, qui a baptisé sa société de production A Band Apart, en référence directe à *Bande à part* (1964).

Au risque de laisser parfois au second plan ce qui fait la subversion spécifique de Godard ? De fait, il faut voir les films derrière l'icône pour mesurer tout l'art du contrepied, tout l'appétit d'expérimentation du réalisateur de *Pierrot le Fou* : une quarantaine de longs métrages en tout, à l'audience parfois confidentielle, parmi lesquels ceux du très underground « collectif Dziga Vertov » au cours de sa période Mao (1968-1972), sa monumentale *Histoire(s) du cinéma* (film débuté en 1988 et achevé en 1998), ou ses derniers films, souvent obscurs, voire crépusculaires (*Film Socialisme*, *Adieu au langage*).

À vrai dire, c'est encore son premier long métrage, *À Bout de souffle*, avec Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg, qui aura réuni le plus grand nombre de spectateurs au box-office. Cela tombe bien, c'est justement à celui-ci que s'est attaqué Richard Linklater dans son film *Nouvelle Vague* (sortie en salle le 8 octobre), après une sélection officielle à Cannes au printemps dernier. Une reconstitution érudite, élégante et minutieuse du tournage de ce film mythique et de ses (nombreuses) péripéties, en même temps qu'un hymne à toute cette *new wave* partie de Paris et qui continue de faire des vagues, soixante-cinq ans plus tard.

Que diable le réalisateur texan de *Boyhood* (2014) a-t-il été faire dans cette galère, en français, en noir et blanc et en format 4:3 ? On lui a posé la question.

Maintenant que l'on connaît tout de l'histoire d'*À Bout de souffle*, pourriez-vous nous raconter un peu celle de *Nouvelle Vague* ?

Chaque film a sa propre histoire. *À Bout de souffle* a été réalisé très vite, alors qu'il nous a fallu presque treize ans pour développer *Nouvelle Vague*. C'est un film que je souhaitais faire depuis longtemps. Godard et la Nouvelle Vague sont des inspirations éternelles, pour toutes les générations de cinéastes qui ont suivi. Leurs œuvres sont à jamais modernes. Avec la disparition de Godard, je me suis dit que le moment était venu de faire ce film. Alors j'ai été à Paris, j'ai rencontré Michèle Halberstadt et Laurent Pétin, les producteurs du film, et ensuite, cela s'est déroulé comme pour chaque film : on a sauté d'une falaise, et fabriqué un parachute en cours de route.

Est-il est possible, sur le plan technique, de créer aujourd'hui un film exactement comme s'il avait été tourné à la fin des années 1950 ?

Oui, mais cela a nécessité beaucoup de réflexion, pour toute l'équipe et surtout pour notre chef-opérateur, David Chambille. Godard et son équipe pouvaient tourner en pleine rue, ou dans des appartements choisis à la dernière minute. Nous avons essayé de donner cette même impression. Même si évidemment, pour y arriver, nous avons eu des moyens que Godard n'avait pas – une équipe pour les costumes, une pour les transports, etc. Il fallait qu'il y ait dans le film exclusivement des plans qui auraient pu été tournés en 1959. C'était un défi assez exaltant. Ce n'était pas simple, beaucoup de choses ont changé depuis les années 1950. Mais tout le monde a joué le jeu, avec cet objectif de réaliser ce petit tour de magie, le même qui fonctionne lorsque l'on regarde un film, enfant. Pendant un instant on oublie qui on est, et on est transporté ailleurs.

La ressemblance physique des comédiens avec les personnages qu'ils incarnent est impressionnante. C'était un aspect important du film ?

Tout à fait, ne serait-ce que par honnêteté envers le public cinéphile, qui est celui qui sera le plus attaché au film, et qui remarquera tous les détails. Le fait de choisir des acteurs qui ne soient pas trop connus a aussi beaucoup contribué à créer l'illusion d'être vraiment en compagnie de Godard, Jean Seberg, Jean-Paul Belmondo. Avec des acteurs célèbres, le public ne peut pas vraiment oublier qu'il regarde un comédien en train de jouer. On regarde la performance et on se dit : tiens, il est bon, il est très bon... Mais le spectateur ne peut pas suspendre son esprit critique, et sa représentation de l'acteur ne s'efface pas complètement. Je me rappelle mon impression en voyant *Gandhi*, alors que je commençais tout juste à m'intéresser au cinéma. À l'époque, personne ne connaissait Ben Kingsley. Donc vous pouviez voir le film en vous disant : voilà, c'est vraiment Gandhi. Je me rappelle cette anecdote parce que j'ai entendu dire que Dustin Hoffman avait été pressenti pour le rôle. Cela n'aurait pas fonctionné aussi bien.

Il a tout de même fait *Tootsie*...

Oui, mais est-ce qu'il aurait fait un bon Gandhi ? Peut-être. Est-ce que vous auriez cru que vous aviez Gandhi en face de vous ? Pas certain. Je me rappelle m'être dit, dès mes débuts de réalisateur, qu'avec des acteurs célèbres, on peut faire de bons films, peut-être gagner des Oscars, mais que si vous voulez véritablement emmener le public quelque part, il y a une autre dimension à prendre en compte. Notre casting français nous y a beaucoup aidé. Ils se sont montrés formidables. Ils ont beaucoup répété, passé énormément de temps ensemble, sont devenus très proches. Le tournage a été tellement joyeux. Je pense que nous avons essayé de capturer quelque chose de cette joie dans le film.

Avec sa profusion de détails et d'anecdotes, *Nouvelle Vague* pourrait bien être l'histoire définitive et exhaustive d'*À Bout de souffle* ?

Peut-être. Il faut dire que la production d'*À Bout de souffle* était extrêmement bien documentée. Nous n'avions pas seulement les photos, mais aussi les rapports de tournage détaillés. Nous

PLAN AMÉRICAIN
Richard Linklater en conférence de presse au Festival de Berlin, en février dernier.

avons précisément reproduit le nombre de prises de chaque scène. Sur telle ou telle scène que nous voulions représenter, je pouvais demander : "Combien de prises ont été nécessaires ici ? Une seule ? Très bien." On montre que la première prise a été la bonne. À l'inverse, pour ce travelling élaboré où Godard est dans un fauteuil roulant, impossible qu'ils aient fait ça en une seule fois. Et effectivement, ils ont fait quatre prises. Je me suis dit : "OK, dans notre film, on va représenter la troisième prise." Parce qu'ils ont merdé à la fin de la troisième. Les inspecteurs arrivent un peu trop lentement et du coup Godard est furieux. C'est cela que notre film va montrer, en respectant les détails. Est-ce que la journée a été ensoleillée, etc. En revanche, nous ne recréons pas les images exactes du film original, sauf à la toute fin où l'on a fait un plan sur des mouettes. Mais nous les avons filmées sous un autre angle. Dans les films, je me demande souvent, lorsque quelque chose d'incroyable se produit à l'écran, à quoi cela ressemblait sur le plateau. J'ai toujours à l'esprit qu'il y a une équipe derrière, qu'à un moment quelqu'un va dire : "Coupez". Et tout le monde va revenir à la vie réelle.

Diriez-vous que ce film raconte quelque chose du cinéma contemporain ? Ou qu'il a une dimension nostalgique ?

Il comporte une part de nostalgie, c'est certain, mais il raconte aussi l'invention d'une nouvelle manière d'envisager le cinéma, qui est encore très actuelle. Cette idée d'un cinéma personnel et indépendant, qui n'existait pas vraiment auparavant. Cela allait de pair avec des évolutions technologiques, par exemple l'utilisation de caméras plus petites qui ont permis de simplifier la façon de faire des films, et le fait de tourner sans son synchronisé, comme les néoréalistes italiens. Les cinéastes de la Nouvelle Vague se rebellaient contre le cinéma commercial de leur époque et de leur pays, qu'ils trouvaient sans âme et conventionnel. Ils ont inventé un nouveau type de films, en même temps qu'une nouvelle manière de les réaliser. C'était une révolution. *À Bout de souffle* se situe exactement, pour nous, au point central de l'histoire du cinéma. Si c'était un terrain de sport, ce serait la ligne médiane : soixante-cinq ans avant, soixante-cinq ans après. Et la seconde moitié de l'histoire a connu – et j'en ai moi-même été le bénéficiaire – cette notion de film personnel et indépendant qui permet de prendre une caméra et de faire un film sur un petit élément de sa vie ou sur ce qui nous passe par la tête.

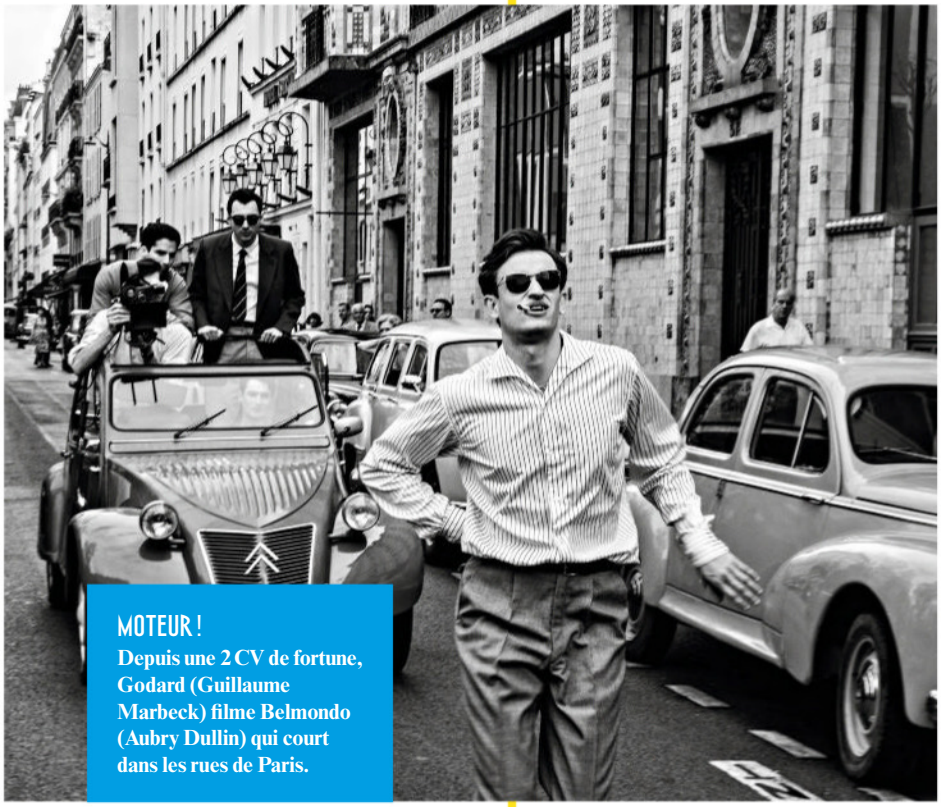
«*Nouvelle Vague*? Comme pour chaque film: on a sauté d'une falaise, et fabriqué un parachute en cours de route.»

N'est-il n'est pas plus difficile de faire un film aujourd'hui qu'à l'époque ?

C'est surtout que les obstacles sont plus importants aujourd'hui pour que votre film soit vu. Autrefois, un programmateur de festival avait l'habitude de recevoir soixante-dix propositions. Aujourd'hui, Sundance reçoit environ quinze mille longs métrages. Beaucoup d'entre eux sont tournés avec un téléphone. Mais comment faire ? Il y a beaucoup de gens qui font des films. Je ne sais pas si en fin de compte, il y a de meilleurs films. Tout le monde *peut* faire un film. Mais est-ce que cela veut dire que tout le monde *doit* faire un film ?

Il y a dans le film cette citation de Jean-Luc Godard, selon laquelle un réalisateur doit être l'ami de son producteur ? Vous confirmez ? Elle est authentique ? »

GETTY IMAGES



MOTEUR !
Depuis une 2 CV de fortune, Godard (Guillaume Marbeck) filme Belmondo (Aubry Dullin) qui court dans les rues de Paris.

Absolument, et c'est une bonne maxime. Le film illustre bien ce rapport particulier du réalisateur et du producteur. Je dis toujours que j'admire *À Bout de souffle* parce qu'il est à la fois ce film si peu conventionnel, presque celui d'un renégat, et pourtant il s'inscrit aussi dans l'industrie cinématographique française de l'époque. Godard a un producteur, ils ont de l'argent pour le tournage, ils s'inscrivent ainsi dans un système. Pour mes deux premiers films, je n'avais pas de producteur, c'est-à-dire que j'en étais à peu près réduit à payer le film avec ma carte de crédit. J'ai rencontré un producteur pour mon troisième film, mon premier film de studio. Et nous avons failli nous battre. Donc, la scène où Godard et Georges de Beauregard en viennent aux mains est très réelle pour moi. Et oui, on finit très bons amis ensuite. Mais chacun peut être un peu jaloux de son territoire. Après tout, chacun a l'impression qu'il s'agit de son film, non ?

Est-ce que *Nouvelle Vague* est une illustration fidèle de la personnalité de Godard ?

Je crois que oui. Il y a peu de gens encore en vie qui l'ont bien connu en 1959. Mais c'est certain, il y a chez Godard quelque chose d'un personnage godardien, avec cette manière particulière de s'exprimer, pleine de citations. Comme s'il était lui-même un personnage d'un autre film de Godard, sauf que ce sont ses propres citations. Il y a beaucoup d'interviews de lui. Nous avons essayé de nous en approcher.

Les artistes sont des personnalités complexes, qui s'inventent parfois des personnages.

Je me souviens avoir ressenti cela la première fois, cette impression que si je me mettais à nu, je ne pourrais pas supporter le retour du public. Cela m'a presque empêché de me lancer dans la réalisation. Et je n'ai exposé qu'une petite partie de moi au départ, parce que je cherchais à protéger quelque chose. Il m'a fallu des années pour arriver à assumer ce que je suis et mon moi complet. Godard, pour revenir à lui, est parvenu à surmonter cette vulnérabilité en se créant un style qui lui était propre. Il savait ce qui était cool. La mode, le look, les lunettes de soleil, le jazz, la musique, son phrasé, toute une ambiance... La naissance du cool au cinéma a probablement eu lieu à ce moment-là.

> « Tout le monde *peut* faire un film. Mais est-ce que cela veut dire que tout le monde *doit* faire un film ? »

Il y a aussi dans *Nouvelle Vague* une vitesse qui rappelle le film original.

C'était l'idée. Vous pouvez vous trouver dans une chambre d'hôtel pendant vingt minutes, et puis soudain enchaîner sur un montage *jump cut* en pleine rue. À Cannes, je parlais à quelqu'un qui me disait avoir apprécié le fait que l'on ait inscrit « Copyright 1959 ». Je me suis dit que nous étions dans la mauvaise catégorie ici. Nous devrions être dans la sélection Cannes Classics, pas en compétition.

On dirait que vous avez cherché à donner une place dans ce film à tous ceux qui ont été impliqués de près ou de loin dans la création d'*À Bout de souffle*. Il était important pour vous de n'oublier personne ?

Très important. Je pense que nous allons de Cocteau à, disons, Bénazéraf – vous savez, l'ami un peu louche de Beauregard. C'est un peu la même chose que lorsque vous allez dans un musée. Vous pouvez faire une visite guidée avec un casque, ou simplement regarder. J'ai essayé de donner au spectateur l'impression que les personnages sont vraiment là, présents et vivants, et non de simples figures historiques. Je n'oublierai jamais le tournage de la scène dans le cinéma, à la fin de la première semaine de production. Hubert Engammare, le premier assistant, expliquait les choses aux figurants sur le point de tourner. Et lorsque les comédiens arrivaient, il annonçait : « Voici Agnès Varda et Jacques Demy. » Et en fait, tout le monde était saisi. Ils étaient vraiment là ! Tous les cinéastes étaient là dans la salle. Rossellini s'apprête à faire un discours, Truffaut va les présenter. C'était vraiment magique. Un peu comme des fantômes. Et tout le monde était si heureux. Je me suis dit : "ils sont tous à nouveau ensemble". On est en 1959. C'était très émouvant.

Pensez-vous que cette notion d'un petit groupe de passionnés du 7e art, comme aux *Cahiers du Cinéma* à l'époque, existe encore aujourd'hui ?

Absolument. Il suffit de regarder les équipes réunies autour d'un producteur, ou d'un distributeur. Il y a des petits groupes qui font bouger les choses. Et il y en a beaucoup, tout un tas de jeunes

JEAN LOUIS FERNANDEZ, GETTY IMAGES

producteurs, tout le monde essaie. Donc oui, je ne pense pas que cela ait disparu. L'industrie est toujours en désordre – en mouvement perpétuel. Il y a quelque chose d'intrigant dans les œuvres d'art réalisées par plus d'une personne. Même si c'est seulement deux personnes. Et plus c'est gros, plus c'est compliqué. La marche la plus difficile à franchir, pour moi, a été de passer de films réalisés complètement seul, lorsque j'apprenais mon métier et ce que je faisais, à mon premier film avec une équipe, en l'occurrence sept personnes. Soudain j'étais comme un médium, je devais diriger ces gens. Ils devaient croire en moi. Pourquoi le feraient-ils ? Je n'arrivais pas à décrire le film que je réalisais, même si je savais très bien ce que je voulais. J'essayais d'articuler mes idées. Je ne pouvais pas me permettre d'avoir un ego surdimensionné. Déjà, je ne les payais pas... C'est une bataille psychique. C'est aussi cela que j'ai exploré dans ce film, ce funambulisme particulier, lorsque vous faites votre premier long métrage. Vous êtes plein de confiance et de zèle révolutionnaire pour vos idées cinématographiques, et en même temps, vous êtes aussi une montagne d'insécurité. Parce qu'au fond, vous n'êtes sûr de rien. Votre confiance est en quelque sorte factice. Je le dis souvent, même à mes enfants : on ne peut pas faire semblant d'avoir confiance en soi. C'est vrai dans le sport comme dans n'importe quel autre domaine. La seule façon d'avoir confiance en soi, c'est l'expérience et l'effort. Au début, quand on ne l'a pas, il faut compenser ce manque de confiance par la passion. C'est elle qui doit faire pencher la balance. La passion pure peut faire naître des créations collectives, qu'il s'agisse d'art ou de n'importe quelle entreprise. Godard est passé par là, mais c'est vrai pour tous les réalisateurs qui ont fait leur premier film de manière indépendante. Comme le dit Jean-Pierre Melville, "lorsque tous les yeux sont braqués sur vous, alors vous connaîtrez votre enfer personnel". François Truffaut, lui, répétait plutôt : "vous ferez vos propres erreurs". Voilà, ça marche comme ça : chacun donne ses petits conseils.

Aujourd'hui, comment vivez-vous le fait que les yeux soient braqués sur vous ?

Cela ne me dérange plus. Ce n'est pas devenu confortable pour autant, je ne m'y suis jamais vraiment habitué. Mais je sais que ça ne me dérange pas. Ce n'est pas ça qui va me déconstruire. Je fais ce métier depuis trop longtemps. Rien de ce qui se passe ne pourra me renverser. □

ÉGÉRIES CHÉRIES

Dans les années 1960, la Nouvelle Vague a révélé de nombreuses comédiennes qui ont fini par en devenir l'incarnation. Texte **Norine Raja**

LA PLUS EMBLÉMATIQUE
ANNA KARINA

Elle refuse de jouer dans *À Bout de souffle* à cause des scènes de nu prévues dans le scénario. L'actrice d'origine danoise deviendra pourtant l'un des visages incontournables de la Nouvelle Vague et la muse de Godard (*Pierrot le Fou*, *Une Femme est une femme*).

LA PLUS POLYVALENTE
BERNADETTE LAFONT

Capable de jouer aussi bien les saintes-nitouches que les filles de petite vertu, elle fera résonner sa voix inimitable dans plusieurs chefs d'œuvre des années 1970 comme *La Maman et la putain* (Jean Eustache) ou *Une Belle fille comme moi* (François Truffaut).

LA PLUS LOYALE
STÉPHANE AUDRAN

Durant toute sa carrière, la comédienne a tourné vingt-quatre films pour son compagnon à la ville, Claude Chabrol (*Les Cousins*, *Les Bonnes femmes*). Des incursions remarquées chez Buñuel (*Le Charme discret de la bourgeoisie*).

LA PLUS LIBRE
JEANNE MOREAU

Comment oublier *Le Tourbillon de la vie*, qu'elle chante dans *Jules et Jim* ? D'autres classiques suivront, comme *Ascenseur pour l'échafaud*, de Louis Malle, où l'actrice se promène dans un Paris nocturne, au rythme de la trompette lancinante de Miles Davis.

ROMAN D'AMITIÉ
1. Jean Schlumberger et Bunny Mellon, ensemble en avion.
2. Quelques extraits de leur correspondance privée.

DRÔLES D'OISEAUX

Dans les années 1960, l'amitié entre Jean Schlumberger et la milliardaire Bunny Mellon s'incarne dans un bijou mythique, le «Bird on the Rock». Porté par l'imaginaire de Tiffany, son envol se poursuit aujourd'hui. Par Pierre Groppo

LUC BUCHAGE, OAK SPRING GARDEN FOUNDATION, UPPERVILLE, VA (BUNNY MELLON); LUKE HANSCOM, DAN WONDERLY, TIFFANY & CO. STUDIO

La *dolce vita* n'aurait-elle donc pas été uniquement italienne ? C'est presque ce que laisserait entendre la fabuleuse histoire qui se cache, chez Tiffany, derrière le dernier opus en date signé Nathalie Verdeille, la directrice artistique de la maison. Au cœur de ces pièces allant de la joaillerie aux parures uniques en tanzanite et turquoise, jouant avec l'or et les diamants, un oiseau légendaire, le « Bird on the Rock », créé par le Français Jean Schlumberger en 1965, déploie aujourd'hui ses ailes vers des horizons inédits. Pour comprendre l'histoire de ce drôle de volatile, il faut remonter à l'Américaine qui acheta la première version de ce bijou qui a marqué l'histoire des arts décoratifs.

4

Peu de gens, de ce côté-ci de l'Atlantique, connaissent le nom de Rachel Lambert Mellon, alias « Bunny Mellon ». Disparue en 2014 à l'âge de 103 ans, cette philanthrope aussi riche que discrète avait pour père l'inventeur de la Listerine (les fameux bains de bouche), lequel fut aussi président de l'entreprise de rasoir Gillette. Bunny épousera en seconde noces Paul Mellon, descendant d'une grande famille américaine, passionné de chevaux – il possède l'un des plus beaux élevages au monde – et de toiles de maîtres – Renoir, Degas, Monet et Manet, parmi d'autres impressionnistes français, figurent en bonne place dans sa collection privée. C'est d'ailleurs au Musée des Beaux-Arts de Richmond, en Virginie, à deux heures de voiture de leur immense propriété de Oak Spring (810 hectares, rien que ça, entretenus par plusieurs centaines d'employés) qu'il faut se rendre pour admirer aussi bien les objets d'arts de Bunny que les tableaux, équestres ou non, que Paul aimait collectionner.

Des commandes entrées dans l'histoire

Couvé par Diana Vreeland et Greta Garbo, le Français Jean Schlumberger, créateur de bijoux, s'est installé aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale. Quant à la richissime Bunny Mellon, « son véritable amour fut le jardinage, et elle était très douée pour cela » ainsi que le rappelait le *New York Times* lors de sa disparition, en 2014. En 1961, Jackie Kennedy lui demandera d'ailleurs de dessiner la roseraie jouxtant le bureau ovale de la Maison Blanche. Plus tard, Bunny Mellon s'occupera également de repenser le jardin de Martha's Vineyard, la résidence du clan Kennedy sur une île au large du Massachusetts, ainsi que le parc du Château du Jonchet (à Romilly-sur-Aigre, dans le Val de Loire), propriété de campagne d'Hubert de Givenchy à qui elle commandait, en plus de ses tenues haute couture, des piles entières de... T-shirts. Pour comprendre la relation unique en son genre qui lia Jean et Bunny, il faut s'entretenir avec Sylvain Cordier, historien et responsable des collections Mellon au musée de Richmond : « Les Mellon connaissaient Jean Schlumberger, à qui ils avaient rendu visite dans son salon new-yorkais en décembre 1950, probablement pour faire leurs cadeaux de Noël. Mais c'est quatre ans plus tard, lorsque Bunny Mellon et Jean Schlumberger se retrouvent tous les deux au chevet de la décoratrice star Syrie Maugham, que naît cette amitié très étonnante, qui dépasse largement le cadre cliente et fournisseur. » Bunny vient de faire construire sa propriété de Oak Spring, à cheval entre « la seigneurie anglaise et le village normand », impeccablement tenue et d'une simplicité revendiquée (elle possède également, en plus d'une adresse à New York, deux appartements à Paris, une maison dans les Caraïbes, une autre à Cape Cod...). Lorsqu'elle y emmène Jean Schlumberger, le jardin est à peine planté. Schlumberger s'implique dans la décoration de la serre (le « Taj Mahal » de Bunny, selon les mots de son mari Paul), dessine un ornement magistral, et travaille avec le peintre Paul Reynaud à un spectaculaire trompe l'œil. Au même moment, Walter Hoving, le nouveau P-dg de Tiffany, propose à Schlumberger un poste à la dimension et aux enjeux phénoménaux : celui de « directeur artistique », comme on ne le dit pas encore à l'époque, mais aussi de vice-président de l'entreprise américaine. « On nous donnait la lune », se rappellera plus tard Nicolas Bongard, neveu du grand couturier ↠

5

MILLE FEUX
3 et 4. Deux des nouvelles bagues de la collection « Bird on the Rock ». 5. Une vue de la demeure de Oak Spring, aujourd'hui ouverte au public.

1

2

français Paul Poiret et proche de Schlumberger depuis les années 1930. Selon Sylvain Cordier, « Schlumberger dispose tout à coup de moyens qu'il n'avait jamais eus, notamment en matière de pierres précieuses. Avant, il travaillait surtout avec celles que ses clients lui apportaient. Désormais, il peut piocher parmi les trésors de la maison. Rappelons au passage qu'il fut le premier à créer une monture pour le Tiffany Diamond ». Le Tiffany Diamond ? Un diamant jaune de légende de plus de 200 carats découvert en Afrique du Sud en 1877, retaillé en une gemme sensationnelle de 128,54 carats, taille coussin.

Bunny, la nouvelle amie de Jean, ne va pas tarder à lui passer quelques commandes qui vont entrer dans l'histoire, comme ce collier en billes de turquoise entouré d'une guirlande de feuilles de diamants, toujours visibles dans le musée de Richmond, ou encore un bracelet et une broche au motif de coquillages datés de 1958. Et lorsqu'elle vient le trouver avec une pierre précieuse si grosse qu'il est impossible d'en faire un bijou, le créateur français en fait le cœur d'un tournesol, aux feuilles d'or et d'émeraudes, planté dans un pot du même acabit.

Des orchidées dans le jet privé

Malgré ses responsabilités, Jean Schlumberger reste un homme discret, presque timide. Aux immenses penthouses qu'il pourrait sans problème habiter, il préfère une petite maison en bois dans l'Upper East Side, où Bunny Mellon vient régulièrement lui rendre visite – c'est elle qui lui conseillera le billot de boucher que l'on croise dans sa cuisine. En retour, il la retrouve régulièrement à Oak Spring, qu'elle préfère de loin à l'électrique et bruyante Manhattan, où elle se fera quand même construire en 1965 une *townhouse* avec jardinet et bassin d'eau, à deux blocs de Central Park. En Virginie, les mondanités sont plus douces à l'abri des regards, et le jardin a désormais pris ses aises dans des palettes de couleurs et de lumières qui changent au fil des saisons. Une *dolce vita made in America*, nimbée d'une touche de mélancolie. « Ils se sont tous les deux beaucoup écrit, et cette correspondance laisse transparaître une certaine fragilité. Ils étaient arrivés chacun à un moment de leur vie où ils cherchaient une sorte d'âme sœur, sans aucune forme d'engagement romantique », affirme Sylvain Cordier.

L'amitié est si forte, et les moyens si importants, que lorsque Schlumberger achète en 1959 une maison en Guadeloupe, Bunny Mellon s'offre une propriété juste en face, sur le rivage le plus exclusif de l'île d'Antigua, au sein du Mill Reef Club (aujourd'hui rachetée par la créatrice Tory Burch). Les voici presque voisins : après tout, il suffit d'un saut de puce en jet privé décoré d'orchidées rares – comme le montre une photo d'époque – pour se retrouver à l'abri des regards. La faune et la flore exotiques vont être une source d'inspiration majeure de Schlumberger, des gracieuses aigrettes aux délicats colibris et autres martins-pêcheurs, certainement à l'origine du « Bird on the Rock », cet espiègle oiseau à huppe posé sur une pierre de couleur, lancé en 1965. C'est à nouveau au musée des Beaux-Arts de Virginie qu'il faut se rendre pour découvrir, à côté d'une immense croix pectorale en émeraudes, saphirs et aigue-marine, l'un des premiers exemplaires, millésime 1965, les pattes posées sur un cabochon de lapis lazuli. Évidemment, il fut porté par la chère Bunny.

Depuis, le monde a changé, et celui de Bunny Mellon a été englouti. Pourtant, le succès du volatile le plus chic et le plus

JARDIN D'EDEN

1. Deux boucles d'oreille de la nouvelle collection « Bird on the Rock », ornées de tanzanites. 2. Une vue de la maison de Oak Spring. 3. Le jardin de Bunny Mellon, à Oak Spring. 4. Collier en or et diamants signé Jean Schlumberger. 5. Bague « Wings » de la nouvelle collection « Bird on the Rock » de Tiffany & Co.

« Jean Schlumberger va tout à coup disposer de moyens **QU'IL N'AVAIT JAMAIS EUS,** *notamment en matière de pierres précieuses. »*

SYLVAIN CORDIER, HISTORIEN

reconnaissable en matière de joaillerie ne s'est jamais démenti. Au masculin comme au féminin. Si Anya Taylor-Joy, Emily Blunt et Florence Pugh font partie des fidèles, au même titre que Selena Gomez, l'artiste américain Jon Batiste en portait carrément deux à la mi-temps du dernier Super Bowl. Ils seront certainement séduits par cette nouvelle famille élargie, comprenant aussi bien des bijoux en or et platine sertis de diamants qui reprennent uniquement le dessin de l'aile, que par des nouvelles pièces où l'oiseau n'est plus seulement représenté de profil, mais bien toutes ailes déployées, prêt à s'envoler. Quelques jours avant que ne soient ouvertes les portes de cette volière pas comme les autres, Nathalie Verdeille, directrice artistique joaillerie et haute joaillerie chez Tiffany, expliquait : « Pour les créations de haute joaillerie "Bird on the Rock", nous avons étudié les oiseaux comme le faisait Jean Schlumberger, en observant attentivement leurs postures, leurs plumes et la structure de leurs ailes, afin de créer des formes en mouvement qui semblent flotter et se percher sur la personne qui les porte. Pour la collection de joaillerie fine, nous avons regardé cet oiseau sous un angle différent, en le distillant jusqu'à son essence, c'est-à-dire l'aile, en le stylisant sous la forme de motifs abstraits élégants. » Le prix ? À partir de 7 000 euros pour une bague, spécialement pensée pour pouvoir s'imbriquer dans une autre, selon la méthode de l'accumulation, appelée « *stalking* » un peu partout. Mais pas chez Tiffany, où l'on préfère évoquer le « *nesting* » : littéralement, faire son nid. □

DAN WONDERLY, TIFFANY & CO. STUDIO

La minute GLAMOUR

Qu'elle emprunte ses codes à la mode, au sport ou au grand soir, cette saison plus que jamais, la montre s'affirme comme l'ultime arbitre des élégances.

Photographie Florie Berger Stylisme Johanna Bouvier
Texte et sélection Pierre Groppo

C'est à la fois une évidence et une affaire de style : la montre est l'accessoire sur lequel il faut miser. La preuve ? Ces modèles féminins – mais pas seulement – qui incarnent tous les possibles de l'horlogerie d'aujourd'hui, quel que soit son genre, son allure et ses envies. Côté mode, la Première de Chanel emprunte au studio de la rue Cambon le fameux galon, transformé en bracelet rigide, tandis que les couleurs s'invitent sans complexe au poignet, du lavender de Rolex en passant par le turquoise de Dior, le rose de Bulgari et le noir profond de Tiffany.

Côté sport, la nouvelle Seamaster signée Omega – seulement trente millimètres de diamètres – donne aussi la date du jour jusqu'à cent cinquante mètres de profondeur. Quant au somptueux quantième perpétuel d'Audemars Piguet, manufacture toujours indépendante qui fête ses cent ans cette année, il reproduit mécaniquement le mouvement des corps célestes avec une précision diabolique.

Enfin, il y a l'horlogerie du grand soir, qu'on le vive un jour ou toujours. Montre au cadran de pierre dure ourlé de diamants signée Chopard, ou délicate fleur tropicale aux pétales d'aigue-marine griffée Van Cleef & Arpels, le temps est venu de faire son choix. □

MONTRE PANTHÈRE
MINI EN OR ROSE ET
DIAMANTS **CARTIER**
BLOUSE **PETAR PETROV**

MONTRE L'HEURE
DU DIAMANT EN OR, SERTIE
DE 30 DIAMANTS, CADRAN
OPALE **CHOPARD**
ESCARPINS **HERMÈS**

MONTRE OVERSEAS QUARTZ EN OR ROSE, SERTIE DE 78 DIAMANTS
VACHERON CONSTANTIN
TOP **VIKTOR & ROLF** JUPE **ERDEM**

FLORIE BERGER

MONTRE CODE 11.59 EN OR ROUGE ET CADRAN AZURÉ VERT À QUANTIÈME PERPÉTUEL
ET PHASE DE LUNE **AUDEMARS PIGUET** MANTEAU ET TOP **TOD'S**

FIORIE BERGER

MONTRE LA D MY DIOR
EN OR JAUNE, LAQUE
TURQUOISE ET DIAMANTS
DIOR HORLOGERIE
TENUE **DIOR**

MONTRE LVCEA EN ACIER INOXYDABLE POLI ET SATINÉ, AVEC CADRAN EN MARQUETERIE DE NACRE ROSE, INDEX SERTI DE DIAMANTS **BVLGARI**
MONTRE TIFFANY ETERNITY EN OR ROSE ET DIAMANTS, INDEX COMPOSÉS DE 12 DIAMANTS DE TAILLES DIFFÉRENTES **TIFFANY & CO.**
VESTE **GIVENCHY**

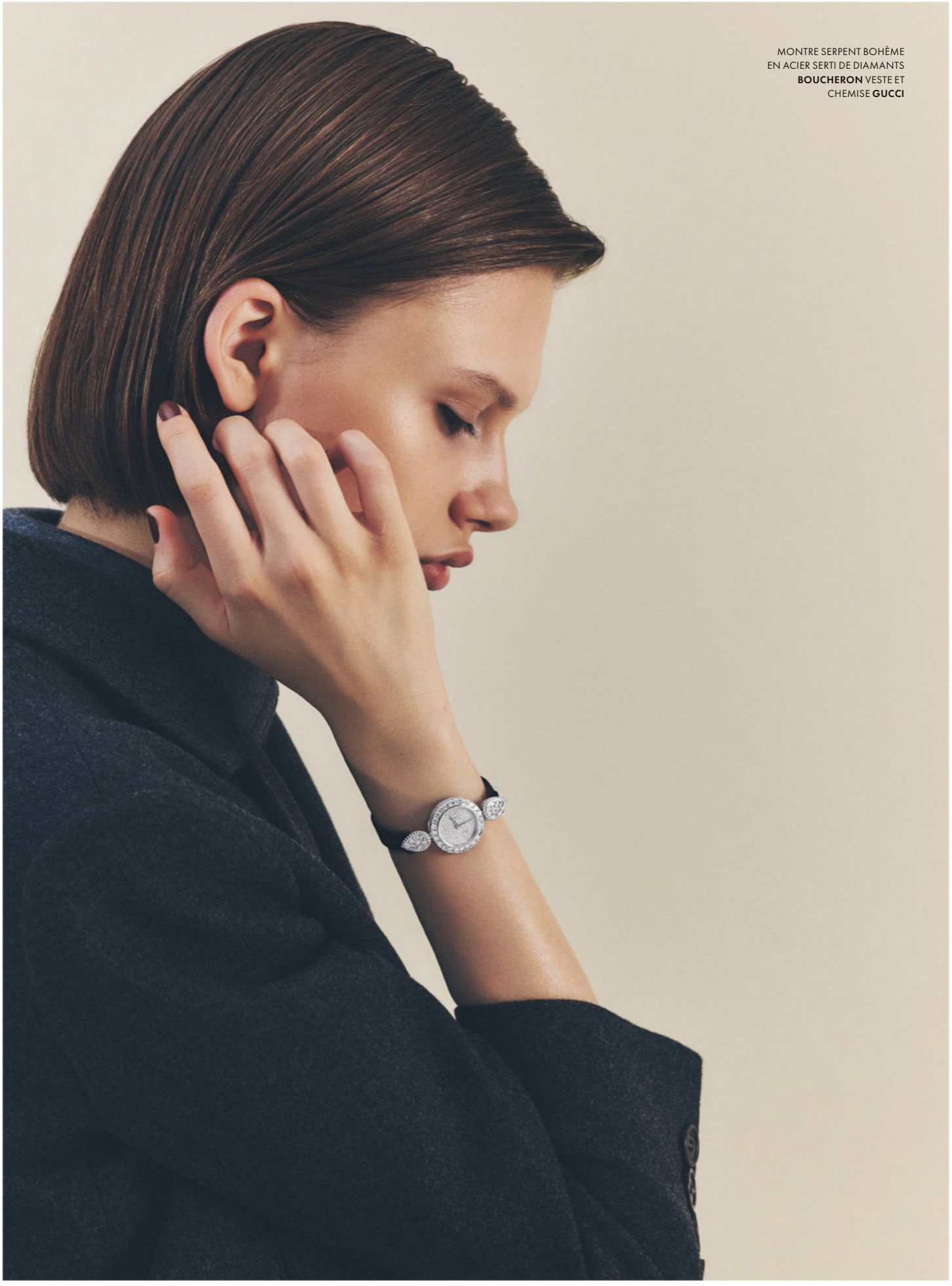
MONTRE PREMIÈRE GALON EN OR JAUNE ET DIAMANTS **CHANEL HORLOGERIE**

FLORIE BERGER

MONTRE OYSTER PERPETUAL 36 EN OYSTERSTEEL ET CADRAN LAQUÉ LAVENDER **ROLEX** CHEMISE **CHARVET** VESTE **TOM FORD**

FIORIE BERGER

MONTRE SEAMASTER AQUA TERRA EN OR SEDNA **OMEGA**
CRAVATE **CHARVET**



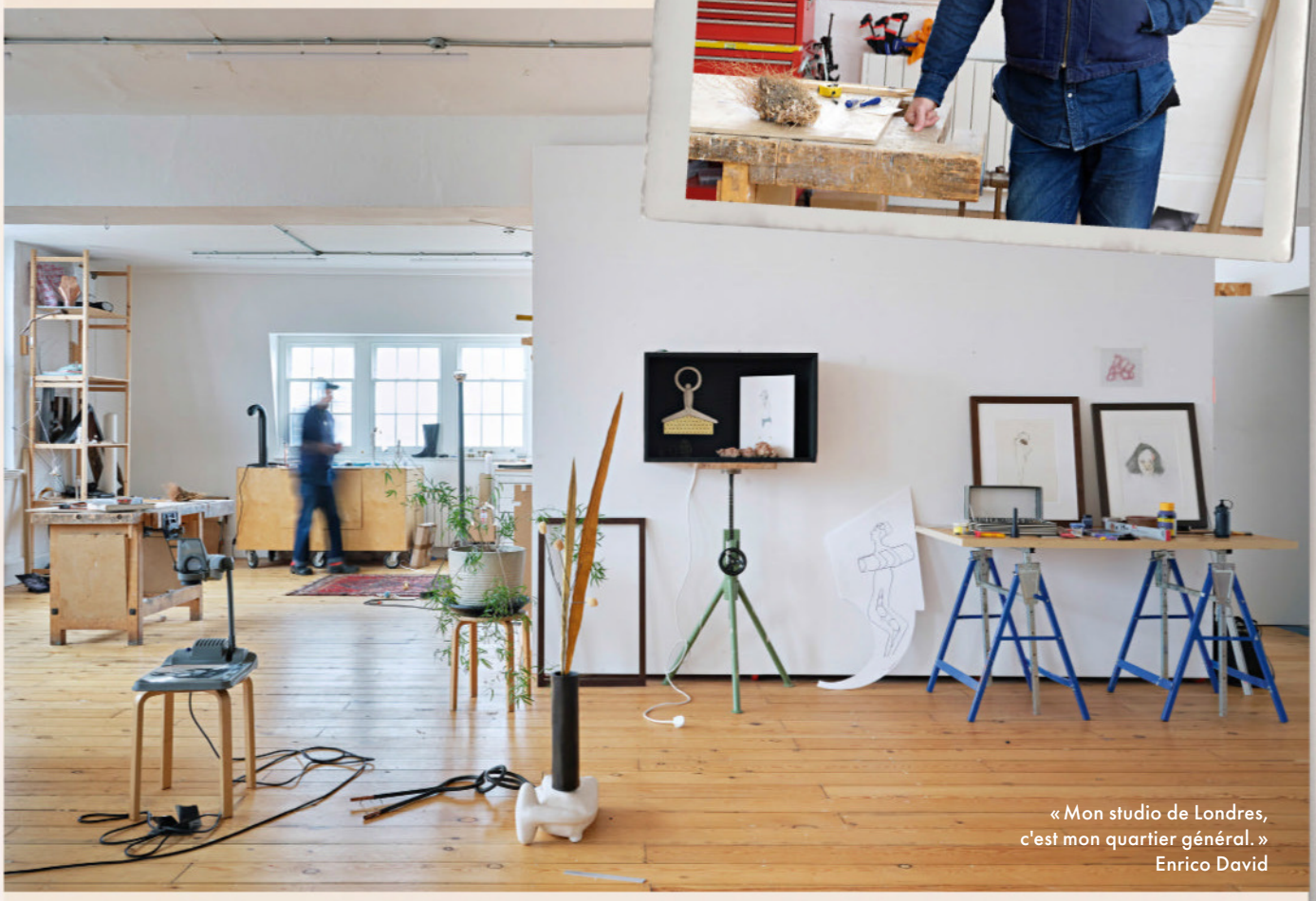
MONTRE SERPENT BOHÈME
EN ACIER SERTI DE DIAMANTS
BOUCHERON VESTE ET
CHEMISE **GUCCI**

MONTRE À SECRET ET BAGUE FLEURS D'HAWAÏ EN OR BLANC, AIGUES-MARINES, DIAMANTS ET NACRÉ **VAN CLEEF & ARPELS**

ASSISTANTE PHOTOGRAPHE ALIZÉE RIEMENS
ASSISTANT STYLISME VASQUEZ BRENO
SET DESIGNER DAPHNÉE DAVOISE
MAKEUP ARTIST ELLEN WALGE
HAIR ARTIST JOEL PHILLIPS
NAILS ARTIST MARIEKE BOUILLETTE @CALLISTEAGENCY
MODÈLE VICKI @SILENTMODELS

FLORIE BERGER

Mon atelier par ENRICO DAVID



« Mon studio de Londres, c'est mon quartier général. »
Enrico David

Mon atelier est réparti en deux espaces, entre l'Angleterre et l'Italie, où je passe mes étés. Mon studio de Londres, c'est mon quartier général. Il est situé chez moi, ce qui ne veut pas dire que je travaille dans mon salon. J'essaie de compartimenter les choses mais ma pratique est très intégrée à mon lieu de vie, il y a une vraie porosité avec les pièces domestiques. Cette habitude remonte à mes débuts, quand je n'avais tout simplement pas de quoi m'installer dans un vrai atelier. Lorsque je rends visite à des amis qui ont de très grands espaces, une part de moi fantasme mais je me ravise très vite : ça ne me conviendrait pas du tout. Je suis en contradiction permanente et ça me va plutôt bien. Pareil pour mes inspirations, elles ne sont rien d'autre que la somme de tout ce que j'ai emmagasiné depuis quarante ans, y compris sans y prêter attention. Pourtant, j'imagine que toutes les pièces que je crée sont complices les unes avec les autres. Chaque exposition permet de déployer une narration où elles peuvent coexister. Parfois, j'imagine quelque chose qui ressemble à une lampe alors qu'il s'agit plutôt d'une sculpture dotée d'un élément lumineux, et vice versa. J'embrasse cette ambivalence entre le fonctionnalisme, la décoration ou le design. Comme si chaque œuvre pouvait me surprendre et surpasser sa seule forme. □ **Propos recueillis par Valentine Servant-Ulgu**

« The Soul Drains The Hand », exposition d'Enrico David, du 21 octobre au 19 décembre à la galerie White Cube, 10 av Matignon, Paris 8e

WHITE CUBE (EVA HERZOG)

Vaincre®

LE CANCER

NOUVELLES RECHERCHES BIOMEDICALES

PRENONS UNE LONGUEUR D'AVANCE SUR LE CANCER QUI RESTE LA 1ÈRE CAUSE DE MORTALITÉ PRÉMATURÉE EN FRANCE

Crédit photo : ABACA

Carole BOUQUET, actrice, réalisatrice, scénariste

AIDEZ NOS CHERCHEURS À SAUVER VOS VIES

Chaque année, 400.000 nouveaux cas de cancer, tout type confondu, sont dépistés.

Statistiquement, il y a un peu plus de 1000 nouveaux malades par jour, parmi lesquels 600 vont guérir et 400 vont mourir.

VAINCRE LE CANCER - NRB

Hôpital Paul Brousse
12/14, avenue Paul Vaillant-Couturier
94800 VILLEJUIF
www.vaincrelecancer-nrb.org
contact@vaincrelecancer-nrb.org

Rejoignez le combat, donnez sur vaincrelecancer-nrb.org

SERVICE MÉCÉNAT

01 80 91 94 60

Coût d'un appel local

RETROUVEZ-NOUS SUR

Dons I.F.I. : les dons au profit de la Fondation INNABIOSANTE C/i VAINCRE LE CANCER sont déductibles de l'I.F.I.

HardWear by Tiffany*

Un design de 1962 inspiré par
l'énergie de New York.

Une ode au pouvoir
transformateur de l'amour.

Tiffany.fr | © 2025 T&CO. *HardWear par Tiffany. **Avec amour, depuis 1837

*With love, Since 1837*** TIFFANY&CO.